This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

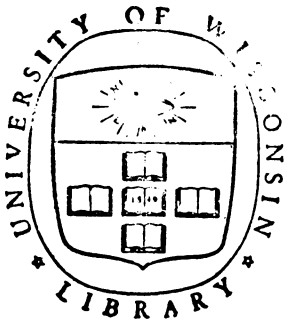
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ACADÉMIE D'ARRAS.

Digitized by Google

IMP. DE J. DEGEORGE.

Digitized by Google

MÉMOIRES

DE

l'académie d'arras,

SOCIÉTÉ ROYALE

DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS.

Séance publique du 30 Décembre 1833.

ARRAS,
CHEZ JEAN DEGEORGE, IMPRIMEUR,
RUE DU BLOC, N° 88.

TOPINO, LIBRAIRE.

JUIN 1834.

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRES.

Séance publique du 30 Décembre 1833.

DISCOURS D'OUVERTURE,

Par M. HARBAVILLE, président.

MESSIEURS,

Des deux collègues qui depuis votre dernière séance publique ont occupé le fauteuil de la présidence, l'un a été élu à de hautes fonctions dans un département éloigné, l'autre a payé à la nature la dette de l'humanité. Appelé par vos suffrages à l'honneur de leur succéder, je sens toute l'étendue des devoirs que votre confiance m'impose. Je suis heureux de pouvoir proclamer dans cette fête solennelle, que la Société royale, quoiqu'elle ait eu à traverser quelques circonstances difficiles, a constamment marché

Digitized by Google

dans la voie du progrès, et n'a pas cessé d'occuper le rang distingué que ses antécédens lui ont assigné parmi les corps savans du royaume. Nous devons nous féliciter de cet état prospère de la société après les nombreux changemens que son personnel a subis. Il fallait toute la force de notre sage organisation, toute la puissance des traditions de travail pour lutter avec avantage contre ces vicissitudes.

Pourquoi faut-il, Messieurs, que j'aie d'abord à vous entretenir de la perte de plusieurs de nos collègues que la mort a moissonnés et auxquels ma voix doit payer un juste tribut de regrets.

Le premier appartenait aux sommités de la science : le nom du baron Cuvier révèle à lui seul toute une ère de progrès dans l'histoire naturelle. Nous devons rappeler avec un juste sentiment d'orgueil, que ce savant attachait du prix au titre de membre honoraire de cette académie.

Vous avez encore perdu M. Wissocq, président du tribunal de Boulogne, qui joignait le goût des lettres aux éminentes qualités du magistrat.

M. le Docteur Toursel, homme profondément versé dans la science médicale, et dont toute la vie a été consacrée au soulagement de l'humanité.

Digitized by Google

M. Ch. Buissart dont les connaissances historiques, et le talent d'observation laissent un vide dans vos rangs.

Enfin M. Sallentin, que la tombe vient de recevoir chargé d'ans et de vertus, qui vécut comme un débris d'un autre âge au milieu de nos jeunes concitoyens qu'il a formés par ses préceptes, et auxquels il a légué le souvenir de l'homme de bien.

Ces pertes bien sensibles sont maintenant en partie réparées par d'heureuses compensations. Vos choix ne pouvaient tomber que sur des hommes capables de vous suivre dans la route qui vous est tracée, et de comprendre la haute destination de l'époque. Tous ont fait preuve de cet ardent amour de la science, gage certain d'un concours actif. Aussi par l'effet de cette rénovation partielle, la masse de nos travaux s'est accrue en ensemble et en variété, et l'abondance des matières vous a déterminés à décider que le rapport ou compte rendu des travaux de la société depuis deux ans ne serait pas lu à cette séance.

En attendant que l'impression de vos mémoires fasse connaître prochainement les principales de ces productions, je ne puis me refuser au plaisir de citer ceux de nos collègues qui ont plus particulièrement des droits à la reconnaissance de la société.

Digitized by Google

Votre chancelier M. Duchateau vous a offert plusieurs mémoires d'un haut intérêt, sur la physiologie, sur quelques opérations chirurgicales, et le choléra-morbus : ce dernier ouvrage tend à résoudre, par des faits, la grande question si controversée de la contagion : les observations de l'auteur le font pencher vers la négative.

Vous devez à M. Léon d'Herlincourt, un mémoire plein de vues nouvelles sur les constructions rurales.

A M. Larzilière, deux écrits importans, l'un sur les modifications à introduire dans l'instruction publique, l'autre sur l'origine et les progrès des chemins de fer en Angleterre.

A M. Clémendot, une notice sur la fabrication du noir animal.

M. Rigollot, vous a fait hommage d'une savante dissertation sur un diptyque représentant le baptême de Clovis, et sur des médailles anciennes frappées à Arras; ouvrage qui a donné lieu à un rapport très lumineux de M. Maurice Colin.

Votre ancien secrétaire perpétuel, M. Martin, vous a adressé un mémoire sur quelques constructions qui honorent le génie civil, entre autres un pont suspendu à Langon.

M. Raymond est auteur de trois mémoires d'une utilité première, sur le repeuplement

Digitized by Google

des forêts, et sur le principe d'action des animaux.

J'éprouve un bien vif regret que les bornes et le cadre de ce discours ne me permettent pas d'étendre cette énumération des travaux de nos collègues; ceux d'entre eux dont je n'ai pu mentionner les productions voudront bien apprécier mes motifs.

Nous n'avons pas autant à nous applaudir du résultat du concours qui laisse beaucoup à désirer; cependant toutes les questions étaient actuelles et palpitantes d'intérêt. Aussi avez-vous cru devoir proposer de nouveau avec quelques modifications, la question sur les chemins de fer, et celle sur les moyens d'employer l'armée à la confection de certains travaux.

En remontant aux causes générales, ce résultat inattendu cessera de nous étonner. En effet, lorsque l'instruction n'était le partage que de certaines classes, et d'un nombre restreint d'individus dans chacune d'elles, les sociétés savantes exerçaient une influence active et puissante, elles étaient autant de foyers qui rassemblaient les rayons épars de la lumière scientifique, pour les répandre ensuite avec discernement dans la sphère de leur action. Les bienfaits dûs à leur impulsion sont incontestables, elles ont des titres sacrés à la reconnaissance publique, car elles aussi ont travaillé à l'éman-

Digitized by Google

cipation intellectuelle, elles aussi ont provoqué avec persévérance des améliorations matérielles dont nous recueillons aujourd'hui les fruits. Mais quand un peuple est arrivé au dégré de civilisation que nous avons atteint, quand l'instruction devient le domaine de tous, alors que la pensée surabonde, se reproduit sous mille formes et par mille organes pour éclairer les hommes, lorsqu'enfin les sciences par leurs fécondes applications aux arts, aux besoins usuels, comme aux conceptions du génie, sont devenues populaires, et accessibles à toutes les intelligences, on conçoit que le rôle des sociétés savantes, s'il ne cesse pas d'être utile, cesse d'être aussi brillant. Elles perdent alors l'espèce de monopole qu'elles avaient emprunté d'un état de choses qui a grandi depuis leur création. Je les comparerai à ces institutions vénérables de l'antiquité, monumens de la sagesse des siècles, qui n'ont disparu graduellement qu'en laissant des traces profondes dans la législation et dans les mœurs. Car l'homme comme la nature, ne crée qu'en déplaçant, c'est-à-dire en empruntant aux combinaisons existantes les élémens nécessaires aux organisations nouvelles.

Telles sont les causes qui tendent chaque jour davantage à ralentir l'action des académies, à modifier leur destination, à les réduire

Digitized by Google

enfin à des spécialités dans lesquelles elles paraissent devoir renfermer leurs moyens de succès. Aussi voyons-nous les sociétés qui se forment comprendre la nécessité de restreindre l'objet de leurs travaux à un seul genre d'investigations, au lieu d'embrasser l'ensemble des sciences. Et cependant leur utilité actuelle demeure entière, car elles seules peuvent encore être le dernier asyle du goût et des saines doctrines littéraires, en opposant une barrière à l'envahissement de cette littérature pleine d'*étrangeté*, qui pour produire des émotions fortes, emprunte des couleurs fantastiques, outre la nature et dépasse le vrai. Ce genre nouveau qui nous reporte à des mœurs factices, représente-t-il bien le caractère qu'une civilisation ascendante doit imprimer aux ouvrages d'imagination? En effet, si la littérature est le miroir des mœurs et du goût d'une époque, que doit-on penser de ce débordement de productions bisarres, et du cynisme de la scène qui s'affranchit de toute règle, comme de toutes convenances? Il faut admettre que les graves altérations que quarante ans d'orages politiques ont fait subir à l'esprit humain ont dû empreindre d'un cachet particulier la littérature du dix-neuvième siècle; mais ces modifications n'en justifient pas les écarts, surtout quand la morale est aussi offensée que le goût. Il est

Digitized by Google

plus aisé d'imiter plus ou moins heureusement le style et la manière des pères de l'école romantique que de dérober leur génie.

Ces réflexions me conduisent naturellement à jetter un coup d'œil sur la situation des idées en France. La société civile agitée jusqu'en ses fondemens par la tourmente des commotions politiques, cherche à se rasseoir sur de nouvelles bases, et gravite péniblement et avec impatience vers un ordre de choses qui est encore caché dans les voiles de l'avenir. Si nous n'avons pas déjà dépassé l'apogée de la civilisation, cet état sera peut-être le mieux idéal, et la foi en la perfectibilité humaine peut en faire naître l'espoir. Cependant à n'envisager que la superficie de notre position morale, l'anarchie déplorable des intelligences, l'affaiblissement des croyances, l'égoïsme systématique, qui ont en quelque sorte matérialisé la société, désenchanté la vie, sont loin d'être des symptômes rassurans. Quoiqu'il en soit, cette fermentation des esprits annonce que nous sommes arrivés à une époque de transition, âge d'une durée indéfinie qui doit passer sans autre gloire que l'enfantement laborieux d'un monde, *novus sæclorum nascetur ordo*. Tel fut le sort des nations qui comme nous eurent à traverser les tems intermédiaires entre deux situations sociales distinctes; et l'histoire en

Digitized by Google

offre quelques exemples. Le plus remarquable est sans doute cette longue période de trois siècles de corruption qui aboutit à la chûte de l'empire romain, pour asseoir sur les débris du colosse cette foule de peuplades barbares que le nord refoula sur l'Europe civilisée. Dans ce retour complet à l'état de barbarie, toute lumière s'éteignit; comme la soudaine avalanche des Alpes fait disparaître sous ses masses glacées la végétation et la vie. Que serait devenu le principe de la civilisation si le christianisme, religion de paix et de liberté, n'eut réchauffé dans son sein les précieux restes des arts et des sciences, s'il n'eut désarmé ces hordes sauvages, adouci leurs mœurs et leurs lois, en proclamant ce code moral qui régit encore la moitié de l'univers.

Cette grande révolution, bien éloignée de nous, est liée aux tems modernes par une chaîne continue de progrès, à laquelle chaque siècle a ajouté un anneau. Chacune de ces époques a emprunté d'un évènement dominant, d'une importante découverte, ou du mouvement intellectuel un trait caractéristique. Le dix-neuvième siècle est l'ère de l'industrie et de la liberté : c'est de ces deux élémens que doit être bâti cet édifice d'avenir qui ne sera complet que pour les générations qui nous suivent, et auquel il ne nous est pas donné d'atteindre.

Digitized by Google

C'est donc en vain que l'homme accumule ses efforts pour dérober au tems la confection de l'œuvre qu'il peut seul accomplir. Prétendre devancer son infaillible action, c'est vouloir intervertir l'ordre naturel des choses, et rendre pour long-tems problêmatiques les améliorations qui doivent constituer cette riche période de perfectionnement social qui nous est promise. Ne cherchons pas à anticiper sur une histoire dont nous ne déroulerons pas les pages, et n'accueillons que comme de prestigieuses théories, les idées d'une régénération politique impossible, tant que les mœurs ne seront pas en harmonie avec les institutions. Toute épreuve prématurée serait un contre-sens grave, qui produirait le cahos, et conduirait le vaisseau de l'État sur un océan sans rivage, où nul phare n'indique les brisans.

Ces écueils, Messieurs, le bon sens public les évitera, et le génie de la France qui a protégé ce vaste empire pendant quatorze siècles, n'abandonnera pas son ouvrage. Le tems, ce grand niveleur des opinions humaines, calmera l'effervescence des esprits, inévitable résultat d'une crise récente; et lorsque la jeune génération qui fait l'orgueil et l'espoir de la patrie, aura renoncé à de séduisantes illusions pour s'initier aux devoirs sérieux de la vie, elle comprendra qu'il est peu rationnel de dénier

Digitized by Google

une prospérité réelle, à laquelle nulle borne n'est assignable, pour sacrifier aux dieux inconnus.

Puisse bientôt cette fusion si désirée, effaçant l'aspérité des dissidences d'opinion, réunir en un faisceau les membres de la grande famille, consolider tous les intérêts par la garantie de l'ordre, donner aux sciences et aux arts une impulsion nouvelle, en ajoutant la stabilité aux autres élémens du bonheur public.

Digitized by Google

RAPPORT

SUR LE

CONCOURS D'UTILITÉ PUBLIQUE,

Par M. LAMARLE, membre résidant.

MESSIEURS,

De toutes les questions qui s'agitent à l'époque actuelle, il en est peu qui soient purement spéculatives et qui ne se rattachent d'une manière plus ou moins directe aux intérêts des classes les plus nombreuses. Agriculture, industrie, commerce, telle est aujourd'hui la devise des peuples les plus avancés dans la civilisation : c'est à la fécondation de ces sources de la prospérité publique qu'aspirent instinctivement les masses et que tendent tous les efforts des hommes éclairés. Cette disposition des esprits est riche en avenir; félicitons-nous de la voir

Digitized by Google

se manifester sur tous les points de notre belle France et regardons la comme le présage assuré de grandes et prochaines améliorations.

Dans cette voie nouvelle que nous sommes pressés de parcourir, un peuple voisin nous a depuis long-tems devancé. Sa marche a été rapide et bientôt, pour prix de ses efforts, il est arrivé à ce haut dégré de puissance industrielle et commerciale qui l'a mis à la tête des nations civilisées. Que l'Angleterre soit, sous ce rapport, supérieure à la France, c'est un fait qu'il serait difficile de ne pas reconnaître, mais dans ce fait il n'y a rien qui doive nous surprendre ou nous affliger. Depuis quarante ans en effet, la France a presque toujours combattu pour la défense de ses libertés ou de son territoire, et l'on conçoit que pendant toute la durée de cette lutte où, pour elle, il s'agissait de vie ou de mort, elle a dû laisser en souffrance des intérêts qui n'avaient alors qu'une importance secondaire.

Cependant le jour est enfin arrivé où le progrès industriel peut et doit suivre son cours. La France est dans l'attente : elle sait qu'une des causes essentielles de la prospérité de l'Angleterre réside dans cette multitude de routes et de canaux qui rendent si faciles les transports et les échanges : elle reconnait l'insuffisance de nos moyens actuels de communication, et déjà de

Digitized by Google

vastes projets s'élaborent pour faire jouir le pays des bienfaits des chemins en fer, création merveilleuse qui comble d'énormes intervalles et transporte pour ainsi-dire au centre même des villes tous les foyers de production. Cette précieuse conquête ne tardera pas sans doute à enrichir le domaine de notre industrie, mais l'on se ferait illusion, si l'on croyait qu'un vaste système de chemins en fer put bientôt sillonner en tous sens le sol de notre pays et que nous dussions, dans cette expectative, nous laisser un instant détourner des soins à donner à la conservation des routes ordinaires. Les frais immenses qu'exige l'établissement de ces routes nouvelles les rendront long-tems rares. D'ailleurs il n'est pas impossible qu'on approprie plus tard à nos routes ces véhicules que la vapeur entraîne avec tant de rapidité, et s'il en était ainsi, nos voies actuelles de communication n'acquerraient-elles pas une nouvelle importance.

Les routes telles qu'elles existent aujourd'hui en France, n'ont donc rien perdu du droit qu'elles avaient de fixer l'attention publique, et ce n'est pas chose oiseuse que de s'occuper de tout ce qui peut contribuer à les rendre meilleures.

Pénétrée de cette vérité, la Société royale d'Arras, avait mis au concours cette question :

Digitized by Google

Quels sont les avantages et les inconvéniens des plantations des routes royales et départementales ?

La Société devait espérer qu'une question aussi intéressante serait traitée par plus d'un concurrent, et qu'une discussion approfondie, en éclaircirait les points principaux. Le résultat n'a pas justifié cet espoir. Un seul mémoire vous est parvenu, Messieurs, et la commission dont je suis l'interprête, a éprouvé le regret de ne pouvoir vous demander pour l'auteur, la palme que vous eussiez voulu décerner. Une courte analyse de ce mémoire vous permettra d'apprécier les motifs des conclusions que nous avons cru devoir adopter.

Avant d'entrer en matière, l'auteur présente quelques considérations générales sur l'importance des routes : leur état, dit-il, révèle le degré de civilisation du peuple auquel elles appartiennent. Abordant ensuite son sujet, il observe qu'on doit écarter des routes tout ce qui nuit soit à la rapidité, soit à la sûreté des transports, et par ce motif il proscrit les plantations trop rapprochées, dont l'effet est d'entretenir sur les routes une humidité qui les détériore. Suit-il de là qu'il faille prohiber toute espèce de plantations ; l'auteur ne le pense pas, et il signale au contraire les dangers que l'absence d'arbres indicateurs fait naître sur les

Digitized by Google

routes, lorsqu'en hiver une neige abondante ne permet pas de distinguer la voie qui doit être suivie. Il remarque en outre qu'en été les arbres offrent au voyageur un abri contre les ardeurs du soleil, et de ces diverses considérations, il conclut que les routes doivent être plantées. Ce point établi, l'auteur examine comment on doit planter les routes et sans se livrer à aucune discussion, il pose en principe qu'il faut adapter à chaque nature de sol l'essence d'arbres qui lui convient le mieux, en ayant soin toutefois de faire varier l'espacement depuis dix mètres jusqu'à six, suivant qu'il s'agit d'arbres dont les branches s'étendent plus ou moins loin.

Vient alors la dernière partie du mémoire. L'auteur y considère la question dans ses rapports avec l'économie politique. Il exprime la crainte que les défrîchemens qui se multiplient en France ne privent les générations à venir des ressources si nombreuses que le bois offre à l'industrie. Il voit dans les arbres plantés le long des routes un moyen d'atténuer les conséquences du défrîchement de nos forêts, et cette considération lui fournit un nouvel argument en faveur des plantations des routes royales et départementales.

Telle est, en résumé, la substance du mémoire qui vous a été adressé. Nous avons à

Digitized by Google

examiner maintenant, si l'auteur a satisfait aux conditions du programme, c'est-à-dire s'il a traité et résolu les points principaux de la question mise au concours. Pour rendre cet examen plus rapide nous ne discuterons pas le mérite des observations présentées par l'auteur à l'appui des conclusions de son mémoire ; nous admettrons avec lui que la sûreté des transports exige en général que les routes soient bordées de plantations, et nous rechercherons si, dans la balance des avantages et des inconvéniens qui sont attachés à leur existence, les plantations des routes n'offrent pas d'autres questions à résoudre que celle de leur produit ou de leur espacement.

Les lois qui ont successivement régi les plantations des routes renferment les principaux élémens de la discussion à laquelle nous allons nous livrer, et l'on peut aisément les en faire ressortir. Nous jeterons donc à la hâte un coup-d'œil sur cette législation, et sans nous arrêter aux questions nombreuses qui pourront se présenter, nous nous bornerons, dans la recherche qui nous occupe, à comparer la plus importante disposition du décret de 1811 à la loi du 9 ventôse an XIII.

Sous le régime féodal, les seigneurs s'étaient attribué le droit de plantation sur les chemins royaux. Les coutûmes, l'usage ou des statuts

Digitized by Google

particuliers limitaient l'exercice de ce droit, qui subsista jusqu'en 1790, époque à laquelle il fut aboli par Louis XVI, sur un décret de l'assemblée nationale. Les lettres patentes qui furent délivrées à cet effet contenaient plusieurs dispositions relatives aux chemins vicinaux, et annonçaient qu'il serait statué par une loi spéciale sur les arbres à planter le long des grandes routes.

Cette loi annoncée en 1790, ne fut promulguée qu'en 1805. Elle obligeait les riverains à planter les parties de route auxquelles aboutissaient leurs propriétés. C'était sur le sol même des routes, que devaient être effectuées ces plantations. Les riverains restaient d'ailleurs propriétaires des arbres et de leur produit, mais ils ne pouvaient les couper, les arracher ou les abattre sans une permission expresse de l'administration *.

Telles étaient les principales dispositions de la loi du 9 ventôse an XIII. Elles furent abrogées en 1811 par le décret du 16 décembre, sous l'empire duquel nos routes sont encore

* Dans le cas où, par défaut de largeur, il ne convenait pas de planter sur le sol de la route, les riverains pouvaient planter sur leur propre terrain, et alors ils disposaient, quand et comme ils le voulaient, de leurs plantations. Il fallait seulement qu'ils demandassent aux préfets l'alignement à suivre lorsque ces plantations devaient être faites à moins de six mètres de distance de la route.

Digitized by Google

aujourd'hui pour tout ce qui concerne les nouvelles plantations *.

Ce décret exige des propriétaires, riverains des routes royales, que les routes non plantées et susceptibles de l'être sans inconvénient, soient plantées par eux, sur leur propre terrain, et à un mètre au moins en arrière du bord extérieur des fossés d'écoulement. La propriété des arbres ainsi plantés reste acquise aux riverains, mais ils ne peuvent ni les arracher ou les abattre, ni même les élaguer sans une permission émanée de la direction générale des ponts-et-chaussées ou, pour le moins, de la préfecture du département.

En rapprochant, comme nous venons de le faire, le décret de 1811 et la loi du 9 ventôse, on voit que les plantations qui devaient d'abord être

* Ce décret porte le cachet de l'époque à laquelle il appartient. Antérieurement à 1805, un grand nombre d'arbres avait été planté sur le sol même de la route, soit par les anciens seigneurs, soit par les riverains. Le domaine public avait peut-être quelque raison d'en révendiquer la propriété, mais les planteurs avaient aussi des droits incontestables, et ces droits paraissaient consacrés par la législation de l'an XIII. Quoi qu'il en soit, le décret de 1811 n'admit aucune transaction : d'un seul trait de plume Napoléon trancha la difficulté, et toutes les plantations existantes sur le sol des routes impériales furent reconnues appartenir à l'état. Il faut ajouter cependant que les arbres plantés en vertu de la loi du 9 ventôse, furent exceptés de cette espèce de confiscation.

On peut juger par là de l'esprit dans lequel a été conçu cette partie de la législation impériale.

Digitized by Google

effectuées sur le sol des routes, doivent l'être aujourd'hui sur la propriété des riverains. Cette circonstance semble avoir échappé à l'auteur du mémoire que vous avez reçu; il ne dit pas où seraient placés les arbres dont il veut que les routes soient bordées, et cependant ce point est fondamental dans la question qu'il s'est proposé de résoudre.

En effet, les inconvéniens que présentent les plantations des routes sont d'une tout autre nature, suivant que ces plantations sont effectuées sur le sol même de la route ou sur les propriétés riveraines. Dans le premier cas, c'est surtout la route qui est exposée à souffrir; dans le second, au contraire, le dommage peut être tout entier pour le riverain, et ce dommage est quelquefois assez grand pour soulever des résistances que l'administration ne pourrait pas combattre sans se rendre odieuse.

Dans les départemens où l'agriculture a fait peu de progrès, où la valeur des terres est minime, où enfin les plantations offrent en elles-mêmes des avantages à la portée de tous les cultivateurs, on peut obtenir sans difficulté des riverains qu'ils plantent les routes en se conformant au décret de 1811. Cela se conçoit, et dans ce cas, la question des plantations des routes royales et départementales, se réduit

Digitized by Google

pour ainsi-dire à une simple question d'espacement, question que l'expérience permet de résoudre aisément dans chaque localité. Mais il ne peut en être de même pour les départemens où, comme dans le nôtre, les perfectionnemens de l'agriculture et les progrès de l'industrie ont donné de la valeur au moindre coin de terre. Là toute parcelle susceptible de culture est précieuse : le cultivateur redoute l'ombre des arbres et leurs racines parasites. Les riverains ne voient même que d'un œil jaloux les arbres plantés par l'état sur le sol de ses routes. C'est donc alors aux intérêts les plus vivaces que le décret de 1811 porte atteinte et l'administration ne saurait le faire exécuter, sans engager avec les riverains une lutte dangereuse. On peut et l'on doit sans doute éviter cette lutte en fermant les yeux sur l'inexécution de la loi, mais il en résulte que les routes restent sans plantation, comme on en voit un fâcheux exemple sur presque tous les points de notre département. Cependant il n'est qu'un seul moyen d'échapper à cette alternative, c'est de planter sur le sol même des routes. Ainsi, messieurs, la question des plantations des routes conduit naturellement à examiner, si le maintien de la viabilité ne permet dans aucun cas de planter les routes sur leur sol, ou s'il n'y aurait pas lieu au contraire de faire revivre

Digitized by Google

pour certaines parties de la France, la législation du 9 ventôse an XIII.

En Belgique les plantations des routes ne sont pas effectuées sur les propriétés riveraines. Un pareil système léserait trop d'intérêts dans ce pays essentiellement agricole. C'est sur leur sol que les routes sont plantées, et néanmoins elles sont bonnes et leur entretien n'est pas dispendieux.

Cet exemple démontrerait au besoin qu'on peut planter les routes sur leur sol et les maintenir en bon état sans dépense exagérée, mais on comprend d'ailleurs que des arbres assez rapprochés pour jalonner parfaitement une route et la rendre sûre en tout temps, peuvent néanmoins conserver entr'eux des intervalles assez grands pour que l'asséchement y soit toujours facile. Choisir convenablement les essences en les appropriant en général au sol, prendre de préférence les arbres dont les branches affectent des directions peu inclinées, surtout pour les cas où les accidents de terrain exigent qu'on laisse entr'eux peu d'intervalles, diriger avec soin les plantations nouvelles, faire correspondre les arbres d'une ligne avec le milieu des vuides de l'autre ligne, varier enfin l'espacement suivant l'essence des arbres, les accidents de la route, la nature du sol et celle de la chaussée, telles sont les conditions

Digitized by Google

qu'il suffit d'observer pour arriver à ce double résultat.

S'il en est ainsi, si des plantations peuvent être effectuées sur le sol même des routes sans devenir une charge onéreuse pour l'état et sans compromettre la viabilité, ne serait-il pas à désirer que les intérêts des propriétaires riverains fussent pris en considération, et que la loi, conçue dans un but d'utilité générale, pût néanmoins se prêter aux besoins des diverses localités? que les dispositions du décret de 1811 subsistent pour les départemens où les servitudes, que ce décret impose, ne sont point trop pesantes, rien de mieux. Mais aussi qu'elles soient abrogées partout où le mal, qui naîtrait de leur application, ne permet pas qu'on les mette en vigueur.

Nous n'insisterons pas davantage sur ce point, qui comporterait à lui seul des développemens beaucoup plus étendus. Nous avons voulu seulement indiquer que, lors même qu'il serait en général, avantageux à l'état de faire effectuer sur les propriétés riveraines les plantations des routes, il est cependant des circonstances où il convient que le sol des routes soit affecté lui-même à ces plantations.

Ce fait admis, il resterait à discuter si l'état et les départemens doivent se charger des

Digitized by Google

plantations à faire sur le sol de leurs routes, ou s'il vaut mieux qu'ils imposent cette servitude aux riverains, suivant les dispositions de la loi du 9 ventôse an XIII.

Il semble douteux que des arbres plantés sur les routes, par l'état ou les départemens, puissent rapporter ce qu'ils coûteraient. L'obligation d'avoir sans cesse recours à des entrepreneurs auxquels il faut allouer un bénéfice, la difficulté de veiller sur des arbres disséminés au loin, les entraves que les rouages administratifs apporteraient à la plus mince opération d'élaguage, paraissent en effet, dans ce système où le fonds devrait être quelquefois sacrifié à la forme, nécessiter des dépenses que la valeur des arbres et celle de leur produit pourraient rarement balancer. D'ailleurs lorsque les riverains des routes ne sont point personnellement intéressés à la conservation des arbres qui bordent leurs propriétés, n'est-il pas à craindre qu'ils les traitent en ennemis ? Dans le système de la loi du 9 ventôse, ces inconvéniens disparaissent. Le riverain devient le défenseur naturel de l'arbre qui borde son champ, et l'administration, affranchie de toute dépense, n'a plus qu'à exercer une surveillance facile.

Une discussion plus approfondie serait sans doute nécessaire, et pour déterminer lequel est

Digitized by Google

préférable des deux modes que nous venons de mettre en parallèle, et surtout pour arriver à une solution complète de la question des plantations des routes royales et départementales. Notre mission ne s'étendait point jusques là : nous laisserons donc à d'autres le soin d'accomplir cette tâche, et nous croirons avoir atteint le but que nous nous étions proposé, si nous sommes parvenus à faire voir que dans la question mise au concours, il y avait à discuter ces trois points principaux :

Les routes doivent-elles être plantées ?
Où doivent-elles être plantées ?
Par qui doivent-elles être plantées.

Le mémoire dont nous vous avons présenté l'analyse ne traitant que la première de ces trois questions, nous avons considéré le silence qu'il garde sur les deux autres comme le rendant tout à fait incomplet, et nous avons pensé que si vous deviez des remerciemens à l'auteur, vous ne pouviez pourtant le couronner.

Digitized by Google

RAPPORT

SUR LE

CONCOURS DE POÉSIE DE 1833,

Par M. LUEZ, avocat, membre résidant.

MESSIEURS,

Votre commission de poésie n'a pas la satisfaction de vous offrir l'analyse d'un grand nombre de compositions. Deux poémes seulement vous sont parvenus, et tous les deux encore n'ont pas les mêmes titres à votre attention.

Quelle cause attribuer à cette indifférence trop remarquable pour cette partie de l'art d'écrire qui, par sa seule mélodie, a déjà tant de moyens d'attacher et d'émouvoir? Faut-il admettre que la poésie n'est que le privilège des nations neuves, et que les spéculations trop positives de la civilisation la bannissent des so-

Digitized by Google

ciétés perfectionnées? A ce titre nous pourrions encore espérer beaucoup plus; car, si la civilisation ne doit être entendue que comme le plus haut terme de la raison dans les institutions humaines, nous pouvons tout au plus nous flatter d'assister à son aurore, et ce que nous avons fait pour elle jusqu'à ce jour, n'est qu'un faible prologue de ce qui nous reste à faire.

Oui, considérée sous son aspect le plus vrai, notre société actuelle est jeune, elle doit donc être poëte.

Elle a même cet immense avantage qu'elle n'a point à traverser les incertitudes et les tâtonnemens de l'enfance; elle porte avec elle le profond sentiment des vices de sa préexistence; elle doit donc avoir plus d'assurance et d'élan dans sa marche. Nos quatorze siècles d'existence, dont on a fait si long-tems une périphrase de cour, ne nous apparaissent plus que comme l'enveloppe inanimée que délaisse après elle une chrysalide qui passe à une plus brillante transformation. Ce changement a sa nouveauté, son charme; donc il doit avoir sa poésie.

Sans doute, ce ne sera pas cette poésie des petits vers, vide de chaleur et de sentiment, que nous légua le dernier siècle. Ce ne sera pas non plus cette poésie de pure imitation que le siècle précédent puisa dans les traditions de l'antiquité. Oh! non, la poésie que nous devons

Digitized by Google

espérer reflétera, comme première condition de son existence, le caractère de notre époque vive et aventureuse. Si elle a besoin de fictions, elle n'ira pas les puiser dans les premières fables de l'Europe occidentale. La superstition ne lui fera plus adopter ces images fausses qui ont si long-tems retardé l'émancipation de l'intelligence. Elle n'ira plus s'enthousiasmer avec Pétrarque de quelques fragmens de la statue payenne; l'idole est détruite, le temple est abattu, et l'esprit des anciens est impuissant pour le relever sur les mêmes fondemens. Elle aura toute la vivacité de nos sentimens; elle retracera l'épanouissement subit de toutes nos facultés juvéniles et ardentes. Si elle est religieuse, ce sera pour nous faire comprendre tout ce que le mystère de la création a déposé d'admiration dans notre esprit, d'amour dans notre cœur et de spontanéité dans nos hommages. Si elle est philosophique, ce ne sera plus pour nous faire accepter d'inutiles abstractions, mais pour nous rendre plus sensibles à l'éclat de la vérité; si elle est morale enfin, ce ne sera pas pour nous offrir une peinture stérile de nos relations intimes; mais pour nous faire sentir que nos jours ne sont rien sans le charme de la raison et de la vertu. Du reste trouvant toujours sa philosophie, sa morale, sa religion même dans ses inspirations

Digitized by Google

civiques, elle viendra recueillir dans le champ plus vaste de la pensée de nouvelles et plus riches images, une plus profonde comparaison des idées humaines, et une plus grande exaltation dans l'intelligence complète des œuvres du génie. Voilà quelle doit être la poésie de notre époque, celle que vous devez provoquer par vos nobles encouragemens.

Ce n'est pas cette poésie qu'a sentie l'auteur du poëme N° 2. Il est encore bien loin de son tems. On ne reconnait, en le lisant, ni le penseur, ni l'artiste, ni le citoyen de nos jours; c'est tout ce qu'il nous est possible d'en dire.

Le poème N° 1^er^ a un autre caractère. C'est au moins une composition digne de vous. L'auteur a choisi pour l'objet de ses chants l'*Hôtel des Invalides*. Son attitude devant cet édifice ne manque ni de recueillement, ni d'intéressantes inspirations. Pénétré de cette vérité historique que c'est moins sur l'éclat tout fictif du nom de Louis XIV que sur les valeureux débris de nos propres générations que s'élève l'illustration de ce monument, l'auteur l'entoure d'une nouvelle auréole de gloire, consacrée aux yeux du monde entier par notre courage et notre sang. Ce sentiment le domine si bien, si complètement que dans toutes les idées et les images qui s'y rattachent, il a toujours de la chaleur, de l'entraînement, une expression

Digitized by Google

franche, énergique et élevée. Mais sa contemplation n'est pas toujours également soutenue. Il tombe quelquefois dans une fatigue d'imagination qui va jusqu'à jeter quelque obscurité sur ses idées. La partie la plus faible de son poëme, et qui cependant pouvait en être la plus brillante, est le tableau du siècle de Louis XIV. Il commet même plusieurs erreurs qui ne sont plus permises aujourd'hui. N'est-ce pas charger ce monarque d'un mensonge que de lui faire dire :

« J'ai rendu le génie opulent et servile.

. . . . . .

Mon souffle a fait grandir la flamme des beaux-arts. »

Oui, l'histoire proteste contre cette pensée. La gloire littéraire du siècle de Louis XIV, n'est pas l'ouvrage de ce prince ni de son panthéisme monarchique. Sans doute il sut établir une souveraineté vaste, fière; il nivela toutes les provinces de la France; il abaissa l'orgueil des vieux manoirs; les courtisans se prosternèrent à ses pieds, le royaume devint muet devant l'ambition des confesseurs et la dévotion des maîtresses; mais la littérature ne lui appartint pas; elle fut au contraire son opposition la plus énergique. — La pensée émancipatrice qui s'était éveillée pendant la Fronde, sentit toute la force matérielle du pouvoir, sur-

Digitized by Google

tout après la mort de Mazarin et le pardon de Condé; elle comprit que toute démocratie était pour long tems impossible; alors elle abandonna sa forme politique, se couvrit du manteau d'une abstraction, et créa, comme on l'a déjà dit, la littérature française. Elle devint tour à tour frivole et satirique avec St.-Evremond, moraliste avec Larochefoucàult; elle lança avec audace ses plus impétueuses provocations à Pascal et à Nicole; mais elle sut ennoblir sa métamorphose par les sublimes inspirations de Corneille, de Molière et de Lafontaine. Racine, lui-même, malgré sa candeur, voulut jeter au monarque une remontrance qui le fit rougir au front; et ce qui nous fait pardonner à Boileau la flagornerie de sa versification, c'est qu'il osa peindre, avec des couleurs assez suaves, les souffrances que l'égoïsme monacal, ennemi de la pûreté et de la liberté primitives du christianisme, entretenait au sein de la société. Si Louis XIV avait pu créer, et même seulement diriger la littérature de son époque, aurait-il souffert, alors que la pensée religieuse voulait refaire le siécle de Jésus-Christ, que les savans refissent le siècle de Cicéron? aurait-il souffert que Corneille ressuscitât l'enthousiasme du républicanisme antique, lorsque l'Europe retentissait encore de la commotion produite par l'heureuse insurrection des sept provinces hol-

Digitized by Google

landaises? aurait-il souffert que Lafontaine, avec son divin langage, vint nous remplir d'indignation contre l'arbitraire de sire Lion; et que Molière, avec sa férule meurtrière, frappât au cœur toutes les puissances dogmatiques de l'état? Non, Louis XIV n'a pas rendu le génie servile, et la noble pauvreté de nos grands hommes dépose contre sa munificence.

Quant aux beaux arts, ce règne nous a transmis les noms de quelques artistes dont la renommée fut plus grande que le talent; leurs couronnes se sont promptement fanées. Le Sueur, qui n'eut aucune part aux faveurs royales était le seul qui en fut digne. Il est bien vengé de cette injustice par la génération présente et par l'estime de tous ceux qui ont quelque sentiment des arts. La galanterie splendide du grand roi croyait avoir placé sur un piedestal immuable les Lebrun, les Jouvenet, les Mignard, les Vanloo, les Coypel et les Bernin, mais après le dernier soupir du monarque, cet oracle n'était qu'un mensonge. L'honneur de produire les traits des favorites a pu quelquefois donner à leurs pinceaux une expression gracieuse, souvent profonde et toujours bien sentie, nous pourrions ajouter un dessin délicat et quelqu'ardeur de coloris, mais aucun sentiment profond, aucune grande pensée ne plane sur leurs œuvres. Toutes leurs

Digitized by Google

idées tournent à l'idylle et au madrigal. Jamais siècle n'a fait une plus grande dépense de roses, de bergers, d'amours, de colombes et de papillons, et la pudeur n'est pas toujours libre d'expliquer l'intention de leur ensemble. Le même mauvais goût marqua toutes les créations de la sculpture; les formes empatées, tournant trop au cercle, ont déterminé l'air de famille qui lie toutes les statues de cette époque avec les Naïades et les Tritons du jardin de Versailles. L'architecture ne fut ni grecque, ni romaine, ni gothique, elle n'eut uniquement que le mérite de calquer tour à tour ces trois grandes formes de l'art, sans reproduire leurs beautés distinctives.

Ainsi, dans le poëme qui nous occupe, il y a autant et même plus d'infidélité historique sous le rapport des beaux-arts que sous celui de la littérature. Mais c'est moins à cause de cette faute que nous devons le blâmer que pour l'absence des beautés dont l'auteur aurait pu l'embellir en se livrant à des investigations plus approfondies. Il pouvait donner à Louis XIV une pose plus vraie et plus neuve en l'appelant à se juger lui-même. C'était d'ailleurs le meilleur moyen d'expliquer les secrets de cette pompe affectée de Versailles, et des constructions monumentales destinées à perpétuer son nom.

Digitized by Google

L'auteur a été mieux inspiré dans la peinture du règne de Napoléon. Dans un cadre qui ne permettait aucune particularité historique, on ne peut désirer une expression plus concise, plus vraie, des images plus caractéristiques et plus profondément senties. Toutefois, l'auteur n'a pas encore profité de toutes ses ressources. L'astre de Louis XIV avait déjà pâli vers les derniéres années de son règne, et sa mort n'a rien ajouté à son nom; tandis que le génie de Napoléon n'a été bien compris que depuis qu'il n'est plus. Cette différence dans la destinée de deux hommes qui ont forgé les mêmes chaînes pour la liberté, amenait dans le poëme une péripétie intéressante, que le rétablissement de la statue sur la colonne, venait embellir d'un nouvel attrait.

Le style du poëme n'est pas exempt de quelques tâches; la phrase en est souvent négligée, insouciante; l'art ne s'y soutient pas toujours assez. Mais ces défauts n'ont pu effacer à vos yeux le talent réel qui brille dans cette production. Vous avez pensé que la compensation des fautes et des beautés serait d'un calcul trop rigoureux, et vous avez décerné la palme promise. Elle est en grande partie méritée : le seul regret que vous puissiez conserver, c'est que cette palme n'ait pas été plus disputée.

Digitized by Google

L'HOTEL DES INVALIDES,

(POÈME QUI A OBTENU LE PRIX),

Par M. Louis BLANC.

Ma devise est de n'en point avoir.

C'était lorsque l'esprit se recueille et s'enflamme,
C'était lorsque le soir chassant les bruits du jour,
Vient remuer au fond de l'âme,
Des souvenirs de gloire ou des rêves d'amour.
Dans l'ombre qui croissait, immobile fantôme,
S'élevait devant moi le gigantesque dôme
Où l'invalide attend la mort.
Quelques changeans rayons, de leur pâle lumière
Argentaient, en passant, ses épaules de pierre,
Et jouaient sur sa tête d'or.
Le vent des nuits battait la vître solitaire,
Faible et tremblant ainsi que la voix d'une mère
Au berceau de son fils qu'endorment ses accens,
Alors que le sommeil égarant sa pensée,

Digitized by Google

Et pesant sans effort sur sa tête lassée,
Vient par dégrés faire mourir ses chants.
Et mes yeux qui laissaient échapper quelques larmes,
Croyaient voir, à grands traits
Une main dessiner de merveilleux faits d'armes
Sur la façade du palais.
Je croyais voir l'Anglais, le Germain, le Bataye,
Au nom d'un roi despote, écrasés à Denain;
Et, plus tard, à Fleurus, courbant un front esclave
Sous le sabre républicain.
Dans l'Égypte où la France essaya les conquêtes,
Je croyais voir encor les soldats musulmans,
Du sang de leurs chevaux rougir nos baïonnettes,
Et contre nos carrés se briser frémissans.
Puis groupés au sommet des hautes pyramides,
Les siècles qu'évoquait une magique voix,
Applaudir, étonnés de nos succès rapides,
Au jeune conquérant de la cendre des rois.
Là, d'un homme expiant l'ambitieuse audace,
Huit cent mille Français dans un cercueil de glace
Tombaient ensevelis, sous le bec des vautours;
Là l'aigle se roulait sanglant, mais homicide.....
O de la vielle garde immortel suïcide!
O le dernier de nos beaux jours!
Que nous reste-t-il donc de ces grandes journées?
Des souvenirs épars.
Que nous reste-t-il donc de ces grandes armées?
Des poussières et des vieillards.
Mais gloire au peuple qui rassemble
Ce que le tems eût dispersé,
Au peuple qui fait vivre ensemble
Et le présent et le passé!
Car pour nous dont la vie aujourd'hui n'est qu'un rêve;
Pour nous qui ne sentons que regrets superflus,

Digitized by Google

Il est touchant de voir un siècle qui s'achève
Sur le tombeau d'un siècle qui n'est plus.

Avez-vous pénétré dans l'antique chapelle
Qui garde de Vauban la poussière immortelle?
Dans la chapelle auguste où Turenne a son nom,
Séjour mystérieux comme le Panthéon,
Avez-vous de vos pas troublé la paix des dalles,
Et regardé pleurer les pierres sépulchrales?
Avez-vous entendu la voix des vieux tambours,
Trembler, au soir, le long des solitaires cours?
Avez-vous quelquefois, dans les corridors sombres,
Entrevu des vieillards passant comme des ombres?
Aux marbres sur lesquels rien ne s'est effacé,
Avez-vous demandé la grandeur du passé?
Ah! dans ces lieux si pleins de notre gloire,
Oui, vous auriez senti votre cœur s'attendrir.
Là, chaque pierre est une histoire,
Et chaque homme est un souvenir.

Là, plus de foudroyantes balles
Dévorant de longs intervalles,
Du vent de leurs aîles fatales,
Renversant l'homme, le coursier;
De colonnes qui se déploient;
De têtes qui tremblent et ploient
Sous le choc brillant de l'acier;
Plus de canonnade mêlée
Au bruits de char; aux cris de mort,
Plus de poussière où la mêlée
Terrible, ardente, échevelée,
Se cache, se roule et se tord.

Là tout se tait. En vain, le long de ces murailles,

Digitized by Google

Des canons qu'aligna quelque débile main,
Comme si l'on était à l'heure des batailles,
S'alongent menaçants sur leurs couches d'airain.
Ces canons qui donnaient le signal des tempêtes,
Lorsqu'un sublime orgueil partout nous promena,
Ne retentissent plus qu'aux jours des grandes fêtes,
Invalides échos des foudres d'Iéna !
Vainement un soldat, sentinelle assidue,
Vieillard qui des grands jours se ressouvient encor,
Du seul bras qui lui reste agite une arme nue
Près de la grille d'or;
Est-il là pour garder, quand la nuit devient sombre,
Par les travaux du jour les guerriers endormis?
Epier le danger qui s'élance dans l'ombre,
Et mourir en criant : voilà les ennemis?
Non : c'est sans doute afin que le bruit de la ville,
Seul ennemi qui puisse envahir cet asyle,
Ne vienne pas troubler, sur le bord des tombeaux,
Des jours qui jusques là coulèrent sans repos.
Ah! qu'ils puissent jouir d'une paix bien profonde
Ceux dont trente ans de guerre ont blanchi les cheveux,
Qui nous ont rapporté des divers lieux du monde
Ce qui reste encor d'eux.....
Ceux dont le lourd fusil courba la forte taille,
Dont l'airain des combats sonnait le prompt réveil,
Et qui n'ont pu trouver sur les champs de bataille
Le dernier lit du brave et son dernier sommeil !
Quand le front des palais sera caché sous l'herbe,
Toi tu seras debout, édifice superbe,
Vaste tente dressée au sortir du combat,
Auguste prytanée où posant son armure,
Par ordre de vieillesse et par droit de blessure,
Est admis le soldat.
Qui sait? peut-être afin qu'une injuste misère

Digitized by Google

Ne fasse pas rougir son front sous le laurier,
Et qu'il ne tende pas, moderne Bélisaire,
A la pitié du riche un casque de guerrier.
Aussi nous les aimons ces cloîtres militaires
Nous dont le souffle audacieux
Dispersa les débris des nombreux monastères
Qu'avaient élevés nos aïeux.
Oh ! c'est que le siècle est impie ;
Car pour la liberté seule et pour le génie
Le siècle est superstitieux.

Dans une de ces nuits de féconde insomnie,
Où l'ame dans un calme et terrible et profond,
D'un abyme inconnu cherche à sonder le fond,
Louis-le-grand se disait : dans l'Europe qui veille
Mon nom, comme un tocsin, épouvante l'oreille
De plusieurs rois puissans..... mais au nom d'Attila,
Les peuples eurent peur et le monde trembla.
Je n'avais qu'à passer. Les villes alarmées
Pâlissaient au seul bruit du pas de mes armées,
Et tombant à genoux, me proclamaient leur roi.
Des villes ! Alexandre en prit bien plus que moi.
J'ai rendu le génie opulent et servile ;
Mais Auguste paya chaque vers de Virgile.
Mon souffle a fait grandir la flamme des beaux-arts ;
Mais François l'alluma de ses puissans regards.
Ainsi, dans l'avenir, pour tant qu'on me renomme,
Je ne serai jamais qu'un vulgaire grand homme !...
Puis assis sur sa couche, et le front dans sa main,
Immobile, il pensa jusques au lendemain....

Alors parut Mansard qui, d'une main puissante,
Eleva du palais la structure géante
Plus belle, en son utile et noble majesté,

Digitized by Google

Que les ruines colossales,
Que les tombes pyramidales
Qu'aux champs égyptiens créa la vanité.
Mais quand, d'un vol que rien n'arrête,
Le tems s'en vint ternir l'or dont brillait le faîte;
Quand il eût visité, trouvant un libre accès,
Tous les soldats vieillards qui peuplaient le palais;
Quand il les eût, d'un œil plus prompt que la pensée,
Marqués l'un après l'autre et, qu'avançant toujours,
Il eût sur tous leurs fronts posé sa main glacée,
Soufflé sur tous leurs jours;
Napoléon remplit, à force de victoires,
Le temple dépouillé de ses vieux habitans.
Mais il ne voulut pas que l'éclat de nos gloires
Pût jamais se ternir, même au souffle des temps.
Et pendant qu'il jetait à la Place Vendôme
Le bronze d'une main,
De l'autre il jetait l'or au majestueux dôme,
Pour que de la Colonne il fût contemporain.
Voyant noircir les murs, voyant s'user les dalles,
Afin que dans ces lieux rien ne parût vieillir,
Il prit des étendards pour tapisser les salles,
Des glaives pour les rajeunir;
De sorte qu'il n'est pas de peuple sur la terre,
Qui venant visiter ce sacré sanctuaire,
N'y trouve, en rougissant, son drapeau prisonnier.
Montre donc maintenant, Escurial antique,
Palais qu'énorgueillit une seule relique,
Les bottes de François premier !

Louis et Napoléon ! ô France belliqueuse,
Tous deux ils te montraient l'arbitraire.... et tous deux,
Sous le menteur éclat d'une armure pompeuse,
Ils cachaient le spectre hideux.

Digitized by Google

Comme à l'enfant mutin qui crie et qu'on fait taire
En lui donnant quelques hochets,
Ils vinrent nous ravir notre liberté chère,
Et leur main nous offrit des glaives pour jouets.
Et ces hommes qui, pleins d'orgueil et de folie,
Jetèrent en défi leurs victoires au sort,
Payèrent le bruit de leur vie
Par le silence de leur mort.
Cependant ces deux noms résonnent dans le monde;
Quoique déjà vieillis, ces fronts paraissent beaux;
Et leur nuit n'est pas si profonde,
Qu'on ne puisse les voir à travers leurs tombeaux.
C'est qu'ils ont sû tous deux que villes alarmées,
Hommes tués, bonheur détruit
Font peu de gloire.... et que, du lourd choc des armées
Il reste de la cendre et quelquefois du bruit....
Mais lorsque pour le mettre au-dessus des outrages,
On imprime son nom sur les hauts monumens,
On est sûr de vivre long-tems.
Car plus que l'homme, ses ouvrages
Se font respecter par le tems.

Louis se vit, en naissant, maître de sa patrie.
Des hauts faits de son tems sublime usurpateur,
Il s'appropria le génie,
Et d'un siècle pour lui prit toute la grandeur.
Napoléon se fit à lui-même sa gloire;
Lui-même en fut l'historien;
Mais il écrivit son histoire
Sur un livre qu'il fit d'airain,
Pour que dans la suite des âges,
L'étranger qui du livre avait payé les frais,
D'une main jalouse jamais,
Ne pût en déchirer les pages.

Digitized by Google

Et la France cédant à des vœux trop timides,
Impunément, dit-on, se laisse menacer!
Mais quand tu seras mort, peuple des invalides,
Aurons-nous pour te remplacer?

Digitized by Google

RAPPORT

SUR UNE MACHINE

A DIVISER DES INSTRUMENS DE MATHÉMATIQUES,

DE M. HAULTCŒUR, INSTITUTEUR A ACHICOURT, (PRÈS D'ARRAS.)

Par M. LE SUEUR.

MESSIEURS,

Une machine à diviser des instrumens de mathématiques, exécutée par M. *Haultcœur*, instituteur à Achicourt, a paru, quelques jours seulement avant la clôture, à l'exposition publique des objets d'art et d'industrie qu'on est venu admirer cette année à Arras, et comme elle y a figuré trop tard, elle n'a pas dû, d'après le réglement, concourir pour les encouragemens dont la ville d'Arras a fait suivre son exposition. Mais à cette occasion il est à propos de dire que la présentation tardive de cette

Digitized by Google

machine est venue de ce que M. *Haultcœur* n'attachait pas d'importance à la produire en public, et qu'elle n'y aurait pas paru, si un officier du génie, qui en avait apprécié le mérite, ne s'en fût pas mêlé. Cependant, le peu de tems qu'elle est restée exposée a suffi pour vous la faire distinguer et juger digne de participer aux encouragemens que notre société décerne chaque année, tant aux lettres et aux sciences, qu'aux arts et à l'industrie. L'objet de ce rapport est de justifier cette distinction, et je m'empresse de vous dire, Messieurs, que vous aurez rarement l'occasion d'en accorder une mieux méritée.

Pour le prouver, je n'aborderai pas, Messieurs, le détail technique des parties dont la machine se compose et des rapports qu'elles ont entre elles. Toute description de ce genre subordonnée à la rapidité d'une lecture ne peut qu'être mal suivie par les auditeurs et fatiguer leur attention. Il me suffira de vous expliquer le système adopté par l'auteur, et ce sera ma faute, si je ne le rends pas assez sensible, simple comme il est, pour vous affranchir du moindre doute sur la possibilité de diviser, à l'aide de la machine, la petite étendue d'une ligne, c'est-à-dire, de la douzième partie d'un pouce en cent, deux cents parties égales et au-delà. Mais je crois à propos de vous faire con-

Digitized by Google

naître préalablement l'importance qui a été attachée à ces sortes de machines, en raison des services qu'elles rendent à l'astronomie, à la navigation, à la géographie, en un mot à toutes les sciences et opérations qui reposent sur les mathématiques.

La division de tous les grands instrumens de mathématiques, soit d'astronomie ou de haute géodésie, se faisait au compas avant l'invention des machines, et dépendait par conséquent de l'expérience et des soins du constructeur. Pour l'avoir plus précise, on ne connaissait rien de mieux que d'augmenter les dimension des instrumens. Ainsi, *Picard*, en 1667, observait des hauteurs méridiennes avec un quart de cercle en fer et en cuivre divisé de cette manière ayant 9 pieds 7 pouces de rayon; Ainsi, *Cassini*, en 1733, déterminait les premiers grands triangles de la carte de France avec un quart de cercle en cuivre de 4 pieds de rayon, divisé également au compas et ne pesant pas moins de mille à onze cents livres avec son pied en fer. On comprend la difficulté du transport et de l'établissement d'un pareil instrument, lorsque le lieu des observations était un clocher embarrassé de charpente, ce qui arrivait souvent, tandis qu'aujourd'hui, grâces à un meilleur système de construction secondé surtout par des procédés mécaniques et ri-

Digitized by Google

goureux de division, on observe avec dix fois plus de précision, si l'on veut, au moyen de cercles entiers d'un poids dont le maximum est de quarante livres et qui peut descendre à dix.

Quant aux instrumens ordinaires, la division s'exécutait d'après celle d'une circonférence plus ou moins grande, tracée sur cuivre et rendue immobile. Le centre de l'instrument à diviser était placé au centre de cette circonférence, et, au moyen d'une olidade ou règle, tournant autour du centre commun et affleurant successivement chaque division de la circonférence, un traçoir, conduit à la main le long de l'olidade sur l'instrument à diviser, opérait la division désirée. C'est du reste la méthode encore en usage chez les fabricans d'instrumens d'arpentage, et vous pourriez voir chez M. *Haultœur* une de ces circonférences, diviseurs-étalons, qui a cinq pieds de diamètre, plus grande qu'aucune autre de celles que je connaisse. Quoiqu'elle lui donnât des résultats suffisamment précis, quoique, d'un autre côté, sa profession habituelle ne fut pas de construire des instrumens de mathématiques et qu'il s'y livrât seulement par goût et dans ses momens de loisir, il ne s'en est pas contenté; il a senti qu'on diviserait d'une manière plus certaine, si l'on pouvait rendre l'opé-

Digitized by Google

ration indépendante de la main et, pour ainsi dire, de l'attention de l'ouvrier.

Mais c'est aussi ce qu'avaient compris en Angleterre, bien long-tems avant lui, des artistes distingués qui inventèrent des machines à diviser auxquelles ils durent bientôt leur réputation et leur fortune. *Bird* se fit connaître le premier et établit des quarts de cercle muraux si exacts, que le gouvernement anglais s'empressa d'acheter sa méthode et la publia en 1767. Dans l'année 1773, apparut, encore en Angleterre, la célèbre machine de *Ramsden*, perfectionnée au point qu'elle divisait parfaitement et en une demi heure un instrument d'astronomie qui, par l'ancienne méthode, aurait exigé une journée, sans garantie du dégré de précision assignable. Aussi cette machine valut-elle de suite à son auteur une gratification de quinze mille francs de la part du bureau des longitudes d'Angleterre. A cette époque, la France comptait des personnes distinguées par leurs emplois et leur fortune autant que par leur zèle ardent et éclairé pour les sciences et les arts. Je citerai M. *Bergeret*, receveur général des finances, et M. *Bochard de Saron*, président au parlement de Paris. Le premier fit faire en Angleterre ses instrumens d'astronomie et les mit à la disposition des astronomes français. Le second pensa qu'on

Digitized by Google

en établirait d'aussi bons en France, si l'on pouvait y posséder une machine de *Ramsden*. Il en acheta une de l'auteur à un prix très élevé, mais il ne put obtenir la permission de la faire sortir d'Angleterre, et il n'y parvint que par adresse, en faisant démonter la machine et en en cachant les pièces dans le pied d'une riche table ronde faite exprès. Introduite en France, le président *De Saron* la mit aussi à la disposition des artistes français, mais elle ne fonctionna pas chez nous avec un plein succès et l'on ne connait aucun instrument remarquable dont on lui soit redevable. Elle servit au moins à donner de l'émulation à nos artistes qui ne restèrent pas long-tems sans construire des machines qui leur furent propres. M. *Mégnié* se montra le premier et fournit d'excellens instrumens aux observatoires de Paris et de Lyon. Plus tard, on citait comme une chose surprenante que l'on était parvenu en Angleterre à diviser la douzième partie du pouce ou une ligne en huit cents parties, et M. *Richer*, en France, la partagea en douze cents à l'aide de la belle machine dont il fut l'auteur et qui se voit à Paris chez ses fils, ingénieurs en instrumens de mathématiques. Vous me demanderez peut-être, Messieurs, comment il est possible de reconnaître une pareille division. En voici le moyen : D'abord, c'est à l'aide d'un

Digitized by Google

éclat de diamant et sur une glace bien polie que se fait la division. On peut à la vue simple distinguer les traits qui partagent une ligne en vingt-cinq parties. Cette vingt-cinquième partie vous est présentée sous un microscope dont elle occupe à peu près tout le champ. On fait glisser la glace et il apparaît une nouvelle division que vous jugez facilement être la moitié de la première, parce qu'elle n'occupe qu'à peu près la moitié du champ du microscope. Elle est donc la cinquantième partie d'une ligne; une autre division succède, elle est la moitié de la précédente ou la centième partie d'une ligne. On vous conduit encore trois fois successivement de divisions en divisions sous-doubles, et vous arrivez à celle qui donne la huit-centième partie de la ligne; après quoi, une nouvelle division, encore distincte au microscope, et que vous appréciez être les deux tiers de la dernière, vous donne bien la douze-centième partie en question. Je parle de cette extrême division comme l'ayant vue moi-même chez feu M. *Richer*. Si, d'ailleurs, quelqu'un restait dans le doute, je pourrais, au lieu de la douze-centième partie de la ligne, lui en faire voir, même sans microscope, une bien moindre; et pour cela, je prierais la personne de superposer, les unes sur les autres, autant de ces feuilles d'or, qui servent aux doreurs, qu'il en faudrait

Digitized by Google

pour faire l'épaisseur d'une ligne. Elle n'y arriverait qu'après en avoir compté de vingt à vingt-cinq mille, et si sa patience n'était pas à bout, je pourrais lui indiquer, pour l'exercer encore mieux, une substance pierreuse de couleur jaunâtre appelée *Mica*. M. Haüy a pu en détacher une lamelle qui était passée à la couleur bleue, ce qui était l'indice d'une extrême ténuité, comme la chose s'explique par la théorie de la lumière; et, en effet, calcul fait de l'épaisseur de cette lamelle d'après une régle de Newton, M. Haüy trouva qu'elle devait être la 52,324^{me} partie d'une ligne. Excusez, Messieurs, cette excursion sur la divisibilité de la matière. J'ai voulu me donner beau jeu, et sans cesser d'être vrai, pour détruire le doute dont vous n'avez sûrement pu vous défendre, lorsque je vous ai parlé de la division d'un douzième de pouce en douze cents parties. La machine de M. *Haultœur*, comme nous le verrons un peu plus loin, me fournira un moyen analogue de vous rendre tout-à-fait sensible la possibilité d'obtenir cette douze-centième partie. Avant de m'en occuper, je crois devoir prévenir cette question que vous serez sans doute tentés de me faire, à quoi bon cette extrême division?

Une telle division pourrait être en effet regardée comme de pure curiosité, puisqu'elle

Digitized by Google

n'est pas exécutable sur le métal dont se composent les instrumens, car les traits devraient en être si déliés moindre que le frottement les ferait disparaître. Mais au moins permet-elle d'assigner le degré de précision dont une division de cercle est susceptible. La France peut aujourd'hui s'énorgueillir d'opposer aux plus grandes célébrités de l'étranger pour la construction des instrumens de mathématiques de premier ordre, l'auteur de cet admirable équatorial qui a été l'une des gloires nationales de l'exposition de 1827, M. *Gambey*, de Paris, auquel il a valu, à bon droit, la croix de la légion d'honneur et la nomination, sans rival, au bureau des longitudes. Eh bien ! la division d'un cercle, faite par la machine inventée et exécutée par cet habile ingénieur, comporte une précision telle que le maximum des différences dont cette division pourrait être affectée dans les parties les plus défavorables, seraient toujours, sous un observateur expérimenté, au-dessous des différences inévitables, mais très minimes il est vrai, que produisent les variations de la densité et de la netteté de l'atmosphère d'une minute à l'autre pendant le cours d'une observation. Si l'astronomie apporte des secours si puissants à la navigation, c'est surtout en déterminant plusieurs années d'avance, l'heure, la minute, la seconde et la fraction de

Digitized by Google

seconde auxquelles tel phénomène céleste se verra dans un lieu donné; de là le moyen le plus positif de déterminer les longitudes en mer, d'assurer le point du navigateur et de lui faire éviter les écueils. Mais pour que celui-ci profite des données si exactes de l'astronomie, il lui faut des instrumens parfaitement construits et divisés! Sans cette perfection de ses instrumens, feu M. *Delambre*, ce savant véritable, si laborieux et si utile, si communicatif et si modeste, aurait-il pu à l'extrémité d'une chaine de triangles, embrassant, de Melun à Perpignan, un espace de 338,000 toises ou 169 lieues de poste, à vol d'oiseau, lesquels triangles font partie du système d'opérations astronomiques et géodésiques exécutées pour déterminer notre unité métrique, le mètre, d'après la mesure même de notre globe, aurait-il pu, disons-nous, conclure de ses observations une longueur de 6,000 toises et plus, qui, vérifiée ensuite comme base sur le terrain, n'a pas présenté une différence d'un pied entre les deux résultats donnés, l'un par le calcul et l'autre par la mesure effective. Honneur à de tels observateurs! honneur aussi aux ingénieurs constructeurs des instrumens qui les ont si bien servis!

Combien de choses curieuses et utiles aux arts et aux sciences mathémathiques n'aurais-je pas à vous exposer à l'occasion de cette perfec-

Digitized by Google

tion apportée dans la construction de nos instrumens, si je ne devais me retenir dans la crainte de vous prendre trop de tems ! Je crois en avoir assez dit pour vous faire sentir l'importance et l'utilité réelle des machines à diviser, et j'en viens à celle de M. *Haultcœur* qui est sous vos yeux. Elle ne présente, à vrai dire, rien de neuf, mais l'auteur n'en mérite pas moins la distinction que vous lui avez réservée, car dans les entretiens que j'ai eus avec lui, j'ai pu suivre la filière de ses propres idées. Celle d'où il est parti lui est venue des stries au moyen desquelles il donnait le mouvement lent total à un graphomètre qui servait à l'instruction de ses élèves. Je conviens que c'est là la base fondamentale de sa machine; mais, entre l'avoir comprise et l'avoir appliquée, il y a de la distance. Les moyens intermédiaires lui appartiennent en propre et ce n'est pas toujours par le chemin le plus court qu'il a été conduit dans son travail. Il n'a eu ni modèle, ni aucun ouvrage descriptif de machines analogues, comme il m'a été facile de m'en assurer. Il n'a pas même eu tous les outils et instrumens qui lui auraient été nécessaires et il s'en est fabriqué lui-même. Voici, en deux mots, comment M. *Haultcœur* est parvenu à construire sa machine. Il a fait une vis, dite sans fin ou tangente, en acier bien trempé et dont les filets étaient

Digitized by Google

taillés au vif. Il en a mesuré le pas avec une minutieuse exactitude, et après quelques calculs, il a tourné un cercle en cuivre d'une certaine épaisseur et d'un diamètre tel que le développement de la circonféren e contint exactement 360 fois le pas de la vis. Quelque exacts que fussent ses calculs, il a été, dans l'opération manuelle, obligé à beaucoup de tatonnemens et de patience. Il est enfin arrivé à son but; alors il a employé sa vis à fendre 360 stries sur le champ de sa circonférence et comme quatre ou cinq filets de sa vis engrènent plus ou moins dans autant de stries, il s'en suit que chaque tour complet de la vis s'opère sans tems perdu et répond à un dégré de la circonférence. A présent, pour avoir des parties intermédiaires et égales d'un dégré à l'autre, il a adapté à l'extrémité de sa vis tangente une roue ou cadran micrométrique divisé en 180 parties égales; en sorte qu'il peut diviser directement une circonférence de 20 en 20 secondes de dégré, c'est-à-dire en 64,800 parties dont une seule, sur un cercle de huit pouces de diamètre et par conséquent de 800 lignes environ de circonférence, n'occuperait que la 215^{me} partie d'une ligne. J'ai donc eu raison de vous dire que la machine de M. *Haultœur* pourrait donner la centième, la deux-centième partie d'une ligne, moyennant toutefois que les divisions

Digitized by Google

en seraient, comme nous l'avons fait observer pour la machine de M. *Richer*, tracées sur glace avec un éclat de diamant. Nous avons dit aussi que nous rendrions tout-à-fait sensible la possibilité d'obtenir la douze-centième partie d'une ligne, et l'on peut en effet, ce nous semble, comprendre actuellement, sans même sortir du système de M. *Haultcœur*, qu'il suffirait de soumettre à sa machine un cercle d'un diamètre proportionnellement plus petit que celui du cercle de huit pouces que j'ai pris pour exemple.

A sa machine à diviser des instrumens de mathématiques, M. *Haultcœur* a joint une plate-forme de 19 pouces de diamètre pour la division des roues et engrenages de l'horlogerie, partie dont il s'occupe également en amateur, et non sans mérite, toujours dans ce qu'il appelle ses momens de loisir.

La vocation de M. *Haultcœur* était réellement pour la mécanique, et il y aurait eu des succès, s'il s'y fût livré entièrement et qu'il eût fréquenté les ateliers de nos bons constructeurs. Mais il est sans la moindre ambition. Son bonheur est de rester ce qu'il est, instituteur de sa commune, et dans cette profession, il vient de mériter l'une des deux grandes médailles accordées à son arrondissement, pour les deux instituteurs qui en ont été jugés le

Digitized by Google

plus dignes par leur zèle, leur bonne conduite et leurs succès.

Vous ne ferez donc, Messieurs, qu'ajouter sous un autre rapport, à cette première récompense qui le distingue déjà, et j'use avec une véritable satisfaction de la permission que vous m'avez donnée de lui annoncer celle que vous lui avez réservée, c'est, M. Haultcœur, si vous êtes ici présent, la plus forte que notre Société puisse donner à titre d'encouragement, c'est la médaille d'or.

Digitized by Google

RÉFLEXIONS

SUR L'AGRICULTURE,

ET COMPTE-RENDU

DES AMÉLIORATIONS INTRODUITES DANS LES TROUPEAUX DE M. HURET, (D'HÉNINEL),

Par M. Léon D'HERLINCOURT, membre résidant,

MESSIEURS,

Les principales opérations de l'agriculture ont pour objet la production et le perfectionnement de certaines classes de végétaux qui entrent ensuite dans le commerce le plus vaste, le plus généralement répandu, la nourriture de l'homme et des animaux en fait la base.

Ces opérations sont mécaniques ou chimiques, or combien peu de cultivateurs les pratiquent en connaissance de cause ? et cependant quel est celui qui, doué d'une intelligence ordinaire et capable de retenir quelques vieilles routines accréditées dans la ferme long-tems

Digitized by Google

avant lui, ne fasse toujours honneur à ses affaires, pourvu qu'il ne s'écarte pas des règles d'une sage économie? Malheureusement cette économie est portée trop loin quand il s'agit de l'éducation des enfans. En vain nos modes d'enseignement sont-ils de jour en jour variés, perfectionnés, améliorés: à leur avis il n'est pas besoin d'être si savant pour conduire la charrue, pour semer son champ, et deviner la maturité de sa récolte. La santé, un peu de coup-d'œil et du bonheur, voilà pour eux quels sont les élémens de leur science agricole. Les calculs, les observations commencent quand après la vente de la récolte et le fermage payé, ils comptent le reliquat qui fait leur profit. La comptabilité régulière, la tenue des livres sont abandonnés aux commerçans et aux manufacturiers, tandis que si elles étaient appliquées aux exploitations rurales elles offriraient le seul moyen d'en envisager l'ensemble et tous les détails: je dirai même que c'est une condition sans laquelle on ne peut espérer de la culture tout le profit qu'on en doit attendre.

Trop généralement la profession de l'agriculteur est considérée comme une routine simple, accessible à toutes les intelligences, tandis qu'on devrait la considérer comme une carrière industrielle où le plus habile est celui qui, appelant à son aide les principes des sciences et

Digitized by Google

en particulier ceux des doctrines chimiques, en déduit ensuite des conséquences sûres et systématiques pour bonifier ses terres, des préceptes simples et faciles pour diriger ses travaux.

Un fonds est-il stérile? éclairez-vous du flambeau de l'analyse pour chercher les causes de son aridité, vous découvrirez les vices de composition qui auraient échappé à l'observation et à la pratique la plus expérimentée; appliquez-y les réactifs pour triompher des substances pernicieuses qu'il renferme.

Il ne faut pour cela que quelques instrumens peu dispendieux, quelques substances pour isoler les différentes parties des sols.

Peut-être les premières expériences ne vous donneront-elles pas d'abord des résultats bien satisfaisants, mais peu à peu des recherches opiniâtres familiariseront les idées théoriques avec les procédés pratiques, le laboureur connaîtra ainsi bientôt chacun des champs qui composent sa culture et sur cette connaissance il variera ses méthodes et ses assolements que l'on s'obstine à vouloir uniformiser.

Une pratique excellente dans tel terrain peut être pernicieuse dans tel autre; un labour profond réussira dans un sol riche, il sera dangereux dans un fonds dont la couche végétale peu épaisse est assise sur le sable ou cette argile froide appelée *Rougeon*.

Digitized by Google

Avez-vous pesé scrupuleusement ces diverses circonstances qui influent si puissamment sur l'économie rurale, les améliorations vous seront faciles.

La chaux vive décomposera les sels de fer et les matières acides.

L'argile et les calcaires, la tourbe quelquefois réussiront dans un sable siliceux.

Si vous avez excès de matière calcaire, usez de l'argile ou du sable.

Quand la matière végétale et animale est en excès, on y remédie par le feu et les substances terreuses.

Les engrais ramèneront une quantité suffisante de matière végétale si vous en manquez.

Soignez vos marais, fécondez leurs terres tourbeuses.

En un mot, imitez la nature qui, pour faire les meilleures terres végétales, amalgame les couches différentes superposées à sa surface.

Ce que l'air et l'eau font en plusieurs siècles, vos bras, vos instrumens aratoires l'obtiendront en une campagne : vos dépenses, il est vrai, seront quelquefois considérables, mais vos moissons seront doublées, triplées : la fertilité de vos terres sera assurée pour long-tems, vos capitaux seront placés plus sûrement que ceux qui sont journellement abandonnés aux chan-

Digitized by Google

ces incertaines du commerce, aux hazards capricieux des élémens.

Non que je veuille prétendre que le règne végétal soit pour nous un héritage assuré, une terre promise qui fournisse spontanément à nos besoins les immenses trésors qu'elle renferme en son sein. Au contraire, si un travail assidu et éclairé ne tend à en reculer continuellement les bornes, si l'industrie n'est sans cesse en éveil pour combattre l'inclémence des saisons et les fléaux qui contrarient et anéantissent quelquefois en un jour l'espoir des plus riches récoltes.

Nous vous avons exposé les moyens d'améliorer vos terres, il nous sera facile d'en tirer des conséquences pour vous démontrer l'absurdité d'une opération vicieuse dont la vieille pratique est si généralement accréditée dans ce département, qu'on la retrouve en usage presque partout. Je veux parler des *jachères* ou de la méthode d'exposer successivement toutes les parties du sol aux influences de l'atmosphère.

Voyant les bons effets produits par la division des terres et par la pulvérisation que leur fait éprouver l'action de l'atmosphère et de la rosée, beaucoup de cultivateurs sont persuadés qu'en divisant bien le sol, on en peut obtenir plusieurs récoltes consécutives, et que si le fumier y est nécessaire, c'est seulement pour

Digitized by Google

améliorer la texture du sol en contribuant avec l'air et l'eau à le rendre plus léger.

Ils ignorent que cette terre une fois saturée par l'oxigène et l'acide carbonique de l'air n'en peut plus absorber, ils ignorent que le soleil qui saisit et brûle tout à coup, de ses rayons enflammés, les labours d'été, dévore instantanément tous les gaz qu'il y fait naître; ces gaz fruits bienfaisans de la fermentation des végétaux s'émanent en pure perte, au lieu de servir d'alimens à des récoltes sarclées qui ne seraient pas moins favorables au nettoiement des terres.

Jeunes agronomes, j'ai tenté de vous persuader qu'il existe une union et une dépendance intime et réelle entre l'agriculture et les sciences : puissiez-vous joindre vos efforts aux miens pour concourir au plus utile de tous les arts, en appliquant de meilleures méthodes à l'économie rurale. Que notre culture soit une suite non interrompue d'expériences détaillées dans lesquelles vous tiendrez compte des plus petites circonstances qui peuvent influer sur le produit de vos moissons. De ces recherches, reportez-en les résultats aux principes généraux de la science, et vous éclairerez les autres cultivateurs en leur communiquant vos découvertes qui seront dignes de foi parce qu'elles ne seront pas celles d'un aveugle empirisme.

Digitized by Google

Toutefois ne soyez jamais partisans exclusifs de la théorie, ne croyez pas que vous serez un excellent fermier parce que votre tête sera meublée des termes sonores et techniques de la chimie. Sans elle, je le répète, vous ne pouvez avancer d'un pas ferme et assuré dans la voie des améliorations, mais ne dédaignez pas de faire votre apprentissage dans la pratique, ne dédaignez pas de vous initier surtout à ces travaux manuels, à ces exercices matériels qu'il faut avoir exécutés soi-même pour les mieux commander. Et alors, appuyés sur de doubles et infaillibles doctrines, vos succès seront certains et vous pourrez entrer avec confiance dans votre belle et noble carrière..... Comme ces matelots qui partent sans crainte pour les parages les plus éloignés, parce qu'ils savent en s'embarquant que leurs bras nerveux dès long-tems exercés à la manœuvre, seront secondés par les instrumens parfaits que le génie de l'homme a inventés pour guider leur marche au milieu des mers.

Notre commerce envie depuis long-tems à l'Angleterre une des branches les plus brillantes et les plus profitables de l'industrie manufacturière, je veux dire la fabrication des étoffes rases, des tissus improprement nommés poils de chèvre, bombasines, camelots, croisés, flanelles, etc., qui exigent de la *laine à peigne.*

Digitized by Google

Nos manufacturiers de Reims, Roubaix, Amiens, Abbeville, fabriqueraient ces articles avec autant de succès que les Anglais s'ils possédaient la matière première à bas prix. Pour cela il faudrait propager les moutons à longue laine : Or quelle autre portion de la France leur serait plus favorable que l'Artois et la Flandre sous les divers rapports du climat, du terrein, du système de culture. Les produits croisés des Licester, des Southdoun, de Lincoln et d'Isley ne peuvent manquer de s'acclimater sur un sol si analogue à celui de l'Angleterre.

D'un bon système de croisement sortirait dès la quatrième ou cinquième génération une sous-race qui produirait ces laines longues, souples, fines, nerveuses, brillantes d'un éclat et d'un reflet argentin qui composent exclusivement la trame des étoffes rases.

Je hasarderai une opinion.

Les Anglais eux-mêmes ont obtenu leurs belles races et leurs belles laines par le croisement des *Mérinos* avec les bêtes du pays, pourquoi donc leur payer un tribut en achetant leurs béliers à un prix élevé, quand le croisé des *Mérinos* avec les brebis flandrines et artésiennes nous procurerait les mêmes produits avec la dernière perfection ?

Mais cette race une fois obtenue pour qu'elle ne décrût pas ou ne restât pas stationnaire, il

Digitized by Google

faudrait renoncer à l'hygiène détestable qui gouverne les troupeaux en France : affamés tout l'hiver, n'ayant guère d'autre nourriture que de la paille, ils ne reçoivent jamais la moindre ration de vert à l'étable; les choux, les rutabagas, les turneps, les carottes n'entrant pas dans l'assolement comme chez le fermier anglais. Pour amasser du fumier qui revient bien cher, on les entasse dans de basses bergeries où il règne une chaleur si étouffante, une odeur si méphitique, qu'elles sont souvent converties en foyers de maladies contagieuses.

Il faut d'abord changer ce régime vicieux et en améliorant la qualité de la laine, on améliorera aussi la saveur de la chair et peut-être alors cesserons-nous d'être tributaires de l'étranger qui nous fournit 200 mille moutons sur les 340 mille qui approvisionnent la capitale.

Le seul intérêt propre des cultivateurs devrait les déterminer à introduire et multiplier dans leurs exploitations une race dont les produits sont de beaucoup supérieurs à ceux de la race indigène : mais toutes les innovations ont besoin d'encouragement, c'est dans ce but que la société royale d'Arras a décerné une grande médaille d'argent à M. Huret, cultivateur et maire à Héninel, qui a fait venir au mois de septembre 1832 deux béliers et quatre brebis de choix de la race connue sous le nom de Rom-

Digitized by Google

my-March. Un rapport de M. Everts, joint à des échantillons de laine, nous informe que sur 80 croisemens, M. Huret a obtenu 75 productions d'une beauté remarquable.

Puisse un si heureux résultat trouver des imitateurs !

Digitized by Google

LES REVENANS,

Par M. Frédéric Degeorge,
membre résidant.

Je croyais autrefois aux revenans, et j'en ai encore peur. Si l'on me demandait pourquoi je n'y crois plus, je répondrais que, dans ma jeunesse, mon cerveau un peu moins solide qu'aujourd'hui en vit un si grand nombre, qu'il lui fut impossible de continuer à y croire.

Il est pourtant deux sortes de revenans que je n'ai pu jamais exorciser entièrement de mon esprit : je veux parler de ces apparitions que plusieurs personnes affirment avoir vues, et de ces moribonds qui, juste au moment de rendre l'ame, viennent vous annoncer leur trépas.

Digitized by Google

L'imagination qui,

Dans les plis du cerveau reproduit l'univers,

Et

Lorsque le corps sommeille
Aime à nous retracer les tableaux de la veille,
Qui, peuplant l'univers, de fantômes brillans,
Et d'espoir, tour-à-tour, et de crainte suivie,
Ou dore, ou rembrunit le tableau de la vie.

L'imagination, on le conçoit, peut bien donner naissance à ce peuple idéal de fantômes qui vous visitent pendant la nuit et, que durant le jour même, des personnes déclarent avoir apperçus ; car chez certaines gens,

Rêver tout éveillé, n'étant pas un miracle ;

Je vais en citer un exemple étonnant :

En 1821, j'étais à Paris, où je faisais, assez de travers, mon droit. Un jour, me promenant dans le jardin du Palais-Royal, un de mes amis me fit faire la connaissance d'un monsieur Berbegnies de Terreneuve du Thym, qui venait de publier un ouvrage en trois gros volumes in-8°, orné de gravures, intitulé : *Les Farfadets, ou tous les démons ne sont pas dans l'autre monde.*

Ce monsieur Berbegnies de Terreneuve du Thym, était un petit homme maigre, portant habit noir et une volumineuse perruque à mar-

Digitized by Google

teau. Il causait assez raisonnablement sur toutes choses, hors sur les revenans et les farfadets auxquels il croyait, et dont il s'intitulait lui-même le *fléau*, fléau des farfadets ! Une fois mis sur ce chapitre, il commençait par vous dire le plus gravement du monde : que Jésus-Christ avait été envoyé sur la terre par Dieu le père, afin de laver le genre humain de ses péchés; qu'il avait lieu de croire qu'à son tour il était destiné à détruire les ennemis du Très-Haut. Et alors, il vous expliquait les armes qu'il employait pour combattre et vaincre ces ennemis. Ces armes étaient des brosses, des épingles, des éponges et du tabac. C'est avec ces armes, nous disait-il, qu'il attaquait corps à corps les farfadets, qu'il les domptait et parvenait à les mettre en bouteille.

Le jour où je vis, pour la première fois, M. Berbegnies de Terreneuve du Thym, était la veille de celui où devait se plaider à la 7e chambre du tribunal de police correctionnelle de la Seine, le procès en diffamation que notre fléau des farfadets venait d'intenter à l'éditeur de la *Biographie des Contemporains*, pour avoir dit que son ouvrage était l'œuvre d'un fou, qui désignait, comme des farfadets, les principaux médecins de la faculté au traitement desquels son aliénation mentale avait été soumise. M. Berbegnies de Terreneuve du Thym m'in-

Digitized by Google

vita à assister à ces débats. C'était dans les premiers jours de décembre, si je me rappelle bien.

Il y avait beaucoup de monde à l'audience. L'avocat du plaignant venait de demander pour lui 3,000 fr. de dommages et intérêts, quand celui-ci l'interrompant : Quoi! M. l'avocat, c'est ainsi que vous défendez vos cliens? 3,000 francs pour un ouvrage qui m'a coûté cinquante années de travaux; je ne puis me dispenser d'exiger 6,000 francs au moins; car mon ouvrage que tout le monde doit connaître, non seulement établit l'existence des farfadets, mais encore traite des moyens de les prendre vivants. Envain, le président voulut-il lui faire remarquer qu'il ne s'agissait pas de son ouvrage ni de l'existence des démons; que le tribunal n'avait qu'a apprécier si l'article qu'on lui signalait contenait ou non une diffamation. M. Berbegnies ne démordait pas de ses 6,000 fr., s'écriant comme un damné : « Vous voyez bien que mon calomniateur tremble devant moi, il ne comparait pas; il fait bien; car je ne serai pas long à le mettre en bouteille. » Et les rires d'éclater.

Ce n'était là que le premier acte de la scène qui devait se passer. Dès cet instant, M. Berbegnies de Terreneuve du Thym se défendit lui-même. Il s'avance vers le tribunal, son livre sous le bras, sa main sur la conscience

Digitized by Google

et les poches remplies d'objets qu'il n'exhiba que plus tard.

« Messieurs, s'écrie-t-il, je rends à l'humanité les plus grands services; c'est en son nom que je viens réclamer justice. J'ai écrit à tous les rois de la terre pour leur apprendre mes combats contre les farfadets, contre ces êtres malfaisans qui sont la cause de tous les crimes et de tous les malheurs, des meurtres, des incendies, des inondations, etc. Je me dévoue, depuis ma jeunesse, à l'humanité, et je suis victime de diffamation; mon dévouement pour l'espèce humaine me vaudra, sans doute, prompte et éclatante justice. »

L'auditoire écoutait attentif et retenait avec peine l'explosion de son hilarité, lorsque M. Berbegnies, sentant quels étaient pour lui le danger du doute et l'avantage de la conviction, tira de sa poche deux brosses liées l'une contre l'autre, du côté des crins, par un ruban en croix.

« Ces brosses, Messieurs, ajouta-t-il alors, contiennent les ames des farfadets qui sont venus m'attaquer cette nuit. Voyez cette bouteille, et M. Berbegnies en tire une de sa poche, voyez cette bouteille, répète-t-il, eh bien ! elle contient des millions de farfadets. » Je voulus étouffer un rire, mais le fléau des farfadets s'aperçut de mes efforts. « Riez tant

Digitized by Google

que vous voudrez, reprit-il aussitôt, mais sans moi vous ne seriez pas si tranquille, et mes juges mêmes sur leur siège..... » des éclats de rire universels interrompent ici l'orateur, qui sans se déconcerter reprend presqu'aussitôt : « Monsieur le président, vous voyez bien cet instrument; si dans l'auditoire il se trouve une ame damnée, dans deux minutes vous la verrez dans cette bouteille. »

L'hilarité avait gagné le président lui-même; M. Berbegnies de Terreneuve du Thym seul entre tous, gardait son imperturbable sérieux. « Tant pis, s'écriait-il, si vous n'avez pas foi en moi, si vous ne croyez pas aux démons, aux ames damnées qui reviennent, aux farfadets qui vous tourmentent pendant la nuit : il me semble pourtant qu'il ne vous serait point inutile de prendre des farfadets. Si la nuit, par exemple,»

Et le président l'ayant interrompu, pour le rappeler à la cause, M. Berbegnies devint sublime d'éloquence; écoutez-le :

« Je ne suis pas sataniste, moi; j'ai défendu les quatre parties du monde. J'ai toujours suivi les principes de Jésus-Christ; je crois aux revenans, parce que le Christ a fait voir que les morts reviennent. Je dompte à coups de brosse, et je mets en bouteilles les démons qui, pour me visiter, prennent la figure de farfadets. Les misérables! ils m'empêchent de vendre mon

Digitized by Google

ouvrage. La nuit dernière, le docteur Pinel, qui est aussi un farfadet, est venu me tourmenter. Je l'ai frappé de ma barre de fer; j'aurais dû le prendre comme les autres; mais c'est un chef, j'ai bien voulu l'épargner. »

On ne se contenait plus de rire.

« Riez, riez, disait sans s'interrompre M. Berbegnies, riez, riez, tant pis pour vous, si vous êtes sataniste; j'adore Dieu, mon sauveur, mais je veux bien encore vous avertir: demain je vous apporterai dans une bouteille l'ame damnée de votre Pinel; et si quelqu'un dans l'auditoire veut venir passer une nuit chez moi, je lui ferai voir des revenans. »

Personne, comme on le pense, n'accepta l'offre. M. Berbegnies de Terreneuve du Thym fut *débouté*, en termes de palais, de sa demande, mais lui sans se déconcerter, réplique au tribunal qu'il en appelle de cette décision; et se plait à démontrer, au grand nombre d'auditeurs qui l'entourent, l'existence des revenans et des démons; la manière de chasser les uns et de prendre les autres. C'est avec peine que l'on parvint à lui faire quitter la salle d'audience; dans la cour, il continuait encore ses dissertations; et il y a environ un an, peu de tems avant sa mort, me rencontrant rue St.-Honoré, il voulut me faire entrer au café de la Régence, pour m'y montrer, en plein jour, des

Digitized by Google

farfadets et des revenans jouant ensemble aux échecs.

M. Berbegnies de Terreneuve du Thym était un fou, aussi sa croyance aux farfadets et aux revenans se conçoit; ses visions n'étaient que le résultat des aberrations de son cerveau. Mais ce qu'on ne conçoit pas aussi facilement, c'est que ces apparitions soient communes à plusieurs individus à la fois, et que l'évènement qu'elles annoncent, se réalise effectivement.

L'étude de l'homme me fit pourtant reconnaitre qu'il existe en eux une disposition à s'en laisser imposer. Un grand nombre de faits vinrent me démontrer combien l'exemple a d'influence sur les sens et sur la raison d'une personne dont l'imagination est montée; et je pus me convaincre que les impressions reçues par un individu, dans cet état, sont instantanément transmises à ceux qui partagent son agitation. Ainsi par exemple, mettez dans un appartement, qui passe pour être visité par des revenans, deux hommes ivres ou peureux, et l'un d'eux ne manquera pas de voir ce que verra précisément son compagnon. A cet égard, nous ressemblons à des instrumens de musique. Accordez en deux, placez-les sur une table, tirez une note de l'un et l'autre le répétera aussitôt.

Cette disposition, qui semble appartenir à la

Digitized by Google

nature humaine explique la raison qui fait défendre aux avocats d'adresser des questions insidieuses aux témoins : l'on craint, et avec raison, que ceux-ci, sans même avoir la moindre intention de prévariquer, ne répondent suivant les suggestions d'un interrogateur adroit. On cite le trait d'un jurisconsulte qui, pour convaincre un de ses amis de l'effet d'un interrogatoire, fit appeler son palfrenier et lui demanda : s'il ne se souvenait pas d'avoir vu la veille au soir, un drapeau arboré au clocher d'un village qu'il lui nomma. — Oui, certainement répondit le domestique. — Eh bien ! il n'en est pourtant rien, dit le jurisconsulte à son ami.

On a raconté beaucoup d'histoires de revenans, et les plus effrayantes sont celles où le fantôme apparu venait annoncer un évènement qui se réalisait effectivement. Un Anglais, de mes amis, rédacteur *of the literary Skech book*, m'a narré une de ces histoires; elle s'est passée dans sa famille; je vous la répéterai ici.

C'était, il y a huit ou dix ans, la veille de Noël, entre onze heures et minuit. La cuisinière du père de mon ami était assise auprès du feu, avec deux autres domestiques. Tout à coup cette femme jette les yeux vers la porte qui était restée entr'ouverte et s'écrie pleine de frayeur : « Ciel ! le voilà, le misérable ! » et elle tombe aussitôt dans d'horribles convul-

Digitized by Google

sions. Les deux autres domestiques regardèrent, mais ils ne virent rien. Tremblant eux-mêmes, ils appelèrent toutes les autres personnes de la maison. On arriva, on chercha, rien. Revenue à elle, la cuisinière est interrogée. Elle ne sait d'abord que répondre ces mots: « Il est venu, je ne veux pas le voir. » Cet homme qui lui avait apparu était un ancien maître chez lequel elle avait demeuré, avec lequel elle avait eu quelqu'intimité, intimité transformée plus tard en une haine profonde. Cet homme, ajouta-t-elle enfin, était venu lui annoncer sa mort.... Et quelle fut la surprise de tous, quand le lendemain matin, on apprit qu'il était effectivement mort, entre onze heures et minuit, à l'instant même de l'apparition.

Les faits pareils à celui que je viens de raconter et dont l'authenticité n'est pas douteuse, sont surprenants; cependant ils s'expliquent.

Je remarquai, en étudiant le calcul des probabilités, qu'il y a souvent un rapport aussi extraordinaire entre des évènemens que personne ne songe à expliquer par une intervention surnaturelle; comme par exemple, les combinaisons des nombres au jeu ou dans les loteries. Je remarquai en outre, que ceux qui tiennent exactement note de ces coïncidences merveilleuses, telles que celle que j'ai rapportée, passent sur les faits bien plus nombreux qui

Digitized by Google

sont venus donner un démenti à ces étranges prophéties. Je connais un grand nombre de ces faits, mais je me contenterai d'en citer un seul, d'après ce principe : qu'un exemple bien choisi en vaut mille.

M. C., qui servait dans le régiment de Dillon, revenait, chaque deux ou trois ans, passer un semestre au sein de sa famille. C'était un homme d'un esprit éclairé et d'un courage à toute épreuve. Il rentrait, un soir, de chez un de ses amis qui habitait la campagne et où un prêtre, pour qui il avait une grande affection, était tombé dangereusement malade. De retour au logis, il était monté tout chagrin dans sa chambre à coucher. Mais à peine entré, que vit-il? la personne, l'image ou l'ombre du prêtre, ayant la même pâleur mortelle qu'au moment où il l'avait quitté. Le spectre immobile et silencieux était assis dans un fauteuil, à côté du lit. M. C. le regarda sans crainte, et résolu de savoir, comme dit Dryden, de quoi un esprit est fait, *To try the substance of a ghost,* il s'approche et s'assied sur les genoux du spectre. Il fut surpris de se trouver placé, comme à l'ordinaire, sur le coussin du fauteuil, et de n'avoir même éprouvé aucune résistance à s'asseoir ainsi. Mais il n'avait pas exorcisé le spectre; chassé du fauteuil, il se présenta incontinent devant lui ; et lorsque M. C., ayant froidement achevé de se

Digitized by Google

deshabiller, se préparait à se coucher, son étrange compagnon s'élança à travers les rideaux et prit sa place dans le lit. M. C. éteignit la chandelle et dormit, sans s'embarrasser davantage de cette singulière apparition.

Le lendemain matin, M. C. fit seller son cheval et se rendit chez son ami. Le prêtre, qui avait éprouvé une crise favorable, pendant la nuit, était hors de danger.

Si pourtant le prêtre fut décédé, la singulière coïncidence de la mort avec l'apparition n'aurait-elle pas encore confirmé l'opinion de ceux qui ont la faiblesse de croire à l'existence des revenans.

Digitized by Google

OBSERVATIONS

SUR UN MÉMOIRE DE M. BOUZERAN,

INTITULÉ :

MÉTHODE NATURELLE

APPLIQUÉE AUX LANGUES MORTES,

POUR FACILITER ET ABRÉGER LES ÉTUDES,

Par M. LARZILLIÈRE, membre résidant.

MESSIEURS,

Depuis plus d'un demi-siècle, presque toutes les sciences semblent s'être donné la main pour marcher désormais de concert, et avancer d'un pas rapide dans la carrière des progrès. Une fois affranchies des entraves qui les enchaînaient dans des voies ténébreuses et fausses, elles atteignirent bientôt à ce haut période où nous les voyons élevées de nos jours et d'où elles ne pourront plus que s'élever encore. Gloire en soit rendue à ces immortels savans, dont notre France revendique la plupart, à ces génies qui surent rassembler tant de rayons

Digitized by Google

épars et disséminés, en un immense faisceau de lumière qui éclaire aujourd'hui le monde civilisé.

Sciences naturelles, arts mécaniques, industrie, tout marche dans des voies nouvelles; tout a changé de face; il n'est pas jusqu'à la science gouvernementale des nations qui n'abandonne progressivement les sentiers battus et ne se fraye à travers mille obstacles une route inconnue à nos yeux. Et si elle semble ne céder qu'avec peine à l'élan que lui impriment les autres sciences dans leur mouvement simultané, peut-être la faute en est-elle surtout à l'imperfection de l'éducation première. Que l'éducation de la jeunesse soit réformée; qu'elle serve désormais de base à l'éducation du citoyen, qu'elle soit convenablement appropriée à ce but, et l'on verra partout la science politique subir aussi de grands perfectionnemens.

C'est donc vers une réforme salutaire des systèmes actuels d'éducation publique que de généreux efforts doivent être dirigés: et il faut convenir que partout, et surtout en France, cette réforme est un besoin généralement senti. Les opinions ne diffèrent que sur les moyens plus ou moins efficaces qui doivent conduire à ce but important.

Toutefois, qu'on entre franchement dans la voie des améliorations; et s'il convient d'éviter

Digitized by Google

une réforme brusque et radicale, que du moins, par une marche lente et sûre, on introduise insensiblement les modifications qui aménéront sans secousse un résultat si impatiemment attendu.

Telles sont, Messieurs, quelques-unes des réflexions que l'état actuel de l'université inspire aux amis des progrès, et particulièrement à ceux qui ont étudié dans nos établissemens publics. Ces mêmes réflexions sont encore suggérées à l'esprit par la lecture d'une brochure intitulée : *Méthode naturelle appliquée aux langues mortes pour faciliter et abréger les études*, et dont l'auteur M. *Bouzeran*, maître de pension à Cambray, vous a envoyé un exemplaire avec prière d'en prendre connaissance et d'en faire un examen approfondi. La commission que vous avez nommée à cet effet a cru devoir choisir pour son interprête auprès de vous, celui de ses membres pour qui le système attaqué par l'auteur, est un sujet de méditations sérieuses en même tems que de vives sollicitudes.

Depuis long-tems on s'élève de toutes parts contre l'étude des langues mortes. Comme d'ordinaire, c'est celui-là même qui en a fait une étude plus superficielle qui se récrie davantage. Mais, comment néanmoins ne point excuser son erreur quand on songe aux causes

Digitized by Google

qui l'y ont entraîné ? C'est un négociant qui exerce avec honneur une profession, une industrie que peut-être il a créée : bien que peu lettré, il dirige avec succès un établissement à la tête duquel se distingue déjà un fils très capable de lui succéder, et ce fils n'a jamais eu, non plus que son père, le courage de dévorer plus de trois ou quatre pages d'un rudiment grec ou latin ! Ou, c'est un brave guerrier, qui au collége ne se résignait guère à traduire que lorsqu'il s'agissait du gain d'une bataille ou de la conquête d'une province ; et ce n'est pas chez les Grecs et les Romains qu'il a appris à faire la guerre en tirailleur, ou à enlever une redoute à la baïonnette. Ou bien enfin, c'est un artiste habile, renommé pour la précision de son travail et le fini de ses ouvrages, qui reproche à l'Université la faute d'un père dont la vanité lui a fait perdre au collége les plus belles années de sa jeunesse à se pâmer d'ennui sur des livres qui ne furent jamais pour lui que du latin et du grec. Je ne finirais pas si je voulais énumérer tous les griefs qu'on accumule contre le système universitaire actuel.

Jusqu'à quel point est-il utile d'étudier les langues anciennes ? Voilà, je crois, la question capitale à résoudre ; tel est aujourd'hui, du moins ce me semble, le vrai point de vue sous lequel il faut l'envisager. M. Bouzeran paraît

Digitized by Google

regarder l'étude des langues mortes comme nécessaire, et s'il m'était permis d'émettre à ce sujet mon opinion, j'oserais dire que je partage son sentiment, s'il ne s'agit que d'une nécessité relative et non absolue. Oui, les langues grecque et latine sont nécessaires à quiconque veut saisir et s'approprier la pensée d'un orateur, d'un poète ou d'un historien de l'antiquité, pensée fine ou profonde revêtue de toutes les grâces d'un style enchanteur, et que le plus habile des traducteurs tentera toujours en vain de reproduire sous ses formes inimitables et dans sa pureté native. Il faut encore connaître les langues mortes, si l'on veut savoir les langues dont elles sont mères, « si l'on est » curieux, comme le dit justement l'auteur, » de lire et de parler l'italien, l'anglais, l'espa» gnol; » si l'on veut enfin posséder à fond la langue française, ainsi que les racines de ces mots nouveaux dont elle s'enrichit sans cesse à l'usage des sciences qui chaque jour étendent leur domaine.

L'auteur, après avoir rassemblé toutes les preuves de la nécessité d'étudier les langues anciennes, entre en matière : il développe sa méthode qu'il appelle *méthode naturelle* et l'oppose à la méthode universitaire. C'est bien, en effet, la méthode naturelle que celle par laquelle l'enfant apprend, comme en se jouant, la lan-

Digitized by Google

gue maternelle. Peut-on en dire autant de la méthode universitaire? « Qu'aurait à répondre l'univers, s'écrie M. Bouzeran, justement affligé des funestes effets de cette méthode, si tant de familles élevant la voix, lui demandaient compte de cette florissante jeunesse qu'elles lui confient aveuglément depuis un demi-siècle? Eh quoi! dans cette terre de France où la vivacité, l'esprit, l'intelligence circulent pour ainsi dire, avec l'air qui nous environne, chez la nation la plus abondamment favorisée des dons de l'imagination, les neuf-dixièmes des élèves succombent constamment dans la voie de la littérature? Eh bien, votre méthode est une méthode de mensonge et de mort, votre route conduit à un abîme. »

On ne peut se dissimuler que ces reproches bien sévères n'aient pourtant quelque fondement. Mais une considération paraît avoir échappé à l'auteur. L'espèce de décousu qu'offre la méthode universitaire, ces permutations par lesquelles semblent passer successivement toutes les parties d'un plan dont les limites même ne sont pas posées, ont leur source peut-être dans un système qu'il importe d'abandonner. N'est-il pas bien à souhaiter que les hommes qui se succèdent trop rapidement à la tête de la haute administration, puissent y demeurer assez long-tems pour juger avec maturité des

Digitized by Google

résultats produits par les modifications qu'ils apportent à la distribution des diverses matières de l'enseignement?

Puis, il est à notre avis un plus grave inconvénient encore : c'est ce mode uniforme d'éducation, c'est cet enseignement universel des des langues mortes. Parce que l'étude des langues anciennes est nécessaire à une partie des écoliers, on l'impose à tous comme une nécessité absolue. Quoi! les trois à quatre cents jeunes gens que telle ville reçoit dans son établissement y viennent tous indistinctement pour étudier le latin et le grec?

Aussi bien l'enfant du vieux soldat, rêvant déjà la gloire militaire, que le fils du bon laboureur, voué de bonne heure à l'état ecclésiastique? L'enfant du négociant, auquel il ne manque que la science des spéculations, comme le fils de l'avocat qui vient à l'école des orateurs anciens pour apprendre à marcher sur les traces de son père? Le fils de l'honnête artisan qui fait mille efforts pour dédommager ses parens des vains sacrifices qu'ils s'imposent, ainsi que le riche héritier d'une famille puissante, joyeux enfant qui ne fait cependant pas toujours ses délices de la société des anciens? Tous ces jeunes gens vous demandent du grec et du latin?....

Erreur! Encore, si après huit ou dix belles

Digitized by Google

années consumées au collége, ils en sortaient avec la connaissance approfondie de leur langue! s'ils savaient du moins la géographie de leur pays? s'ils possédaient les plus importans événemens de l'histoire nationale! Mais non : la confusion des différentes branches d'études, les modifications que subit incessamment ce qu'on appelle l'ordre établi, produisent à la fin, il faut l'avouer, les plus funestes résultats. Consultons le programme des études universitaires : qu'y voyons-nous? nous y voyons à la fois de s'entre-choquer, heurter sans cesse, tout en croyant marcher de front, l'anglais et le latin; l'allemand et le grec; l'histoire naturelle et la poésie; les mathématiques avec la géographie et l'histoire; l'art oratoire avec la physique; la chimie avec la philosophie! Voilà pourtant le cours d'études que suivent indistinctement tous les jeunes gens dans un grand nombre d'établissemens publics.

Le sort de certains colléges municipaux n'est pas aussi à plaindre. Autorisés, au moins implicitement, à introduire les heureuses modifications que réclament impérieusement les localités, il faut proclamer hautement que ces enfans gâtés de l'Université se montrent bien dignes de la confiance maternelle. Car il n'est peut-être pas une seule amélioration sanctionnée par l'autorité, qui n'ait été auparavant

Digitized by Google

adoptée et consacrée par une sage expérience dans quelque collége communal.

Parmi ces améliorations, la plus importante est sans contredit l'extension du cadre des sciences positives, long-tems resserrées dans de trop étroites limites : et il est juste de dire que tous les essais auxquels se livre depuis quelque tems l'administration de l'instruction publique attestent la haute importance, qu'elle attache à leur enseignement, dont on ne peut plus aujourd'hui révoquer en doute l'utilité pour ne pas dire la nécessité.

Mais dans celles-ci, comme dans toutes les autres sciences, il convient d'établir des distinctions. Tous doivent prendre une teinture suffisante de toutes les diverses branches de connaissances et en particulier des sciences positives, auxquelles il sera désormais honteux de demeurer complètement étranger. L'étude des sciences doit être pour la masse des jeunes gens un complément d'éducation indispensable et sans lequel on se trouve aujourd'hui déplacé dans la société. Et, sous ce point de vue, l'enseignement doit en être rapide, clair et concis. Peu de raisonnemens et beaucoup de faits avec leurs conséquences les plus importantes. Ainsi chacun pourra être éclairé sur sa vraie vocation. Quelques-uns alors, et ce sera le petit nombre, pour qui la recherche de la vérité est

Digitized by Google

une passion vive à laquelle est consacrée toute leur existence, à laquelle ils sacrifient tous leurs intérêts, étudieront les sciences pour elles-mêmes : ils aimeront à en sonder les profondeurs, à triompher ou du moins à apprécier la mesure de leurs difficultés. Ceux-là se voueront vraisemblablement à l'instruction publique. Mais pour l'immense majorité, il faudrait qu'ici la route commune se divisât en deux branches. Aux uns, la carrière riante et douce de la littérature, voie facile, parsemée de fleurs, et qui s'ouvre naturellement aux imaginations vives et heureuses. Aux autres, que l'intérêt de leur position future aura peut-être touché de plus près, le sentier toujours tortueux par lequel on serpente de surprise en surprise jusqu'aux profondeurs des sciences ; sentier d'abord étroit et obscur qui s'élargit bientôt en une voie spacieuse, éclairée des lumières de l'intelligence, au flambeau de laquelle on découvre sous les épines les fruits les plus suaves et les plus abondans. Pour ceux-ci, les sciences sont des instrumens qui doivent devenir d'une application facile et certaine. Ils ont donc besoin d'insister spécialement sur les phénomènes qui se rattachent aux applications, en étudier à fond la théorie, en examiner les conséquences pratiques jusque dans les moindres détails. Ainsi le tems des études se par-

Digitized by Google

tage en deux époques distinctes : durant la première, les élémens de toutes les sciences s'étudient en commun : à partir de la seconde, deux carrières s'offrent au choix de tous : chacun entre dans celle qu'il préfère ; il s'avance rapidement, sans prétexter désormais son inaptitude pour une branche de connaissance à l'étude de laquelle il s'est voué spontanément. Un certain nombre de privilégiés, plus grand qu'on ne le pense, parcourent à la fois les deux carrières avec non moins de succès que d'honneur. Tel est le plan d'études que beaucoup d'esprits observateurs considèrent comme le plus en harmonie avec nos mœurs et nos institutions. *

En attendant une réforme dans les études universitaires, jusqu'à ce qu'une sage distribution des matières de l'enseignement permette aux jeunes gens d'acquérir les notions élémentaires de la littérature et des sciences, indispensables à chacun pour déterminer sa vocation spéciale à l'une ou à l'autre branche, M. Bouzeran, regrettant sans doute que tous soient condamnés

* Un plan d'études à-peu-près semblable est déjà adopté avec l'assentiment de l'autorité, dans quelques localités. Nous nous plaisons à citer entre autres le collége de Lille (Nord), et le collége de Bar-le-Duc (Meuse), qui doit cette importante amélioration aux généreux efforts de M. J.-L. Gillon, député depuis 1830; magistrat dévoué par une honorable prédilection à la cause de l'éducation de la jeunesse, et au zèle consciencieux duquel le pays est redevable de savans et lumineux rapports sur le budget de l'instruction publique.

Digitized by Google

à apprendre les langues mortes, s'est proposé de rechercher les moyens d'en faciliter et abréger les études ordinairement si longues et si pénibles.

Il attaque d'abord et réfute victorieusement cette marche routinière qui consiste à mettre entre les mains d'un enfant un énorme dictionnaire au moyen duquel il devra à la fois apprendre l'orthographe d'un mot, démêler sa signification spéciale entre une demi-douzaine de synonimes, puis deviner le sens de la phrase à mettre en français, ou bien appliquer des règles qu'il comprend à peine pour faire un thême dans une langue dont il ne connait pas cent mots. Sans doute, si à la faveur d'une intelligence assez développée, et au moins autant à l'aide du hasard, (car il trouve souvent un membre de sa phrase tout traduit, mais dans un autre sens), si, dis-je, il a eu le bonheur de rencontrer juste, il jouit alors du plaisir de la difficulté vaincue. Mais, combien de fois réussit-il? que de fois au contraire son travail ne fourmille-t-il pas de fautes de tout genre? De là des reproches, des punitions. Pourtant l'enfant a étudié en conscience. Et alors qu'arrive-t-il? c'est que dégoûté désormais, il est enchanté quand son professeur ne lui demande pas compte de son travail; il se garde bien de provoquer des explications sur ce qu'il soup-

Digitized by Google

comme avoir mal compris; il s'estime fort heureux, en observant le silence rigoureusement exigé dans la classe, d'échapper à quelque redoutable tempête. Voilà ce qui explique pourquoi, sur une cinquantaine d'élèves, on en voit de cinq à dix qui marchent avec le professeur, tandis qu'un même nombre environ ne le suit que de loin, et que les trente à quarante autres, la grande majorité enfin, restent totalement en arrière, écoutant dans un religieux silence qui accuse la méthode, et avec une patience digne d'un meilleur sort, une leçon qu'une fatale habitude contractée dans les classes inférieures leur a rendue complètement inintelligible

Mais laissons à l'auteur le soin d'exposer lui-même les moyens d'appliquer la méthode naturelle aux langues mortes : « Il est certain, dit » M. Bouzeran, que la nature est le meilleur » maître : d'autre part, avec un peu d'obser- » vation, nous avons surpris son secret : toute » l'efficacité de sa méthode consiste dans la » traduction immédiate des objets par leur vé- » ritable nom, et dans la répétition multipliée » qui fait à la mémoire une douce violence, et » l'oblige à retenir autant et plus sûrement que » le travail assidu. Forts de cette découverte, » marchons hardiment sur les traces de la na- » ture sans crainte d'erreur ni repentir, et lors- » qu'il nous sera défendu de la suivre, nous

Digitized by Google

» appellerons l'art à notre secours; mais cet » art si sagement combiné que l'élève se croira » encore aux mains de son premier maître. »

« Ainsi la traduction exacte, interlinéaire, » et en regard du texte, voilà la méthode natu- » relle pour les langues mortes, et pour les » langues vivantes quand on n'est pas dans le » pays même. »

Après avoir détaillé sa méthode, l'auteur en énumère les nombreux avantages : travail facile et agréable qui détruit tout prétexte d'ignorance et de faiblesse; succès flatteur pour l'élève et bien capable d'encourager ses efforts; émulation parmi tous les élèves qui marchent ensemble et rivalisent de zèle; habitude prompte et inaperçue des deux langues, naissant de la grande quantité de texte qui a été traduite; enfin, bénéfice d'un tiers au moins du tems généralement consacré à l'étude des langues anciennes.

Mais pour suivre exactement la nature, il faudrait parler ces langues mortes; et l'auteur a senti toute l'impossibilité d'un pareil moyen. Il emprunte à l'art un supplément de conversation pour graver dans la mémoire toutes les parties du discours, ainsi que toutes les expressions et les tournures propres au génie de chaque langue. Des interrogations continuelles d'abord en latin et en grec pour en obtenir la version en français; puis, plus tard, en fran-

Digitized by Google

çais pour faire traduire en grec ou en latin; des répétitions multipliées; de courts mais fréquens dialogues entre élèves parlant mot-à-mot l'un français, l'autre latin ou grec, et *vice versâ*; des espèces de défis entre eux touchant l'intelligence du texte; tel est le seul moyen que l'art nous fournisse, au moins pour le jeune âge, de suppléer à la conversation dans une langue morte. Et certes, on ne reprochera pas à M. Bouzeran trop de précipitation à passer du connu à l'inconnu, car il ne propose les thêmes qu'à la quatrième année d'études, et son cours complet est de six ans. Mais du moins ces exercices faciles n'absorbent pas toute la classe comme ce qu'on appelle la correction des devoirs dans la méthode universitaire, correction qui, pour être bien longue est pourtant si peu profitable. Une très courte leçon est bientôt récitée, et l'on peut alors s'occuper de géographie ou d'histoire.

Le fond de la méthode nous paraissant suffisamment exposé, nous pouvons actuellement terminer notre tâche en peu de mots. Après quelques modifications à l'étude de la syntaxe, l'auteur arrive aux compositions en prose et en vers. Il combat avec raison la manie de faire composer si souvent en latin des vers et des discours. Prétent-on, en effet, parvenir à faire de chaque élève un Cicéron ou un Virgile?

Digitized by Google

Non sans doute: eh! bien, alors, ne suffit-il pas, quant aux compositions que chacun sache avoir égard à la propriété des expressions et à la légitimité des tournures dans un style aisé et simple, s'il s'agit de traduire du français, ou dans le cas contraire, qu'il puisse reproduire assez heureusement dans un français fidèle et élégant le génie de la langue morte? Pour la poésie, que l'oreille de l'écolier soit façonnée au rythme et qu'il possède la prosodie; puis, mettez-lui alors cinq à six cents vers choisis dans la tête, enseignez-lui de vive voix les principes généraux de la versification, faites-lui enfin retourner en deux ou trois ans quelques milliers de vers, et vous aurez ensuite un poète latin moderne, plein d'imagination et de verve, c'est-à-dire dont la mémoire sera ornée de morceaux choisis des meilleurs poètes anciens. Le tems économisé par cette méthode sera utilement consacré à enseigner aussi les premiers préceptes de la poésie française si négligée jusqu'à ce jour.

Après quelques mots sur la rhétorique et la philosophie dans lesquels il exprime le vœu que les leçons orales remplacent les textes écrits, l'auteur s'occupe de l'histoire et de la géographie. C'est surtout l'enseignement de l'histoire qui est généralement mal compris. Le professeur dicte un cahier que les élèves sont

Digitized by Google

obligés d'apprendre par cœur : la manière monotone dont ils le psalmodient (et ils récitent tout de la même manière), fait foi qu'ils s'attachent plus au texte qu'au sens que souvent ils n'entendent pas. Qu'au lieu de cette méthode soporifère, le maître raconte lui-même quelques pages, et qu'après en avoir donné le sommaire, il charge les élèves de le développer; les élèves alors sont intéressés, tous font de rapides progrès dans cette étude par elle-même si attrayante. Ajoutez à cela, qu'ils s'exercent ainsi sans effort à la composition; en sorte qu'arrivés à la rhétorique, ils écrivent déjà passablement : ils peuvent alors donner une couleur de vraisemblance aux paroles qu'ils mettent dans la bouche d'un personnage dont ils savent apprécier le caractère, parlant au sujet de quelque événement dont toutes les circonstances leurs sont connues aussi bien que les mœurs et coutumes du pays qui en aura été le théâtre.

« La géographie, dit l'auteur, accompagne » l'histoire aussi bien que la chronologie; mais » il ne faut pas une géographie en l'air, pour » ainsi dire; il ne faut pas réciter que Paris, » Lyon, Bordeaux, etc., se trouvent dans telle » partie de la France, que tel fleuve les arrose : » frappez les yeux; montrez les villes dans » leurs positions respectives. Pour cela, faites

Digitized by Google

» disparaître ces cartes mesquines où l'œil ne » distingue rien à trois pas de distance; et » remplacez-les par une vaste mappe-monde de » dix pieds de haut sur quinze de long, » (et mieux vaudrait encore, selon nous, un globe de quatre à cinq pieds de diamètre,) « L'éten- » due de la carte permettra de placer en gros » caractère les noms anciens et modernes des » pays et des villes historiques.... Toutefois, » un maître ne se borne pas à expliquer sèche- » ment la carte : les grands événemens d'un » pays, les guerres, les batailles, les mœurs » des habitans, les productions du sol ou de » l'industrie, tout doit être mis en usage pour » instruire un élève en amusant son attention... » La mnémotechnie est de tous les moyens que » nous connaissons le plus sûr et le plus facile » pour inculquer les dates et les noms. »

Ainsi la géographie s'apprend par les yeux, la grammaire et l'histoire par les oreilles. De cette sorte, il restera peu pour les récitations de mémoire. C'est qu'aussi, il faut être sobre en ce genre. Ecoutons M. Bouzeran : « Le grand » nombre de leçons qu'impose l'Université » fait foi qu'elle considère la mémoire comme » un vaste champ où peuvent croître en abon- » dance toutes sortes de grains en même tems. » Au contraire, nous regardons cette faculté » de l'ame comme un vase d'une immense capa-

Digitized by Google

» cité, mais dont l'ouverture est étroite : ver-
» sez-y peu de liqueur à la fois, si vous ne
» voulez pas la répandre inutilement au de-
» hors. Aussi avons-nous pris un soin particu-
» lier d'écarter des récitations non moins sté-
» riles que fatigantes..... Les plus heureuses
» mémoires perdent encore plus vîte qu'elles
» n'acquièrent.... Or, nous allons fort loin, plus
» loin même que l'on ne pense avec huit vers
» par jour; au bout du mois nous possédons
» cent vers, car les répétitions en absorbent
» environ soixante : à la fin de l'année, mille
» vers bien appris, bien répétés, sont gravés
» profondément dans la tête. Comptez mainte-
» nant au terme de notre éducation, vous trou-
» verez six mille vers pleins sur divers sujets
» d'élite. Supposons que l'élève en ait oublié
» un bon tiers, malgré les précautions, il lui
» reste encore quatre mille vers pour orner sa
» mémoire et féconder ses compositions fran-
» çaises. »

Comme l'auteur propose un cours complet d'études littéraires, il passe en revue tous les moindres détails de ce genre d'éducation. L'étude du français si généralement négligée dans certains colléges, est donc pour lui un sujet d'une haute importance. Aussi exerce-t-il son élève à la composition en français dès la première année. Il lui fait faire une lecture préa-

Digitized by Google

lable qui fournisse des matériaux à la pensée. Enfin, il termine son cours d'études par une année de rhétorique-philosophie qui a pour but d'enseigner l'art de parler en même tems que la science de raisonner qui doit en être inséparable.

Telle est à-peu-près l'analyse du mémoire de M. Bouzeran. On ne peut disconvenir que la méthode qu'il propose ne soit féconde en améliorations utiles, et ne doive rendre l'étude des langues mortes rapide et facile. Et cependant si l'on songe que l'auteur n'est pas sans doute le premier que le désir de rendre service à la jeunesse ait jeté dans la carrière épineuse et ingrate des réformes, qui ait eu le courage d'élever la voix contre une aveugle routine, bravant les clameurs poussées contre le novateur assez hardi pour venir heurter de front des préjugés vivaces et profondément enracinés, alors la reconnaissance qui doit accueillir ses généreux efforts est mêlée tout à la fois d'un sentiment douloureux dont on ne peut se défendre, à la pensée du peu de succès qu'obtiendra vraisemblablement son important et pénible travail. Combien d'autres, avant lui, dont la voix non moins énergique n'a pu être entendue. Et les résultats cependant parlent d'eux mêmes assez haut! Toutefois, l'embarras que nous éprouvons à transmettre cette opi-

Digitized by Google

nion à l'auteur avec franchise et sans réticence serait plus grand encore si nous n'avions pas cru nous apercevoir qu'il doute lui-même aussi du succès de son entreprise, ou du moins qu'il ne s'est pas fait illusion sur les obstacles nombreux qu'il rencontrerait. Nous disions, en effet, avoir résumé le mémoire de M. Bouzeran : mais plus du tiers de cet écrit est consacré à réfuter les objections que l'on peut adresser à sa méthode; et il faut lui rendre cette justice que pourtant il les attaque toutes franchement, et sait presque toujours les résoudre avec bonheur.

Cette brochure en un mot, Messieurs, nous a paru digne sous tous les rapports de fixer l'attention d'une société fondée pour l'encouragement de tout ce qui peut en général contribuer à l'utilité commune, et votre commission a été unanime pour vous prier d'accorder à son auteur une mention honorable dans le compte-rendu de vos travaux.

Digitized by Google

RAPPORT

SUR QUELQUES

PIÈCES DE MONNAIES,

FRAPPÉES A ARRAS,

Par M. Maurice Colin, membre résidant.

Messieurs,

Un de vos correspondans, M. Rigollot d'Amiens, vous a adressé quelques empreintes de monnaies, parmi lesquelles il vous en a désigné trois qu'il présume avoir été frappées à Arras, où en Flandre. Il a engagé la Société à rechercher l'origine de ces monnaies; c'est pour satisfaire à ce vœu que je me suis livré à des travaux dont je vais vous soumettre le résultat.

La pièce désignée sous le numéro V porte en légende : *Atrebaten ecclesiæ*, au milieu est le

Digitized by Google

monogramme A P, et au revers trois rats sont figurés *.

Cette pièce, monnaie d'un évêque d'Arras a été frappée en vertu d'un diplôme de Charles-le-Chauve, daté de l'an 863, qui conféra aux évêques d'Arras et de Cambrai le droit de battre des espèces au coin épiscopal.

Les évêchés d'Arras et de Cambrai étaient alors réunis, et probablement pour ne donner la prééminence à aucun de ces deux évêchés, il fut dit que les monnaies seraient frappées dans un endroit nommé dans la charte *Villa Lambris*, maison de plaisance dans un village appelé Lambres, et situé près de Douai.

De cet hôtel de monnaies érigé dans un village, il ne serait sorti aucune pièce, les évêques d'Arras et de Cambrai auraient perdu leur pouvoir avant d'en avoir fait usage, si l'ordonnance rendue en assemblée générale tenue à Piste en 864, avait été exécutée dans toutes ses parties. Il se faisait alors, Messieurs, un si grand abus du droit de battre monnaie, que les habitans de toute la France dans la crainte de recevoir des pièces altérées ou fausses, refusaient et les bonnes et les mauvaises. Charles-le-Chauve ordonna contre quiconque refuserait un bon

(1) Ces rats sont empruntés des armoiries de la cité d'Arras, qui étaient d'un tiercé en face au premier et au troisième d'azur, au deuxième d'argent chargé de trois rats.

Digitized by Google

denier, que le juge le lui appliquerait rouge sur le front, de sorte néanmoins que les veines n'en soient pas offensées. *In fronte denario calefacto salvis venis taliter coquat, ut ipse homo non pereat, et videntibus signum castigationis ostendat* *. Cette ordonnance si sévère, si singulière fut insuffisante : il fallut décrier toutes les monnaies, et pour couper la racine des abus, ordonner la fermeture de tous les lieux où se fabriquaient les espèces, excepté cependant ceux de neuf villes du royaume : mais on réclama de toutes parts, les évêques, les églises, les abbayes résistèrent, dirent pour la plupart qu'ils avaient usé de ce droit de si long-tems que mémoire n'en était, et presque tous les hôtels de monnaie continuèrent de travailler.

Plus tard, en l'an 1094, lors de la séparation des évêchés d'Arras et de Cambrai, les deux évêques dérogeant aux termes de la charte de 863, firent frapper des espèces, l'un à Arras, l'autre à Cambrai. Celui d'Arras fit écrire dans la légende *Ecclesiæ Atrebatensis*, et au milieu

(1) Si cette étonnante ordonnance émanée à Crécy-sur-Oise, l'an 861, n'a pas été mise à exécution en Artois, il ne faut l'attribuer qu'aux grands rassemblemens de troupes fait par Beaudoin en cette même année, pour résister à Charles-le-Chauve, dont il avait enlevé et épousé la fille; aux batailles de Mont-St.-Eloy, en 862, et enfin à la reconciliation de Charles et de Beaudoin-bras-de-Fer en 863, qui amena l'érection en comté héréditaire de l'Artois uni à la Flandre, sous le nom de comté de Flandre.

Digitized by Google

le monogramme de son nom, pour distinguer sa monnaie d'une autre monnaie frappée à Arras, ayant dans la légende le nom du roi, au milieu le monogramme du roi, et au revers ces mots : *Atrebats civitas.*

Ces deux monnaies que l'an 1200 on appelait l'une l'ancienne, l'autre la nouvelle, ainsi que le prouve une charte de Jean sire d'Oisy, dans laquelle on lit : *Hanc sibi libertatem seu liberationem ecclesiæ comparente undecies vigenti libris veteris attrebatensis monetæ.* Ces deux monnaies l'une de la ville, l'autre de l'évêque, étaient de meilleur aloi ou plus pesantes l'une que l'autre; elles changèrent plusieurs fois de valeur, et tour à tour furent refusées ou livrées à des prix excessifs.

De 1545 à 1559, époque où la pièce dont l'empreinte vous est présentée, fut frappée à Arras, la livre d'Arras consistait en 40 gros, monnaie de Flandre, et il s'ensuit qu'une livre d'Arras contenait une valeur intrinsèque d'argent tout au moins trente fois plus forte que la livre de nos jours. Nous vous indiquons les années 1545 à 1559 comme l'époque où cette pièce N° V. a été frappée. Suivant nous elle appartient à l'évêque Antoine Perrenot (1) appelé à Arras

(1) Antoine Perrenot, natif de Besançon, nommé fort jeune à l'évêché d'Arras, vint prendre possession de son siège le 14 décembre 1545. Il avait un esprit si vif qu'il dictait en même tems cinq lettres

Digitized by Google

en 1545, et qui ordonné archevêque de Malines, quitta Arras en 1559.

La pièce N° XII est aussi une pièce de monnaie frappée à Arras par Robert, élu abbé de St.-Vaast en 1382 (1). Pendant que cet abbé commandait aux religieux de St.-Vaast, il y eut à Arras, en 1392, une si grande abondance d'eau, que le Crinchon débordant de son lit, emporta plusieurs maisons de la ville.

Les médailles éveillent en nous le désir de connaitre les faits historiques dont elles ont été les contemporaines; ce sont des témoins que nous interrogeons, et qui nous servent à rectifier, à éclaircir des époques incertaines ou dénaturées par les écarts, et souvent la mauvaise foi des historiens. La médaille de Robert, abbé de St.-Vaast, nous rappèle un désastre qui peut nous servir de leçon, aujourd'hui que nous

en diverses langues; il possédait de grandes connaissances, était ob'igeant mais d'une grande opiniâtreté. Le pape Paul IV, l'ordonna premier archevêque de Malines lors de l'érection de cet archevêché. Le pape Pie IV lui envoya le chapeau de cardinal. Il fut après établi vice-roi de Naples, et de là appelé au grand conseil de la cour de Philippe II, où il acquit tant de crédit qu'il gouverna le royaume d'Espagne pendant que le roi s'acheminait en Portugal pour en prendre possession en 1580.

(1) En cette même année 1382, Louis de Mâle, le premier comme comte d'Artois, fit frapper des pièces d'or. On croit que ces premières pièces furent présentées au roi de France en paiement de mille livres d'or que lui devait annuellement les bourgeois d'Arras. Philippe-le-Hardi obtint l'exemption de ce paiement en 1397.

Digitized by Google

couvrons le Crinchon de manière à rendre le passage laissé aux eaux bien insuffisant dans un moment de crue. La force du torrent augmentera en raison de la résistance qu'il trouvera dans un lit resserré, et un jour une partie de la ville se trouvera exposée, si vous n'appelez l'attention de l'autorité sur la nécessité de calculer l'ouverture destinée à l'entrée des eaux dans la ville, sur le volume d'eau capable de passer sous les maisons nouvellement bâties, et sur la nécessité de préparer dans les fossés de la porte Ronville un passage destiné aux eaux de crue subite et surabondante.

Quant à la pièce N° 13, nous restons incertain sur son origine, seulement elle nous paraît avoir été frappée dans le 11e ou 12e siècle. Il se faisait alors des monnaies dans presque toutes les villes de ce pays, à Aire, St.-Omer, Boulogne, Hesdin, Auxi-le-Château, Douai, Cambrai, Valenciennes, etc. Le droit de battre monnaie appartenait à des villages, des évêchés, des églises, des abbayes, puis à des ducs, des comtes qui avaient su en obtenir le pouvoir de leur suzerain, ou qui se l'étaient arrogé en profitant des circonstances favorables à l'extension de leurs prérogatives.

Cette confusion de pièces monnoyées, ces livres de poids et de titres différens, obligèrent de relater dans toutes les transactions en quelles

Digitized by Google

espèces de monnaies les paiemens devaient s'effectuer, et aujourd'hui ce ne sont que les chartes de ces tems qui nous donnent connaissance des monnaies dont les empreintes sont entièrement perdues. Je vous citerai l'acte par lequel Gilles de Béthune vend en 1245 un revenu qu'il tenait en fief pour 288 livres monnaie d'Artois, *libris artigiensibus*. La charte d'accord et de paix entre Baudouin, comte de Flandre, le comte de Namur son frère, et Thibaut, comte de Luxembourg, datée de l'an 1199, qui fait mention de la monnaie de Valenciennes, *Valentianensis monetæ*; de l'acceptation de cent livres de Douai, *centum libris Duacensis*, par Jean, évêque de Cambrai, en 1202.

Nous pourrions, Messieurs, prolonger ces citations, et grandir l'idée de cette confusion de pièces monnoyées, mais comme elles ne leveraient pas les doutes que nous conservons sur la pièce N° 13, nous avons cru devoir nous arrêter, satisfaits d'avoir retrouvé la charte qui conféra à nos évêques le droit de battre monnaie, et d'avoir imprimé à notre travail un cachet d'utilité en dénonçant un danger dont il convient de garantir la ville d'Arras.

Digitized by Google

DE LA DOCTRINE

DU NIVELLEMENT,

DANS LES TEMS ANCIENS

ET MODERNES,

Par M. Harbaville, membre résidant.

Nam omnes in civitate, quibus opes nullæ sunt, ... vetera odêre, nova exoptant; odio suarum rerum mutari omnia, student.

Sallust. Catilina. N° 37.

L'apparition en France au 19e siècle d'une secte religieuse et politique qui attaque la constitution de la propriété, pour établir la classification sociale des individus en raison de leur capacité, est un événement assez remarquable à une époque où l'on préfère le bien-être positif aux abstractions de l'idéologie. Quoique l'opinion publique ait déjà fait justice de la doctrine de St.-Simon, j'ai pensé qu'il ne serait pas sans intérêt de présenter le tableau des institu-

Digitized by Google

tions politiques, philosophiques et religieuses; anciennes et modernes, qui, tendant au même but que l'association St.-Simonienne, ont pu lui servir de modèle. La théorie du nivellement qui en fait la base, a été reproduite tant de fois et sous tant de formes, qu'elle peut être considérée comme une des plus vieilles maladies de l'esprit humain. On verra qu'elle a porté le trouble et la discorde dans toutes les sociétés où l'on a essayé d'en faire l'application. Mais avant de dérouler cette suite de faits et de systèmes qui, tous partent du même principe, l'égalité mal entendue, je crois devoir résumer en peu de mots l'origine des sociétés dont les novateurs de tous les tems ont cherché à saper les bases, pour y substituer leurs vaines utopies.

1. — Le premier qui, ayant enclos un terrain, « s'avisa de dire : *ceci est à moi* : fut le » vrai fondateur de la société civile (1). » En effet, et Loke est de cet avis (2), le travail a donné les premiers droits à la possession; le desir si naturel de transmettre à ses enfans les fruits de son travail, introduisit l'hérédité; et enfin le signe représentatif des richesses, l'ar-

(1) J.-J. Rousseau : discours sur l'inégalité, 2e partie.

(2) Du gouvernement civil. Chap. 4, §. 8, et seq. On peut lire avec fruit le chap. 8, §. 2 et 10 du même ouvrage, sur l'origine et la légitimité du droit de propriété.

Digitized by Google

gent donna lieu à l'accroisement indéfini des possessions. La propriété est donc aussi ancienne que la société civile, elle en est la source, parce que la société n'est instituée que pour assurer la conservation des droits de chacun de ses membres. Ce principe si rationnel qui garantit à tous les avantages de la sociabilité, est la cause première du progrès des connaissances humaines, et des jouissances de la civilisation (1). Il fit succéder à l'égalité primitive, l'égalité légale ou conventionnelle qni lui est bien supérieure : car si les hommes naissent égaux en droits, ils ne naissent pas tous avec la même force physique, la même aptitude au travail, les mêmes moyens intellectuels. De ces différences résulte naturellement l'inégalité parmi les hommes, et la disproportion dans la répartition des richesses. Les premières sociétés en furent frappées, et sans remonter à la source de cet ordre de choses, on fut choqué de trouver l'extrême opulence à

(1) L'économie politique, dit M. J.-B. Say, ne considère « la pro» priété que comme le plus puissant des encouragemens à la multi» plication des richesses..... Le pauvre lui-même n'est pas moins in» téressé que le riche au respect des droits de la propriété. Il ne peut » tirer parti de ses facultés qu'à l'aide des accumulations qui ont été » faites et protégées. Tout ce qui s'oppose à ces accumulations ou les » dissipe, nuit essentiellement à ses moyens de gagner : et la misère, » le dépérissement des classes indigentes suit toujours le pillage et la » ruine des classes riches. *(Traité d'économie pol. liv.* 1, *chap.* 14.)

Digitized by Google

côté de l'extrême misère. Aussi, voyons-nous dans l'Egypte, dans les petits états de la Grèce et à Rome, les premiers législateurs chercher à diminuer la disproportion *apparente* des fortunes, en arrêtant les progrès du luxe par des lois somptuaires. Tel était le remède que dans l'imperfection de la science sociale, où plutôt dans l'absence de toute notion d'économie politique, on avait pu apporter à l'inégalité.

II. — Un seul législateur, Lycurgue, vers l'an 845, avant notre ère, osa disloquer une société existante, pour la reconstituer sur la base de l'égalité des biens. La proposition qu'il fit de partager les terres, souleva d'abord tous les esprits; il vainquit enfin les répugnances, et partagea le district de Sparte en 9,000 portions, et le reste de la Laconie en 30,000. Aucun chef de famille ne pouvait ni vendre, ni léguer sa portion, ni la partager entre ses enfans, à l'aîné desquels elle retournait (1).

Aristote nous apprend qu'environ 145 ans après, le peuple demandait déjà un nouveau partage (2). Donc l'équilibre des fortunes était

(1) Il alla ainsi plus loin que le législateur de la Crète, qui, environ 1450 ans avant J.-C., avait fait en instituant un peuple nouveau le partage égal des terres entre tous les chefs de famille; mais qui n'osa porter atteinte au droit d'héridité, ne gêna pas les partages, et permit même les acquisitions. (Polybe lib. 6. Aristote de republicâ lib. 2.)

(2) Aristote de rep. lib. 2.

Digitized by Google

déjà rompu par la seule force des choses, en dépit de la loi, ou par l'exclusion des cadets de la part héréditaire; exclusion qui dut en faire autant de prolétaires. Ces demandes devinrent surtout fréquentes pendant les guerres de Sparte contre les Messéniens; et le roi Polidore disait à cette occasion, pour encourager ses concitoyens, *que la Messénie n'était pas encore partagée*. Enfin l'Ephore Epitadès porta le dernier coup à cette constitution, en faisant autoriser la transmission et le partage des biens (1). Laharpe a très bien défini Sparte une communauté guerrière, une espèce de couvent militaire, un séminaire de Soldats (2). Cette très petite et très pauvre république ne put supporter long-tems les institutions bisarres de son législateur. L'an 248 avant J.-C., le roi Agis entreprit de faire revivre les lois de Lycurgue. Il ne réussit en partie qu'en usant de violence: il se rendit si odieux, que quatre ans après, ses concitoyens le mirent à mort. Son œuvre de réforme périt avec lui, puisque l'histoire nous dit, qu'environ 32 ans après, le roi Cléomènes fit de nouvelles et vaines tentatives, pour le rétablissement de ces lois (3).

III. — Cette législation dont le mérite a été

(1) Plutarch. in Lycurg.
(2) Cours de littérature, tome 15.
(3) Plutarque, in agid, etc.

Digitized by Google

beaucoup controversé dans le siècle dernier, fut admirée par toute l'antiquité. Un philosophe pratique, nourri dans l'étude de la sagesse, distingué par l'étendue de ses connaissances, autant que par la rigidité de ses mœurs, Pythagore, y puisa le type de perfection qu'il conseilla à ses disciples, la communauté des biens. Il fonda environ 600 ans avant notre ére, un institut dont les membres distribués en différentes classes, mettaient tout en commun dans chacune de leurs maisons. Il opéra en Italie une révolution surprenante, dans les idées, et dans les mœurs. Dès qu'un adepte était admis, il déposait tout son bien entre les mains des économes (1). Ses disciples répandus en Italie, et par toute la Grèce, avaient un grand nombre d'associés, et d'affiliés des deux sexes, qui se reconnaissaient à certains signes, et se prêtaient secours dans leurs besoins, Comme toute doctrine secrête est suspecte, on calomnia les pythagoriciens, on traita leurs assemblées de séditieuses, de foyers de conspiration, on les persécuta. 300 jeunes gens ayant formé à Crotone une association à laquelle ils s'étaient liés par une espèce de vœu, vivaient séparés du reste des citoyens : toute la ville se souleva

(1) Diogène laërce, lib. 8. Jamblique de vitâ pythageri. Porphyre de vitâ pyth. Aulagelle noct. att. lib. 1.

Digitized by Google

contre eux, on incendia le lieu de leur réunion; un grand nombre périt de mort violente, le reste se dispersa (1). Ainsi s'éteignit cette secte; non parce qu'elle avait voulu perfectionner la nature humaine, mais parce qu'elle voulait faire un état dans l'état.

IV. — La doctrine sacrée que l'on enseignait aux initiés des mystères d'Isis en Egypte, et d'Eleusis en Grèce, proclamait l'égalité des hommes, et annonçait dans un langage mystique, que l'ordre naturel était interverti par la distribution inégale des biens de la terre (2). Les anciens nous ont laissé des notions trop vagues sur cette partie de la doctrine secrète, pour qu'il soit possible d'étendre ces détails. On sait au reste, que ces associations célèbres qui durèrent au moins 1,200 années, avaient pour but l'avancement de la morale, et de donner aux initiés des notions de la Divinité, moins imparfaites que celles du polythéisme (3).

V. — « La haine réciproque des riches et des » pauvres, maladie incurable de toutes les ré- » publiques de la Grèce, dit Barthélemi (4), fut » la cause première des dissentions qui les agi- » tèrent sans cesse, et des variations qui en-

(1) Justin. Lib. 20.
(2) Pline. Lib. 26.
(3) Dupuis, origine des cultes.
(4) Voyage du jeune Anacharsis. T. 1 et 3.

Digitized by Google

» traînèrent souvent ces gouvernemens hors de » leur principe. »

Solon donna des lois aux Athéniens l'an 594 avant J.-C. Les pauvres opprimés par l'aristocratie, demandaient un nouveau partage des terres, les riches s'y opposaient naturellement: le législateur, pour concilier ces divers intérêts, sans bouleverser l'état, abolit les dettes des particuliers, et refusa la répartition des terres. Ce sage tempérament satisfit enfin tous les partis. Et afin que l'inégalité profitât aux classes pauvres, il fit quatre classes de citoyens en raison de leur fortune (1). Il prescrivit des bornes aux acquisitions, et priva d'une partie de ses droits le citoyen qui aurait follement consumé son héritage (2). Cette disposition qui avait pour but de maintenir une certaine proportion dans les fortunes, était très favorable à la démocratie; elle ne subsista pas long-tems.

VI. — Platon prit l'égalité des biens pour base de sa république imaginaire, traité fameux qu'il écrivait vers l'an 360 avant notre ère. Ce philosophe établit d'abord que le rang des citoyens ne sera pas réglé par la naissance, mais par les qualités intellectuelles; il n'oublie pas ce sexe que nous bornons, dit-il, à des emplois

(1) Plutarque, *in Solon.*

(2) Aristote. *De republicâ*, lib. 2.

Digitized by Google

obscurs et domestiques; tandis qu'il pourrait être destiné à des fonctions plus élevées. N'a-t-il pas, ajoute-t-il, donné des preuves de courage, de sagesse, et de progrès dans la vertu et dans les arts : et de ce que ses qualités sont inférieures aux nôtres, il ne s'en suit pas qu'elles doivent être inutiles à la patrie (1). Il règle enfin les mariages temporaires, par la voie du sort et de concours entre les jeunes gens réunissant les mêmes conditions; et prescrit un mode d'éducation commune pour les enfans qui appartiennent à tous (2).

Platon voulut réaliser son Utopie dans un coin de la Sicile; Denys le Jeune y avait d'abord consenti, il lui retira ensuite la permission (3). On dit qu'il refusa d'instituer la ville de Mégalopolis en Arcadie, parce que les habitans ne voulaient pas admettre l'égalité parfaite de biens et d'honneurs. Il refusa ses lois à ceux de Cyrène en Afrique parce qu'ils étaient trop opulens (4). Ce qui prouve qu'il ne jugeait cette constitution applicable qu'à un état pauvre et circonscrit.

Environ 60 ans après, parut la secte d'Epicure : ses premiers disciples mettaient en com-

(1) Platon. *De republicâ*, lib. 3 et 4.
(2) *Idem*, lib. 5.
(3) Diogène Laerce, lib. 3, §. 21.
(4) Plutarque, œuvres morales,

Digitized by Google

mun tous leurs biens (1). Cette secte philosophique n'eut qu'un instant de durée comme association.

VII. — Si de la Grèce nous passons à Rome, nous verrons que Romulus fit un partage égal des terres entre tous les habitans de la ville naissante (2). Il fixa la portion de chaque citoyen à deux *Jugères* (3). Cette portion était exempte d'impôts, et s'appelait *Hérédie*, parce qu'elle se transmettait aux enfans à titre héréditaire. « Un tel partage, observe judicieuse-» Montesquieu (4), ne pouvait avoir lieu que » dans l'établissement d'une république nou-» velle, ou dans un petit état agrandi par des » conquêtes limitrophes. » L'institution primitive ne permettait à personne de posséder plus d'une portion, mais comme il n'était pas défendu d'aliéner, ni par conséquent d'acquérir,

(1) Diogène Laerce. lib. 10. — Plutarque : Œuvres morales.

(2) Il réserva cependant une assez grande étendue de terre dont une partie fut affectée à l'entretien du culte, et l'autre forma le domaine de l'État. Ces réserves nommées *Saltes*, étaient affermées au profit du trésor public. Tit. liv. lib. 1. Denys d'Halicarnasse, lib. 2. Pline. lib. 48. C. 5.

(3) Le jugère formait la moitié d'une hérédie, il était composé de deux *actus quadratus*. L'acte quarré avait 120 pieds de long sur autant de large (Varron *de re rust :* lib. 1. quintil. lib. 1.) M. de Bugny (*Pollion*) estime le jugère à 28 ares, mesure moderne. C'était originairement l'étendue de terre qu'une paire de bœufs pouvait labourer en un jour.

(4) Esprit des lois, liv, 5, etc.

Digitized by Google

cette disposition était complètement illusoire. L'équilibre des fortunes fut bientôt rompu, et l'inégalité devint telle, que l'an 175 de Rome, des particuliers possédaient jusqu'à 500 jugères. Pour remédier à cet état de choses, Servius-Tullius établit le *cens*, et divisa le peuple en tribus et en classes d'après les facultés de chacun. Mesure favorable à la fois à l'aristocratie en augmentant son influence dans les Comices, et à la démocratie en opérant une juste répartition des charges de l'état (1). Cette répartition qui fit péser sur le riche la plus grande partie des charges publiques est ce que l'on a nommé depuis impôt progressif.

Après l'expulsion des rois, et sans revenir sur les anciens partages, on dota les nouveaux citoyens de 4 jugères vers l'an 296 (2). Cette portion fut encore augmentée l'an 362, quand le sénat accorda 7 jugères aux citoyens qui s'établiraient à Veies (3). Il résulte de ces faits qu'il y a eu trois modes de distribution des fonds de terre. Les deux dernières répartitions furent plus avantageuses que le premier partage qui ne fut jamais augmenté; car il ne parait pas que l'on ait distribué une part des terres conquises aux citoyens déjà dotés, quelque pauvres

(2) Denis D'hal. lib. 4. Tite liv. lib. 1. — Pline, lib. 3.
(3) Pline, lib. 18. Cap. 3.
(4) Tite liv. 5. N° 30.

Digitized by Google

qu'ils fussent devenus. Les lois n'entravant pas la disposition des biens, les fortunes des patriciens s'accrurent prodigieusement. Une partie des petits héritages des plébéiens minés par des prêts usuraires, tomba entre ces mains avides. Alors le peuple chargé de tout le poids de l'état social, se retire au Mont-Aventin, et obtient l'établissement du tribunat et l'abolition des dettes, l'an 260. Cette cause incessante de querelles entre les deux ordres de l'état, et l'abus que l'on continuait de faire des terres publiques, firent proposer la loi agraire 8 ans après, et pour la première fois. On se tromperait si l'on attachait à l'expression de loi agraire le sens de partage général des terres de la république. Il n'en fut jamais question; et les auteurs (1) sont unanimes pour prouver que par cette proposition de loi agraire on n'entendoit que le dénombrement et le partage des terres conquises entrées dans le domaine public, et dont les patriciens s'étaient emparés sous différens prétextes (2). Montesquieu remarque que

(1) Tite liv. Décade 1, lib. 2. D. D'ha. lib. 8. etc.

(2) Les Romains n'accordaient jamais la paix à leurs ennemis sans leur enlever une partie de leur territoire, qui était incorporé à celui de Rome. Une partie de ces terres conquises se vendait pour indemniser l'Etat des frais de la guerre. Les patriciens se les faisaient adjuger à vil prix. On en distribuait gratuitement de petites portions de sept jugères à de pauvres plébéiens nouvellement établis à Rome. Quelquefois on en donnait à cens en argent ou à charge de redevance

Digitized by Google

depuis cette époque, le peuple ne passa point deux ans sans renouveller cette demande (1). Enfin l'an 379 ou 386, le tribun Licinius-Stolon fit adopter la loi *Licinia*, qui entre autres dispositions limite à 500 jugères la propriété la plus étendue d'un citoyen romain (2). Il est à noter que ce tribun viola le premier la loi, et que convaincu de posséder plus de 1,000 jugères, dont il avait fait inscrire la moitié sous le nom de son fils, il fut condamné à perdre cette moitié, et à payer une amende de 10,000 *asses* (6,000 fr.) Cette mesure restrictive ne suffit pas pour remédier au mal, et bientôt le partage des terres conquises se fit avec la plus grande inégalité. On acheta sous des noms empruntés, on éluda de mille manières cette loi qui tomba dans le mépris. Le tribun Tiberius-Gracchus la fait revivre vers l'an 615, et 15 ans après son frère Caïus la renouvelle. Ces deux défenseurs outrés de l'égalité périssent dans une sédition (3), et leur ouvrage périt avec eux. « Les lois agraires, dit Cicéron (4), » étaient funestes, parce que la cité n'est établie

en grains et fruits, qui étaient vendus au profit du trésor public. Enfin on laissait en *communes*, ou pour le pacage des troupeaux celles de ces terres qui n'étaient pas partageables.

(1) Esprit des lois, liv. 27.

(2) Tite liv. lib. 7,

(3) Plutarque, *in gracchis*.

(4) De Legibus.

Digitized by Google

» que pour que chacun conserve son bien. »
« Elles sont dangereuses comme action subite,
» dit Montesquieu (1), en ôtant tout-à-coup les
» richesses aux uns, et en augmentant de même
» celles des autres. Elles font dans chaque fa-
» mille une révolution, et en doivent produire
» une générale dans l'état. »

VIII. — Vers le même tems les notions du nivellement réduites en mysticisme, percèrent jusqu'en Syrie, et trouvèrent une application dans plusieurs sectes de contemplatifs. Ainsi les Esséniens chez les Hébreux introduisirent la communauté de biens et de travail dans leurs petites et paisibles sociétés; et tendirent à cette perfection morale qui ne peut être le partage des grandes nations (2). Porphyre parle ainsi des Esséniens (3). « On ne trouve chez eux
» personne qui ait plus de biens qu'un autre.
» C'est une loi que quiconque entre dans cette
» secte lui donne tous ses biens, de sorte qu'il
» n'y a ni pauvres ni riches parmi eux. Tous
» leurs biens sont réunis. On prendrait les Es-
» séniens pour des frères..... Ils choisissent
» ceux qui doivent faire leurs affaires, et on
» fournit à chacun ses besoins sans aucune dis-
» tinction. » leur hospitalité, les secours mu-

(1) Esprit des lois, livre 7. Chap. 2.
(2) Flavius Josephe. Antiq. Jud. lib. 18.
(3) Porphyre. *De abstinentiâ*, lib. 4. Cap. 11 et seq.

Digitized by Google

tuels qu'ils se donnaient en voyage, et leur manière de vivre les rapprochaient des Pythagoriciens. Cette secte s'éteignit sous le règne d'Hadrien.

IX. — Le christianisme à son aurore, trouva les esprits disposés à embrasser une doctrine si favorable en apparence au bonheur des classes souffrantes du peuple. Cette doctrine, l'évangile ne la consacra point, il ne prêcha pas le renversement des sociétés; il ne proclama que cette égalité morale qui est l'archétype des lois de la sagesse éternelle.

Si le divin auteur du christianisme indique comme perfection le détachement des choses de la terre, s'il conseille à ceux qui veulent suivre ses voies de vendre leurs biens pour en distribuer le prix aux pauvres, peut-on voir autre chose dans ce précepte, ou plutôt dans cet avis, que l'émanation d'une charité immense qui n'a aucun rapport avec le nivellement matériel. Cependant les petites sociétés chrétiennes qui se répandirent bientôt dans l'empire romain, forcées de mettre en commun leurs moyens d'action, d'existence même, pour se soutenir contre les persécutions, et pour s'étendre, semblèrent avoir réalisé le beau rêve de la communauté. il ne parait même pas douteux qu'une interprétation trop large de quelques passages des évangiles considérés

Digitized by Google

comme préceptes (1), et des chapitres 4 et 5 du livre des actes des apôtres, admis comme faits ou conséquences (2), n'ait contribué autant que la ferveur naturelle à une religion naissante, à faire adopter cette confraternité aux premiers chrétiens. Mais ce qui prouvera que cette abnégation du droit le plus sacré de l'homme social n'était dû qu'à l'empire des circonstances, c'est que quand l'église eut pris sa forme après la conversion de Constantin, elle ne tarda pas à condamner comme hétérodoxes les doctrines de plusieurs sectes obscures qui abusant du texte sacré, remettaient audacieusement en question l'ordre politique, autant que l'ordre religieux. Les noms et les opinions de ces de-

(1) Matthieu. Chap. 19. V. 21. « Jésus lui dit : si tu veux être parfait, va, vends ce que tu as, et le donne aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel; puis viens et me suis. »

Ce précepte est répété à-peu-près dans les mêmes termes par les autres Evangélistes. Marc, cap. 10. V. 21. Luc, C. 12. V. 33, — et C. 18. V. 22.

(2) Actes. Chap. 4. V. 32. « Or, la multitude de ceux qui croyaient n'étaient qu'un cœur et qu'une ame; et nul ne disait d'aucunes des choses qu'il possédait, qu'elle fût à lui; mais toutes choses étaient communes entre eux. — 34 — Car, il n'y avait entr'eux aucune personne nécessiteuse, parce que tous ceux qui possédaient des champs ou des maisons, les vendaient, et ils apportaient le prix des choses vendues, — 35, — et le mettaient aux pieds des apôtres; et il était distribué à chacun selon qu'il en avait besoin. »

Le fait rapporté dans les dix premiers versets du chap. 5, a pu comme moyen de crainte, exercer une certaine influence sur des hommes doués d'une forte conviction.

Digitized by Google

vanciers de St.-Simon, sont inscrits dans les volúmineux recueils des pères, et dans les historiens de l'église (1).

x. — Parmi ces sectes anti-sociales, je me contenterai de citer d'abord celle des *Millénaires*, qui prit naissance dès le premier siècle. Elle annonçait le règne de 1000 ans, après lequel l'âge d'innocence, l'âge d'or reviendrait sur la terre. Ses chefs préchaient hautement la communauté des biens.

Au tems de St.-Augustin parut la secte des *Abéliens*; ils disaient qu'il n'est pas bon que l'homme soit seul, et que l'homme n'était *complet* que lorsqu'il était uni avec la femme (2).

On me saura gré de ne pas parler des sectes des Préadamites, des Adamites, des Caïnites, etc., qui admettaient la communauté des biens et même des femmes. Je jette un voile sur ces turpitudes.

xi. — Au milieu des controverses qui troublaient la société chrétienne, et à la suite de l'invasion des Barbares dans l'empire romain, le moyen âge étendit sur l'Europe son sceptre abrutissant. Les cloîtres conservèrent seuls le dépôt sacré des connaissances humaines, et sauvèrent l'avenir de la civilisation. Cependant

(1) Eusèbe. — Baronius. — Fleury, hist. Eccl.

(2) Bayle dictionnaire historique. — Ce sentiment est partagé par les docteurs St.-Simoniens.

Digitized by Google

du sein de cette léthargie de l'ignorance surgirent encore des novateurs qui reproduisirent la doctrine du nivellement.

En 1315, dogmatisait en Angleterre Gauthier Lollard, prêchant non seulement sur les abus de la discipline ecclésiastique, mais répandant des principes désorganisateurs. Ses partisans excitèrent des troubles partout où ils se montrèrent. Sous le règne de Richard II (1381), l'esprit de révolte « dit Goldsmith (1) fut encore nourri et fomenté par la doctrine de » certains prédicateurs, qui parcouraient les » campagnes, prêchant l'égalité naturelle de » l'homme, et ses droits à un égal partage des » biens de la terre. L'esprit d'indépendance se » répandit jusques dans les campagnes; et les » classes inférieures du peuple connaissant enfin leurs droits, combattirent avec courage » pour la liberté !.... Le feu de la sédition s'étendit dans huit comtés (2). Le nombre des

(1) Histoire d'Angleterre, Tome 2.

(2) Le chef de la sédition était un convreur nommé Wat-Tyler, dont la bande commit dans le comté de Kent les plus graves excès, et massacra tous les gentilshommes, juges, avocats et collecteurs qui tombèrent entre ses mains. Jean Ball et Jean Wraw, deux prêtres factieux, exercèrent les plus horribles cruautés dans le comté de Suffolck; et un cabaretier de Norwich nommé Littester, à la tête d'une troupe de mutins, excita les mêmes désordres dans le Norfolck-Shire. Ces factieux furent dispersés la même année, et leurs chefs expièrent leurs forfaits par un supplice exemplaire. (Hume, tome 5.)

Digitized by Google

» insurgés monta à plus de 100,000 hommes; » ils entrèrent dans Londres, et le roi trem- » blant pour sa propre sûreté, fit des conces- » sions; une Charte octroya l'abolition de la » servitude, et d'autres franchises, que le par- » lement ne tarda pas à révoquer comme arra- » chées par la force. »

Les Lollardistes se réunirent aux partisans de Wiclef, qui vivait vers ce tems-là, et qui fut, par sa doctrine, le précurseur de la réforme.

XII. — Enfin, au 15e siècle, la réformation religieuse ouvrit la liberté d'examen pour les matières dogmatiques. Un déluge de sectes déborda sur l'Europe. Leurs différences ne sont pas de mon sujet. Parmi ces débris de la grande famille chrétienne, parurent les Anabaptistes vers 1523. Ils annonçaient que toute secte où l'on n'a pas gardé la communauté de biens, qui était l'âme et le lien d'union des premiers chrétiens, est une assemblée impure, une race dégénérée. Muncer, l'apôtre de ces farouches sectaires, souleva les paysans d'Allemagne contre les puissances séculières, au nom de l'égalité primitive, et de la liberté. « Ils » réclamaient, dit Voltaire (1), les droits du » genre humain, ils les soutinrent en bêtes fé-

(1) Annales de l'empire.

Digitized by Google

» roces. » Ces fanatiques après avoir ravagé pendant deux ans la Thuringe, la Souabe, la Saxe et la Misnie, furent enfin détruits, et leur chef mis à mort. Leur doctrine, « dit Raynal, » ne pouvait trouver de partisans que dans le » peuple; la crainte de voir briser un des pre- » miers liens de la société, arma contre eux » toutes les autres sectes, ils succombèrent (1). Leurs successeurs tolérés et paisibles, vivent maintenant en Angleterre, en Hollande, en Allemagne et en France.

XIII. — Dans ce tems d'effervescence, la secte des *Picards* (du nom de son auteur) se répandit en Allemagne, où elle causa des désordres qui coûtèrent du sang, et amenèrent sa ruine. Ces malheureux admettaient la communauté de biens et de femmes. Bayle (2) rapporte que dans leurs assemblées, les sexes étaient confondus, et que pour déterminer l'union momentanée, ils disaient : *Mon esprit s'est échauffé pour celle-ci:* le chef répondait : *Allez, croissez et multipliez.* Je ne rapporte ce fait que pour montrer à quelles dégoûtantes horreurs peut conduire le mépris des lois et des convenances.

XIV. — Au sein de la guerre civile qui ensanglanta l'Angleterre, et dont l'issue fut si

(1) Histoire philosophique des deux Indes. Tome 9
(2) Dictionnaire historique. T. 3.

Digitized by Google

fatale à Charles Ier, figurèrent une foule de fanatiques ; mais aucune secte ne poussa plus loin l'exaltation et le délire que celle des Indépendans ou *Levellers* qui se fit remarquer dès l'an 1644. Nés des presbytériens, leur système politique, dit Hume (1) allait de pair avec leurs principes religieux. Un soldat congédié, Everard, ayant prêché que le tems était venu où la communauté de biens devait être rétablie entre les fidèles, attroupa ses partisans pour aller prendre possession de la terre. L'armée parlementaire fut infectée de cette contagion; environ 4,000 hommes se révoltèrent; il fallut tout l'ascendant de Cromwel pour étouffer cette sédition, et cet habile politique abattit ce parti en 1649 après s'en être servi comme d'Échelon.

Dans le même tems, un certain Coménius ressuscita la secte des Millénaires dont la doctrine est si propre à soulever les peuples. Ils pensaient, dit Hume (2), que l'on ne devait reconnaître d'autre distinction, ni d'autre magistrature que celles qui venaient de la vertu; et ces fanatiques prétendaient être seuls appelés à gouverner.

XV. — Les jésuites à leur tour, voulurent dans le siècle dernier, réaliser dans une contrée

(1) Histoire d'Angleterre. Tome 17.
(2) *Idem.*

Digitized by Google

sauvage, et en rassemblant des hommes de la nature, tous les rêves de l'idéologie sociale combinés avec le gouvernement théocratique. Ils avaient formé dans leurs réductions ou missions du Paraguay une société dont tous les biens étaient communs, ainsi que le travail de ses membres. Chaque habitant selon ses talens ou ses forces, était destiné à une fonction utile, et l'état propriétaire de tout, fournissait aux besoins des particuliers. Il est clair que ce mode d'administration tournait au profit de l'ordre, mais pourquoi isoler ce peuple? pourquoi le priver du ressort de toute société policée, l'émulation? Les *Guaranis* étaient si peu satisfaits de vivre sous cet étrange gouvernement qu'aussitôt après la destruction de l'ordre, loin de continuer à végéter dans leurs peuplades sous la règle qui leur avait été donnée, la plupart se sont dispersés (1768), et sont rentrés dans l'indépendance de la vie sauvage. Leur civilisation était factice, parce qu'elle ne reposait pas sur la base constitutive de toute police sociale, la propriété. « Une indifférence si extraordinaire, » dit Raynal (1), venait sans doute de l'ennui » que ces Américains en apparence si heureux, » devaient éprouver durant le cours d'une vie » trop uniforme pour n'être pas languissante;

(1) Histoire philosophique des Deux-Indes, tome 4.

Digitized by Google

» et sous un régime qui, considéré dans son » vrai point de vue, ressemblait plutôt à une » communauté religieuse qu'à une institution » politique..... Il ajoute, la privation de toute » propriété n'influait-elle pas sur les liaisons les » plus douces? Ces observations sont d'autant moins suspectes, que l'auteur que nous citons a fait dans son ouvrage un magnifique éloge des réductions. En effet, si les jésuites se sont trompés sur le mode d'institution des Guaranis, ce peuple ne leur est pas moins redevable du bienfait de l'instruction morale.

XVI. — L'école philosophique du 18e siècle tourna tous les esprits vers la science sociale, elle agrandit la sphère des connaissances positives; et malgré ses détracteurs, sa place est marquée dans les annales du progrès. Mais quelques-uns de ses membres se livrèrent à des écarts bien funestes, en inondant la France de leurs déclamations contre les lois, de leurs virulentes satyres contre des institutions respectables qu'ils flétrirent du nom de préjugés. Nul n'a poussé, plus loin que Diderot, (1) l'esprit de sophisme, nul n'a abordé plus impudemment toutes les conséquences qui résulteraient de la ruine des sociétés existantes. Nécessité urgente d'une régénération, mépris des lois, des

(1) Code de la Nature. Ouvrage posthume.

Digitized by Google

croyances et des affections les plus saintes; égalité absolue; communauté de biens, de travail et de femmes, etc. Tout se trouve dans le *code de la nature*; des principes duquel on fit bientôt après un si déplorable abus.

XVII. — Il n'est donc pas surprenant que dans le bouleversement qui suivit la révolution française de 1789, des esprits ardens nourris de ces doctrines subversives, aient cherché à les réaliser; leur thème était tout fait, et la désorganisation générale leur offrait des chances de succès. Cependant le bon sens public triompha encore du délire démagogique, et la convention elle-même inscrivit la propriété au rang des droits de l'homme. (1) Cette reconnaissance qui doit être remarquée était loin de satisfaire cette masse d'hommes qui ne pouvait trouver que dans l'excès du désordre un aliment à sa cupidité. Le bouleversement n'était pas encore assez *vaste* aux yeux des partisans de la *doctrine du bonheur commun* (2), qui voulaient *table rase*. Les partisans de cette *sainte* doctrine étaient les bandes de *Babœuf* qui, ayant échoué dans leur entreprise armée, après avoir cherché à égarer l'opinion publique dans leurs prédications, et dans leurs journaux, comparurent

(1) Articles 2 et 16 de la déclaration,

(2) Il faut observer que les mots en italique, sont des termes consacrés.

Digitized by Google

enfin en 1797, devant la haute cour nationale siégeant à Vendôme. Là, enface de la France, *Babœuf* et *Antonelle* son complice, déroulèrent tout leur système désorganisateur de nivellement complet, système qu'ils soutinrent jusqu'à la fin avec une rare impudence. L'un d'eux, Antonelle, dans son plaidoyer, fait cependant l'aveu suivant sur l'impossibilité d'exécution; aveu qui tranche d'une manière remarquable avec sa plénitude de conviction de l'efficacité de la régénération qu'il propose. « Nous parû-» mes trop tard au monde, dit-il, si nous y » vinmes avec la mission de désabuser les hom-» mes sur le droit de propriété. Les racines de » cette fatale institution sont trop profondes, » elles tiennent à tout. Elles sont désormais » inextirpables chez les grands et vieux peu-» ples. On ne pourrait marcher à l'abolition » effective de la propriété, et à la conquête de » la communauté des biens, que par le brigan-» dage et les horreurs de la guerre civile, qui » seraient d'abord d'affreux moyens, unique-» ment propres d'ailleurs à détruire la proprié-» té sans nous donner la communauté. La possi-» bilité éventuelle du retour à cet ordre de » choses si simple et si *doux*, n'est qu'une rê-» verie, peut-être. » Je n'en dirai pas davantage sur ce fameux procès : il a une page dans l'histoire de la révolution.

Digitized by Google

XVIII. — Il nous était encore réservé, comme pour démentir les progrès de la raison, de voir revivre sous d'autres formes, les idées chimériques, les conceptions inapplicables, léguées par les âges précédens.

Un homme peu connu pendant sa vie, a rêvé il y a peu d'années, la régénération des sociétés européennes; son grand moyen est la dislocation de la propriété : cet homme est St.-Simon. La sévérité du gouvernement impérial, et la susceptibilité de la restauration, n'étaient pas favorables à la propagation de ses doctrines; aussi ses disciples sont-ils inconnus jusqu'à l'année 1828, et en petit nombre, puisque leurs réunions ne firent pas ombrage à la police d'alors. La révolution de juillet a été pour cette association le signal du progrès.

Pour arriver à faire sentir la nécessité d'une réconstitution sociale, les nouveaux apôtres partent de cette idée fausse que les vieilles sociétés privées de leurs supports usés, s'écroulent de toutes parts; et que les croyances publiques, étant éteintes, nous sommes arrivés à une époque de renouvellement (1). Mais en admettantque cette dernière proposition ne soit pas hasardée, qui croira que le régénérateur soit

(1) Revue Encyclopédique, numéro de septembre 1830. Article, *Religion, aux philosophes.*

Digitized by Google

St.-Simon ? Un rapide examen de sa doctrine lèvera tous les doutes à cet égard. Je n'ai pas à m'occuper des formes mystiques dont s'enveloppe cette secte, ses principes religieux sont d'ailleurs peu connus, et sous ce rapport elle est appelée à subir le même sort que celle des *Théophilantropes* qui naquit et mourut paisiblement sous le Directoire. Ce n'est donc pas comme religion que j'envisage le St.-Simonisme, mais comme association capable d'opérer dans l'état les plus graves perturbations, puisque sa doctrine tend à anéantir la famille et l'hérédité.

M. Lacrételle, dans son cours d'histoire au collége de France définit le « St.-Simonisme » un amalgame, un composé de monachisme » d'industrialisme mal compris, et de jésuitisme. » Cette définition générale est assez vraie, mais trop vague, il faut entrer dans les détails. La nouvelle secte veut la *transformation* de la propriété, c'est-à-dire son déplacement ; ce qui signifie que toutes les propriétés foncières doivent former une masse commune, dont chaque membre de la société (ou de l'état si on laissait faire), aurait une part déterminée en raison de sa capacité, soit en nature de fonds, soit en revenus ou traitemens à titre de fonctionnaires. Ainsi l'admission du système, aurait pour première conséquence la dépos-

Digitized by Google

session. Voilà pour une génération. Mais comme la capacité ne se transmet pas toujours, et que Messieurs de la secte trouvent que la transmission héréditaire des fruits du travail et des épargnes immobilisées du père de famille est une vieillerie pitoyable, les fils seront après leur auteur partagés selon leur capacité.

Quelle belle utopie! Mais comment déterminer la capacité de chacun dans un pays comme la France, où presque tout le monde, dominé par l'amour-propre qui est le trait national, croit avoir de la capacité? Qui en sera le juge? Et la société *régénérée* ne sera-t-elle pas sans cesse troublée par le conflit de tant de capacités lésées, puisque la secte à son berceau a essuyé plusieurs schismes qui avaient pour cause des débats sur le mérite relatif de ses chefs? Et que serait-ce donc, bon Dieu! si l'on appliquait ce système à toute une nation? N'y aurait-il pas anarchie, guerre intestine permanente pour les nouveaux partages, et par suite extinction de la culture, de l'industrie et des arts, absence de force dans l'état; enfin un mouvement rétrograde de la civilisation couronnerait l'œuvre. Il est donc certain que l'admission de ces cathégories de capacité, qui ne valent pas mieux que les 40 écus par tête du conte de Voltaire, ne ramenerait pas l'âge d'or parmi nous.

Digitized by Google

Les femmes auraient part aussi à cette terre promise. Leurs dégrés de capacité seront admis. Le sexe fort avait trop long-tems abusé de son pouvoir en frappant d'interdiction politique la plus belle moitié du genre humain. St.-Simon la relève de cette incapacité : et grâce à la régénération future, la femme pourra combiner la discussion des affaires publiques avec les détails fastidieux du ménage, avec les soins vulgaires de la vie domestique. Le nouvel apôtre veut la *femme libre*. « Alors, dit M. de » Châteaubriand, on aura des petits, et plus » d'enfans (1). » Cet écrivain pense donc que la destruction de la famille serait un des résultats de l'émancipation.

La doctrine St.-Simonienne touchant le mariage, d'abord voilée d'un certain mystère, s'est dessinée plus nettement par la suite. Elle paraît aboutir à la communauté des femmes. Cette licence ne doit pas surprendre ; ces messieurs sont *tout amour*, ils attendent encore le *Messie* féminin, cet *être aimant par excellence*, pour lui faire partager le trône du *père suprême* (2). Leur morale porta ses fruits : des femmes *libres par état, et par nature*, se firent recevoir

(1) Lettre insérée dans la *Gazette de France*, dernier trimestre de 1831.

(2) Les nouveaux apôtres ayant terminé leur rôle à Paris sont allés chercher ce phénix en Orient.

Digitized by Google

dans la hiérarchie, et se distinguèrent par des conséquences *positives*.

Pour achever l'historique de la secte, il me reste à parler d'un document curieux. Une lettre confidentielle du *père suprême*, M. Enfantin à son *cher fils*. M. Resselguier (1), en date du mois de novembre 1830, dévoile pleinement l'essentiel de la *doctrine de la récompense selon les œuvres*. Au travers du jargon mystique qui fait ressembler cette lettre à quelques parties des épîtres de St.-Paul où il s'agit de collectes, on découvre le but : *devenir riches et puissans*; il en avoue le desir. Le P. S. recommande de soigner particulièrement les fonctions du *Diaconat* (la finance), dans le midi. Il se plaint que la doctrine a vécu chétivement jusqu'à ce jour du *produit de cotisations mesquines*: que tel St.-Simonien dont la fortune *transformée* (2), suffirait pour alimenter la doctrine pendant plusieurs mois, préfère vivre dans l'abondance plutôt que de travailler efficacement au *grand œuvre* : que tel autre est absorbé par les soins de sa ferme, comme s'il importait au bonheur de l'espèce humaine que telle ferme

(1) *Gazette de France*, feuilleton, février 1832.

(2) Les St.-Simoniens entendaient par là, la *mobilisation de la propriété en coupons négociables*. Idée bisarre présentée sous des formes abstraites et difficiles à saisir, par le *Globe*, dernier trimestre de 1831.

Digitized by Google

rapporte plus ou moins. L'important était, en effet, que la ferme fut cédée et abandonnée aux mains du R. P. trésorier. C'était marcher alors à la régénération universelle, dont le premier acte est l'*emprunt St.-Simonien*, affecté sur les biens des cessionnaires. Il résulte de ce document que la secte St.-Simonienne en est restée à peu de chose près à la théorie, et que ses adeptes ne se sont pas pressés d'en venir à *l'essentiel*, en courant la chance d'abandonner leur fortune pour être classés comme *fonctionnaires*, selon leurs œuvres et leur capacité. Ils ont craint, suivant la moralité de la fable du bon Lafontaine, de lacher l'*os* pour ne saisir qu'une ombre vaine.

Enfin l'argent manqua ; et pour se soustraire à la responsabilité de l'*emprunt St.-Simonien*, le P. Basar *se posa séparément*, fit mettre les scellés sur les effets de la communauté, et demanda la liquidation. (mars 1832.)

Peu après, le ministère public crut devoir informer dans l'intérêt de la morale. La salle de la rue *Taitbout* fut fermée : enfin la justice prononça la dissolution de cette société de réformateurs, qui serait tombée d'elle-même sous le poids de sa singularité. L'arrêt de la cour d'assises de la Seine n'accéléra sa chûte que de quelques mois.

Tels sont les principaux caractères avoués

Digitized by Google

du St.-Simonisme. On se convaincra en lisant cet ouvrage, que ses fondateurs ont emprunté au platonisme, et à d'autres sectes philosophiques ou religieuses la plus grande partie de leur système, à peine convenable à une société dans l'enfance. Ils ont mal compris notre époque, et la raison publique a repoussé leurs doctrines.

C'est ici que doit se terminer cet écrit, entrepris pour la défense du principe d'ordre et de conservation, condition d'existence des sociétés politiques. Il n'entrait pas dans mon plan de parler des discussions que la constitution de la propriété a fait naître depuis quelque tems. Ces discussions appartiennent à la polémique des journaux.

Digitized by Google

NOTE

SUR LE CHOLÉRA,

COMMUNIQUÉE PAR LE DOCTEUR DUCHATEAU,

membre résidant.

Le choléra est-il contagieux?

Dans l'état actuel de la science, malgré des recherches nombreuses, les médecins les plus expérimentés n'ont pu jusqu'à ce jour résoudre la question d'une manière satisfaisante. Sans espérer être plus heureux, je veux seulement citer des faits qui me sont personnels et qui sembleraient prouver le contraire.

J'ai vu un grand nombre de cholériques, j'ai été chargé exclusivement pendant l'invasion de la maladie à Arras, et lorsqu'elle était le plus meurtrière, du service de santé à l'hôpital; j'ai vu, j'ai touché, retourné de toutes manières

Digitized by Google

les malades affectés du choléra, qui étaient confiés à mes soins; j'en ai ouvert un assez grand nombre; je me suis fait par malheur des piqûres aux doigts avec le scalpel pendant les autopsies. De tous mes collègues qui ont voulu voir et s'instruire sur les désordres qu'occasionne cette singulière maladie, aucun n'en a été affecté excepté le chirurgien-major de l'hôpital militaire, qui osait à peine voir et approcher ses malades; la terreur était si grande chez lui qu'elle fût cause de sa mort. J'ai souvent réchauffé les bras de ces malheureux aux derniers instans de leur maladie et lorsqu'ils étaient couverts de cette sueur glutineuse, présage d'une mort prochaine. J'ai mis leurs avant-bras nus entre les deux miens; ainsi posés, il semblait que leur chair était avide de calorique; je sentais un froid glacial me gagner au milieu des bras et même jusque vers l'épaule; il semblait qu'il y avait avidité de la partie animée et malade de s'emparer de ma chaleur; il fallait plusieurs minutes pour faire rétablir l'équilibre et réchauffer mes bras et mes mains qui étaient plus froids que si j'eusse interposé entre eux un morceau de marbre ou de glace. Mais un fait plus concluant contre la non-contagion est celui où un accident me fit avaler plus d'une once de matière morbifique contenue dans les intestins d'un homme mort du cho-

Digitized by Google

léra. Voici le fait : Le nommé Davre, d'Arras, fut envoyé par M. le docteur Mienné à l'hôpital civil, pour y être traité d'une hernie volumineuse et engouée : cet homme la portait depuis long-tems ; les intestins avaient contracté des adhérences qui empêchaient la réduction complète; cependant les accidens cessèrent et cet homme guérit; il devait sortir de l'hôpital, lorsque dans la nuit il fut frappé du choléra, qui le fit périr en douze heures. Je ne voulus pas laisser échapper l'occasion de faire voir les différens modes opératoires de la hernie, et en présence de plus de quarante élèves j'exécutai différens procédés opératoires. L'anse intestinale contenue dans la hernie était très distendue; voulant imiter les anciens, je la piquai avec une épingle pour diminuer son volume; en faisant sortir le gaz qui la remplissait, j'exerçai ensuite le taxis; je faisais voir à mes élèves jusqu'à quel point on pouvait exercer la compression sur les intestins pour les réduire : soit l'effet de leur altération, soit l'effet des piqûres, l'intestin ainsi comprimé créva et la matière morbifique rejaillit sur nous; un jet se dirigea dans ma bouche et au fond de ma gorge, malgré la promptitude et le dégoût que cette matière m'occasionna, il me fut impossible de n'en point avaler; les efforts que je fis pour la rendre furent inutiles; je fus quatre

Digitized by Google

jours assez inquiet de cette espéce d'inoculation, qui pourtant ne m'effraya pas trop; il n'en est résulté aucune espèce d'accident et la maladie ne m'atteignit point. Je conclus de ces faits, auxquels je pourrais en ajouter un grand nombre puisés dans ma pratique, qu'il fallait pour contracter le choléra être dans une disposition physique propre à sa contagion et que le moral avait une très grande influence pour nous y disposer.

Digitized by Google

NOTICE DE STATISTIQUE

MÉDICALE,

DURÉE COMPARÉE DE LA VIE HUMAINE DANS LES PRINCIPAUX ÉTATS DE L'EUROPE ET DE L'AMÉRIQUE, ET CONSIDÉRATIONS SUR LES CAUSES QUI L'AUGMENTENT OU LA DIMINUENT.

Par M. LEDUCQ, juge-de-paix, membre résidant.

Les élémens de statistique médicale, publiés par le docteur Haukins, réunissent tout ce qui a été recueilli jusqu'à ce jour de matériaux et de renseignemens sur cet important objet.

Un extrait de cet article fera connaître les principaux résultats des recherches du savant docteur anglais.

Il observe, d'abord, à la gloire de la médecine, que la statistique médicale nous offre les preuves de son efficacité, et un argument victorieux contre cette idée vulgaire que la nature suffit seule pour la guérison des maladies :

Digitized by Google

dans la comparaison statistique établie entre les résultats obtenus dans les cas où la maladie est abandonnée à elle-même, et ceux où elle reçoit les secours de l'art, le traducteur a choisi de préférence les fièvres, qui sont de toutes les affections celles où les efforts de la nature ont le plus d'efficacité. Hippocrate nous a transmis un tableau exact de l'histoire de quarante-deux malades atteints d'affections aigües, et surtout de fièvre, qui ne furent soumis à aucun traitement, et dont vingt-cinq succombèrent; tandis que de nos jours, sous l'influence des moyens que fournit la science, la mortalité dans les mêmes affections, est seulement d'un sur sept, onze ou même douze malades, ce qui varie selon l'époque où commence le traitement et quelques autres circonstances.... Aujourd'hui encore dans les cas où les malades sont abandonnés aux soins de la nature, la mortalité est d'un sur deux. D'où il suit que la médecine en sauve trois sur quatre qui périraient sans son secours.

Il n'existe aucuns documens sur la durée de la vie chez les anciens. Les Romains seuls nous offrent quelques faits dignes de fixer l'attention sous ce rapport : des observations qui embrassent environ mille ans donnent pour terme moyen de la vie trente ans, tandis qu'en Angleterre, on trouve aujourd'hui pour terme

Digitized by Google

moyen quarante-cinq ans, quinze ans de plus que chez les Romains.

A Florence, ce terme-moyen est encore de trente ans, comme chez les Romains du 3e siècle.

A Genève, où on conserve depuis 1560 des tables mortuaires dont les résultats sont extrêmement curieux. Il paraît qu'à l'époque de la réforme la vie moyenne ne dépassait pas dans cette ville dix-huit ans; dans le 17e siècle, elle fut de ving-trois ans, puis de trente-deux dans le 18e; et enfin elle est maintenant de trente-six ans. Cette étonnante amélioration qui a fini par doubler la durée de la vie à Genève doit avoir différentes causes; il serait curieux de les rechercher.

Süssmilch et le capitaine Granest qui ont écrit sur ce sujet, établissent pour terme-moyen de la mortalité dans tout l'univers un sur trente-six.

Busching, géographe célèbre, le fait varier de un à trente-deux et trente-sept. Depuis eux de grandes améliorations dans la condition physique de l'homme se sont successivement développées, et la proportion annuelle des morts a diminué sensiblement. Dans les îles britanniques, notamment en Angleterre et dans le pays de Galles, la proportion est aujourd'hui de un sur cinquante-huit.

Digitized by Google

En France, cette proportion n'est encore que d'un sur quarante, ce qui s'accorde avec les observations statistiques faites dans le Pas-de-Calais pendant dix années (de 1803 jusques et compris 1812), qui présentent pour résultats une naissance par an sur trente-cinq habitans et un décès sur quarante pour tout le département.

Cette proportion de décès varie dans les divers arrondissemens ainsi qu'il suit :

Arras.	1 sur 39.
Béthune	1 sur 39.
Boulogne.	1 sur 35.
Montreuil.	1 sur 43.
St.-Omer	1 sur 39.
St.-Pol.	1 sur 43.

Cependant nous pensons que ces différences sont en partie factices.

Dans l'arrondissement de Boulogne, par exemple, où beaucoup de voyageurs séjournent, les décès qui ont lieu dans les classes des voyageurs, des militaires et des marins non-domiciliés, viennent surcharger les états de décès d'une mortalité étrangère à la population et détruire la véritable proportion entre la population et la mortalité.

Il en est à peu près de même les arrondissemens d'Arras et de St-Omer, qui renferment de fortes garnisons. Au lieu que les arrondissemens de St-Pol et Montreuil, où le mouvement

Digitized by Google

ne roule guère que sur la population indigène, la proportion des morts à la population semblerait pouvoir être admise pour tout le département.

Les Départemens où la mortalité est le plus faible sont ceux où il y a le plus d'aisance. Ainsi, dans ceux du Calvados, de l'Orne et de la Sarthe l'on ne compte annuellement qu'un mort environ chaque année sur cinquante habitans.

Dans les deux Départemens du Calvados et de l'Orne, sur un nombre donné d'individus, le quart meurt avant cinq ans, la moitié avant quarante-cinq, les trois quarts avant soixante-dix ans, tandis que, dans les deux Départemens de l'Indre et du Cher, qui sont très pauvres, le quart meurt avant la fin de la première année, la moitié avant vingt ans, les trois quarts avant cinquante ans.

En général, en France, la moitié des enfans vivent jusqu'à vingt ans, et un tiers jusqu'à quarante-cinq ans.

En Bavière, on a remarqué que les lieux, où il y a plus de propriétés seigneuriales, sont les moins peuplés, la mortalité y varie d'un sur vingt-neuf à un sur trente-huit dans les divers cercles.

Il résulte des recherches du professeur Rudler, que, d'après les progrès actuels de la population en Autriche, il ne faudrait pas moins

Digitized by Google

de cent cinquante ans pour que celle de la Hongrie fût doublée; cent soixante-seize pour la Basse-Autriche; deux cent trente pour la Bohême; deux cent quarante-huit pour la Gallicie, et deux cent quatre-vingt-seize pour la Moravie. Ces faits remarquables nous montrent combien sont lents, les progrès des diverses provinces de l'Autriche vers sa prospérité et son bien-être général.

La diminution de la mortalité à Paris a fait de rapides progrès. D'après les recherches de M. Villermé, elle était d'un sur seize ou dix-sept dans le quatorzième siècle, elle est maintenant d'un sur trente-deux.

Autrefois le nombre des décès y était beaucoup plus considérable que celui des naissances, maintenant, c'est le contraire.

En général, le nombre des décès a graduellement diminué dans les hôpitaux, en proportion de l'augmentation de la prospérité et de la diffusion des lumières... Partout où la mortalité sera considérable, dit l'auteur de l'article que nous analysons, on en pourra conclure que les dernières classes sont misérables et démoralisées.

D'heureux changemens ont été opérés dans le régime des hôpitaux; quels heureux résultats par exemple, n'a pas produit la destruction des

Digitized by Google

préjugés, ou de l'indifférence qui regnaient autrefois sur la ventilation! A l'hôpital de Leed, tous les cas de fracture composée et d'application du trépan se terminaient par la mort; à l'Hôtel-Dieu de Paris, presque tous les malades amputés succombaient: on n'en persistait pas moins à faire respirer aux malades un air infecté qui ne tardait pas à aggraver singulièrement leurs maladies ou à leur en déterminer de plus dangereuses encore.

On ne voit plus maintenant couchés dans le même lit, comme cela arrivait, il n'y a pas cinquante ans, à l'Hôtel-Dieu de Paris, des moribonds et même des morts avec des convalescens.... De toutes parts de grandes améliorations ont été faites, mais de plus grandes sont encore reclamées et l'auteur en signale plusieurs.

La diminution de la mortalité doit être aussi attribuée en partie à l'introduction de la vaccine. En voici une preuve frappante dans un rapport publié officiellement en Suède.

En 1779, — 15,000 personnes sont mortes de la variole.

En 1784, — 12,000.
En 1800, — 12,000.
En 1801, — 6,000.
En 1822, — 11.
En 1823, — 37.

La France est presque le seul pays où le

Digitized by Google

nombre des hommes aliénés ne l'emporte pas sur celui des femmes : exception qui est attribuée à la part plus active que prennent les Françaises aux affaires d'intérêt et même de commerce. Sur 2,507 cas d'aliénation mentale, admis dans les hôpitaux publics de Paris, on comptait 1,095 hommes et 1,412 femmes. En Angleterre, sur 7,904 aliénés, il y avait 4,461 hommes et 3,443 femmes.

On a remarqué que chaque calamité publique a une tendance à augmenter le nombre des victimes de ce fléau. En 1816, les classes inférieures eurent beaucoup à souffrir en France du prix des denrées qui fut très élevé, et en 1817, la salpétrière reçut le double du nombre ordinaire des malades... En 1815, une disette semblable eut lieu en Irlande, et le nombre des aliénés de l'asile de Cork monta subitement de 74 à 210.

Le docteur Haukins repousse comme injurieuse et erronée l'opinion d'une plus grande disposition au suicide chez les Anglais que chez aucun autre peuple ayant atteint le même dégré de civilisation; d'après le tableau qu'il produit le nombre de suicides ne serait à Londres que de 100, tandis qu'il serait de 334 à Paris, de 100 à Francfort sur le Mein, de pareil nombre à Copenhague dont la population n'est que de 100,000 habitans, etc. Mais c'est à

Digitized by Google

Berlin que la progression croissante des suicides a été le plus remarquable, puisqu'on y compte

De 1758 à 1775 un suicide sur 1,800 morts.
De 1787 à 1797, un sur 900.
De 1798 à 1810, un sur 600.
De 1810 à 1822, un sur 100.

Parmi les anciennes maladies qui ont disparu, l'auteur cite la lèpre qui parut en Europe dans le onzième siècle et y fut importée par les Croisés, et qui en a disparu vers le commencement du quinzième siècle, et les suettes qui envahirent l'Angleterre avec l'armée qui en fit la conquête sous Henri VII, et y régnèrent de 1485 à 1551 avec une fureur et une fatalité presque égales à celles de la peste.

La variole est à la veille d'être également anéantie par le précieux préservatif de la vaccine.

Les maladies et affections qui sont aujourd'hui plus fréquentes qu'autrefois sont la scarlatine, la phthisie, la goutte, l'hydropisie, la paralysie, l'apoplexie, les manies et généralement toutes les maladies qui ont leur siège dans le système nerveux.... Celle qui aujourd'hui est la plus dangereuse est, sans contredit, la phthisie, mal affreux qui décime les générations et entraîne dans une tombe prématurée des familles entières; voici les rapports qu'elle

Digitized by Google

a maintenant dans quelques pays avec les autres causes de mort.

A Paris et à Londres 22 phthisiques sur 100 morts.

A Vienne.	17 sur 100.
A Petersbourg.	1 sur 6.
A New-Yorck.	1 sur 5.
Aux Indes Orientales. .	1 sur 11.

Si l'influence du climat sur la santé de l'homme et conséquemment sur la mortalité, est hors de doute, il n'est pas moins certain que l'homme peut faire éprouver lui même les modifications les plus importantes aux divers climats. Combien de lieux sont considérés aujourd'hui comme très sains, qui ne doivent leur salubrité qu'aux divers travaux qui y ont été exécutés.... Les pays mal-sains, dit Machiavel, cessent de l'être quand ils se couvrent d'une nombreuse population; la terre qu'elle cultive, perd ses qualités mal faisantes; les feux qu'elle allume purifient l'air, avantages que la nature ne peut produire seule.

Ce n'est que par les efforts constans de l'industrie que la salubrité d'un endroit quelconque peut être conservée; s'ils sont un instant discontinués, ou si la prospérité et la civilisation déclinent, des germes de maladie sont aussitôt déposés dans le sein de la terre. Le nombre des fièvres a toujours augmenté à Rome

Digitized by Google

en raison de la diminution de la population. On sait aussi que le climat des Etats-Unis a déjà éprouvé une amélioration remarquable par le desséchement des terres, par la destruction des forêts et les travaux de l'agriculture. A la Guyane, à cinq dégrés de la ligne, les premiers habitans, qui vivaient au milieu de forêts immenses, étaient obligés, il y a cent ans, de faire du feu pendant la nuit à cause de l'âpreté du froid; mais en découvrant le pays on a abrégé même la durée de la saison des pluies, et la chaleur y est si forte maintenant, qu'un feu y serait plus incommode qu'utile. L'orage gronde continuellement dans les forêts, mais rarement en-dessus des parties cultivées.

Le climat de l'Europe a aussi éprouvé un grand changement qui ne peut s'expliquer que par l'influence de l'industrie sur l'amélioration du sol. César rapporte que, de son tems, le froid de l'hiver ne permettait pas de cultiver la vigne dans les Gaules. Le renne, que l'on ne trouve maintenant qu'en Laponie, habitait alors les Pyrénées; le Tibre était souvent arrêté par les glaces, et la terre des environs de Rome couverte de neige pendant plusieurs semaines, ce qui n'arrive que très rarement de nos jours.

On a cru pendant long-tems que la pauvreté était favorable à la durée de l'existence, parce qu'elle exemptait d'un grand nombre de mala-

Digitized by Google

dies causées par le luxe et les richesses, d'où l'on concluait que l'homme opulent devait, pour arriver à une longue vie, imiter les habitudes et le régime du paysan. Aujourd'hui il est bien prouvé au contraire, qu'en général la pauvreté, le froid et l'humidité qui en sont inséparables, sont les circonstances les plus défavorables à la santé et à une longue vie, et que l'aisance est la meilleure sauvegarde de la santé. Sur un nombre égal d'enfans pris dans les classes riches et dans les classes pauvres, la proportion des morts sera double chez les seconds. Partout où il y a plus de misère, la mortalité est plus grande : dans le cours des maladies épidémiques, c'est toujours par les classes les plus pauvres qu'elles commencent et qu'elles finissent; c'est sur elles qu'elles exercent principalement leurs ravages, nous en avons eu nouvellement la triste preuve dans les résultats du Choléra.

Parmi les causes générales qui ont diminué, notamment en Angleterre, la mortalité, l'auteur met au premier rang l'extension de l'industrie commerciale et agricole qui a répandu l'aisance dans les dernières classes, les a mises à même de se procurer des habitations plus spacieuses, de changer plus fréquemment de linge et d'avoir une nourriture plus saine et plus abondante; de sorte qu'aujourd'hui l'on peut toujours déterminer la mortalité moyenne

Digitized by Google

et la santé générale d'une nation par le dégré d'encouragement que son gouvernement a accordé à ces industries, ou par les obstacles qu'il a mis à leur développement. Il existe entre la santé publique et les changemens politiques une connexion si intime, que partout où les distinctions féodales ont été abolies, partout où le paysan et l'artisan ont été délivrés d'une oppression arbitraire, là aussi la vie des dernières classes a acquis une nouvelle vigueur; et il est certain que la force physique et corporelle, et la facilité à supporter les durs travaux, sont chez toutes les nations du globe dans un rapport exact avec leur prospérité et leur civilisation. Les causes qui abrègent la vie sont aussi généralement celles qui la rendent misérable. Le peuple qui jouit du plus haut dégré de prospérité, d'une liberté rationnelle et de dignité morale, est aussi celui où le plus grand nombre d'individus parcourent la carrière que la nature leur avait destinée.

Digitized by Google

MÉMOIRE

SUR LA MANIÈRE

D'ÉTUDIER ET D'ÉCRIRE L'HISTOIRE,

OUVRAGE ADRESSÉ A LA SOCIÉTÉ, PAR M. ***

L'histoire est la maîtresse de la vie.
Cicéron.

L'utilité de l'histoire a été constatée. Plusieurs philosophes ont nié qu'il existât des rapports nécessaires entre les faits et leurs causes. D'autres ont pensé que les gouvernemens exerçaient sur la société un pouvoir sans limites et que leur marche étant déterminée par des volontés purement arbitraires, le passé n'avait pas d'importance pour le présent. Ces deux opinions refusent également à la société une impulsion propre, une influence inévitable sur sa direction. Leur commune origine se découvre dans l'esprit qui a présidé jusqu'au dix-huitième siècle à la composition et à l'étude de

Digitized by Google

l'histoire. Les historiens s'étaient bornés à raconter la vie des princes, à décrire les actes des gouvernemens et les luttes des partis ou des nations entre elles. La marche effective des sociétés et les progrès de la civilisation n'obtenaient que des coups d'œil rares et superficiels. La condition générale et changeante des hommes était oubliée, le développement nécessaire de leurs besoins et de leurs facultés était méconnu, et l'on n'expliquait pas autrement que par des causes fortuites et isolées la formation des partis et la fin des dissensions qui dans chaque siècle ont ensanglanté la terre. L'histoire n'était qu'un exposé de résultats. L'avenir devait rester impénétrable, lorsque le passé même était une énigme. On pouvait donc opposer l'insuffisance des histoires écrites à ceux qui, en considérant la frivolité des explications alléguées par les auteurs, avaient révoqué en doute la légitimité de toute déduction, comme à ceux qui n'avaient imaginé d'autre origine aux mouvemens de la société que la force ou la faiblesse des gouvernemens.

Les progrès récens et non *contestés* de la science historique, ont produit une opinion plus favorable à son utilité. On reconnaît que la société possède une force propre, indépendante de la volonté de ses chefs et du hasard des événemens, en d'autres termes qu'il existe

Digitized by Google

des causes *invincibles* et assignables qui dominent les évènemens et que les gouvernemens sont impuissans à créer comme à détruire. Un tel principe fonde l'utilité de l'histoire. Si les élémens de la société ont une influence quelconque sur sa destinée, il est nécessaire de connaître leur nature et leur invariable tendance; à cet égard l'histoire seule fournit des données positives; les modifications successives qu'ils ont subies sont inséparables de la connaissance de leur état présent. Celui qui les ignore ne peut en juger que par les témoignages suspects de l'intérêt personnel ou de l'esprit de parti.

L'établissement du système représentatif est la reconnaissance formelle de la vérité du même principe. Obéir à l'opinion publique est se soumettre à la souveraineté des faits généraux qu'elle exprime.

Il est maintenant facile de préciser pourquoi dans ce gouvernement l'étude de l'histoire est plus immédiatement utile que dans les autres. L'histoire en montrant dans le cours des siècles la composition progressive des sociétés, offre pour résultat l'indication des tendances qui les régissent; or, la conformité des actes du gouvernement avec les faits généraux qui sont produits par ces tendances, est la garantie certaine de l'efficacité de ces actes et de l'assentiment de l'opinion publique.

Digitized by Google

Les autres gouvernemens suivent avec plus ou moins de constance et d'uniformité les inspirations d'intérêts purement individuels. Quand la société n'intervient pas dans l'administration, il n'existe pas de moyen assuré pour connaître son vœu. De là naît cette défiance perpétuelle et trop bien constatée entre les gouvernans et les gouvernés. Le principal soin et souvent l'unique sollicitude des premiers est le maintien et l'augmentation de leur puissance. Par une inévitable réaction l'effort des autres se tourne tout entier vers la résistance et la limitation du pouvoir. Ainsi le monde vit en état de lutte. L'utilité de l'histoire pour les hommes qui la dirigent, se réduit à y apprendre comment la puissance se conserve et s'étend. A cet égard *Machiavel* en dit plus que *Montesquieu* : et pour l'instruction usuelle qu'il est permis au peuple d'y puiser, l'histoire se résume dans le principe, que tout changement est un mal, parce qu'il est la source de tout désordre (1). Dire que l'historien doit déguiser la nécessité des innovations et pallier les fautes des gouvernemens, est une juste conséquence de cette doctrine et si *nous ne possédions pas le système représentatif, il ne nous resterait qu'à faire taire* NOTRE JUGEMENT *pour ne pas troubler la tran-*

(1) Voilà, en effet, la conclusion continuelle de M. Fesand dans son esprit de l'histoire.

Digitized by Google

quillité publique et à conseiller d'oublier tout le passé de peur que l'éloquence des faits n'obtint plus d'empire que les mensonges des historiens.

Mais si l'expérience accumulée des siècles nous prouve que les changemens arrivés dans les gouvernemens sont la suite de ceux qui s'effectuent invinciblement dans la société, s'il est vrai que les innovations nécessaires et refusées se reproduisent avec plus d'impétuosité et au grand détriment de la chose publique, le meilleur système est sans contredit celui qui organise l'innovation elle-même en la faisant dépendre de l'examen consciencieux de ceux qui sont intéressés à l'admettre ou à la repousser. Telle est la sublime essence du gouvernement représentatif. Le désordre n'y accompagne pas le changement, parce que le changement s'y opère en vertu de l'ordre même. La puissance des armes devient inutile lorsque la force de la raison reste victorieuse. Les hommes se révoltent contre l'injustice, ils ne résistent pas à la vérité démontrée.

L'instruction la plus générale qu'on retire de l'histoire, résulte du fait le plus général qu'elle présente, celui de la continuelle variation des choses humaines et au lieu que les autres gouvernemens luttent avec effort contre ce fait; celui-ci le proclame et l'érige en principe.

Digitized by Google

Cette différence capitale détermine l'importance grande et nouvelle des études historiques et fixe le caractère de la méthode qu'il convient de leur appliquer.

Il ne s'agit plus, en effet, de rechercher dans le passé d'invariables modèles de gouvernement et des règles absolues de conduite politique. Il est besoin de connaître l'ancienne société au moins autant que son système d'institutions, et de saisir les rapports nécessaires qui les unissaient. La première conséquence de cette étude est l'impossibilité de gouverner une association industrieuse comme une milice conquérante et celle-ci comme une cité armée pour la défense. La société moderne, le moyen-âge et les républiques de l'antiquité offrent pour but commun le développement des facultés de l'homme ; mais la nature des facultés spécialement développées par chacune de ces organisations sociales, est trop différente pour que leur direction, véritable objet du gouvernement, puisse être assujétie à des règles identiques ou seulement analogues. Les résultats de l'histoire ainsi considérée ne consistent plus dans des rapprochemens impossibles. Lorsque le science n'avait pas encore révélé les modifications auxquelles sont soumises la condition de l'homme et la constitution générale de la société, les historiens proposaient à l'imitation

Digitized by Google

tantôt les vertus romaines et tantôt le dévoûment féodal. Les hommes qui participaient au pouvoir et ceux qui pouvaient y prétendre par leurs lumières, étaient divisés entre le passé nobiliaire et le passé républicain. Des dissentimens profonds depuis long-tems entretenus dans la société, empruntèrent également à l'histoire des armes meurtrières. Ils inscrivirent également sur leurs bannières ses souvenirs qu'ils appelaient ses leçons et un fait incontestable, le conflit continuel des exemples cités, était l'avant-coureur d'une expérience terrible, d'une révolution poussée à tous les excés par les obstacles que créait la fausseté des systêmes, soutenus de toute la puissance d'un passé mal compris.

L'histoire était innocente, la faiblesse fatale de l'esprit humain devait produire de tels effets, l'histoire est une inépuisable source d'instruction, mais les faits ne doivent pas être recueillis isolément, la chaîne des tems ne saurait se briser, il faut en reconnaître tous les anneaux et lui demander non des modèles, mais des moyens de prévoyance. Car le passé n'est pas le type mais le point de départ de l'avenir.

L'histoire en indiquant à quel ordre de faits politiques doivent être rapportées les opinions qui touchent à l'intérêt social, est la plus utile

Digitized by Google

des sciences ; elle établit ainsi la véritable origine de ces opinions, fixe leurs rapports avec l'état réel des objets qu'elles prétendent régir et conduit à la détermination de l'utilité commune qu'elles sont trop portées à méconnaître. Le régime représentatif est fondé sur cette utilité, l'histoire y est donc aussi nécessaire pour éclairer la délibération qu'elle est utile dans un gouvernement où les intérêts individuels ont une marche d'avance tracée et qu'exclut tout examen.

Ainsi ramenée à son véritable but, l'histoire néglige ces questions élevées par des moralistes superficiels et DONT LA SOLUTION CONSTITUAIT JADIS TOUTE SON UTILITÉ. Pourquoi lui demanderait-on si *Brutus* dut immoler ses enfans? Quel père est maintenant appelé à prononcer sur le sort de ceux que la nature lui a fait aimer? Brutus fit une action utile, il ne nous importe pas de savoir si elle doit être imitée. Pourquoi lui demanderait-on si les lois de l'austère morale, en condamnant un lâche assassinat, permettaient à *Crillon* de proposer un combat sanglant? Le roi constitutionnel commande au nom des lois, il n'ordonnerait pas un duel assassin. Crillon sut concilier le devoir féodal à l'honneur moderne et cet honneur lui-même est maintenant soumis à d'autres épreuves. Nos vertus prennent leur source dans un ordre de

Digitized by Google

sentimens moraux, inconnu au Chevalier comme au Romain. La morale privée ne diffère pas de la morale publique ; celle-ci résulte du système d'institutions imposé à la société par son état même et l'histoire en indiquant les rapports de ces institutions et de cet état détermine comme conséquences les vrais élémens de toute morale. Par là elle découvre aux révolutions des empires des causes plus profondes que les aperçus de l'observation vulgaire et elle enseigne à coordonner toutes les déterminations individuelles à un but commun, le plus grand intérêt de la société toujours d'accord avec la justice. Telle est la véritable utilité des études historiques. Il suffit d'en avoir défini le caractère pour établir la méthode selon laquelle elle doit être recueillie.

S'il existait une histoire complète du genre humain où les faits d'abord éclaircis et constans se trouvâssent disposés dans un ordre à la fois chronologique et *rationel* et où les formes accidentelles que revêtissent les causes réelles fussent ramenées au rôle secondaire qui doit être attribué au mode relativement au principe, alors ce mot de hasard qui n'exprime que notre ignorance, serait proscrit à jamais et l'homme connaissant le passé avec certitude pourrait satisfaire à tous les besoins du présent. Alors la méthode serait facile à tracer. Elle

Digitized by Google

consisterait dans l'exposé des faits les plus généraux. L'étude n'aurait pour objet que de rattacher successivement à ces faits admis comme principes ceux qui en réalité en ont été les conséquences. En d'autres termes la méthode serait le véritable esprit de l'histoire ou le meilleur résumé de ses résultats. Il n'est pas besoin de prouver qu'elle aiderait la mémoire autant qu'elle faciliterait l'appréciation philosophique. Mais le grand obstacle à sa formation est l'état réel de la science.

Les historiens de l'antiquité furent d'admirables moralistes: ils surent flétrir le vice et célébrer la vertu. Mais l'esprit humain ne pourrait s'élever au-dessus de cette éternelle loi qui assujettit son perfectionnement à une lente progression. Il fallait savoir ce qui était bien et ce qui était mal, avant de s'enquérir de l'origine du bien et du mal. Le premier de ces travaux a été exécuté par les écrivains à jamais illustres de la Grèce et de Rome. Le second a été commencé par les philosophes du dix-huitième siècle. Tous ensemble ont concouru au grand œuvre de la science. Mais les premiers progrès ont relevé d'immenses lacunes. On a constaté l'action des causes générales plutôt qu'on ne les a découvertes et fixées. On a entrevu la possibilité d'assigner qu'elle a été la destinée de l'homme depuis les premiers tems connus

Digitized by Google

jusqu'à nos jours, mais ce précieux résultat qui peut seul conduire à la prévision certaine de l'avenir est à peine l'objet d'une espérance timide. Les histoires universelles ne sont encore que des recueils de souvenirs et il faut le dire, de faits privés de conséquences. Or l'utilité de l'histoire est essentiellement dépendante de sa philosophie. A quoi servirait de connaitre des faits dont on ne saurait pas la liaison et dont on n'apercevrait pas les applications. Et cependant bien loin que l'histoire soit une science faite, on n'est pas encore fixé sur les élémens qui doivent entrer dans sa composition.

Une opinion particulière à notre époque et née sans doute de la difficulté des études historiques, prétend la réduire à n'être qu'une *narration*, *un simple exposé de résultats* qu'elle *laisse à d'autres sciences le soin de juger* et *de coordonner*. La méthode dépend de la vérité de cette opinion. Si l'histoire ne se compose que de faits non appréciés, il est inutile de demander des méthodes nouvelles. L'étude approfondie a pour but le grand nombre et non l'examen judicieux des faits. Il ne s'agit que de confier à la mémoire des matériaux et le meilleur système de mnémotechnie sera toujours préférable aux discours les plus profonds sur l'utilité de l'histoire et par suite aux méthodes les plus parfaites d'appréciation philosophique.

Digitized by Google

Ceux qui soutiennent cette opinion n'en ont pas examiné les applications et prévu les conséquences. Tous les historiens jugent et même ceux qui prétendent ne pas juger. Seulement et selon la portée de leur esprit, ils apprécient les faits qui se rapportent à la morale privée ou ceux qui sont relatifs à la conduite politique des états. Ne pas donner aux faits généraux plus d'attention qu'aux simples combinaisons accidentelles, est s'exposer à marcher en aveugle. N'est-ce pas se soumettre à une sorte de nécessité de mentionner les faits les plus inutiles et de négliger les plus importans! Il y a loin sans doute d'une histoire à une harangue. L'orateur compare des systèmes et des idées politiques : l'historien indique le caractère des faits et préjuge leur portée. Discourir serait pour lui exposer des probabilités et discuter des convenances ; mais s'il se borne à raconter selon les données qu'il a recueillies et à juger selon les lumières qu'il possède, le lui interdire serait méconnaître sa mission si grande et si belle. Il suffit de poser cette question pour la résoudre. On a vu d'une part les longs discours du dix-huitième siècle sur l'histoire et de l'autre l'aridité des chroniques antérieures. C'est dans ces deux extrêmes que les termes de la question ont été placés ; mais il est clair que la solution est aussi éloignée de la déclamation

Digitized by Google

de quelques philosophes que de la nullité des chroniqueurs. Enfin, dans l'impossibilité évidente de séparer entièrement les faits de leur appréciation, plusieurs écrivains ont dit qu'il *existait deux sortes d'histoire. L'une expose, l'autre raisonne.* Mais est-il vrai que ce nom convienne à une simple narration? Le narrateur produit l'intérêt par la gradation qu'il introduit dans ses récits. Son art diffère peu de celui du poète tragique. Il a besoin de plaire et d'émouvoir, et le caractère historique se perd au milieu des exagérations de la sensibilité. La vie d'action de la société ne peut pas être transportée tout entière dans le récit, et les circonstances qui la rendent plus dramatique, ne sont pas celles qui en dévoilent les causes. En un mot le narrateur parle à l'imagination; mais on nous dit que l'utilité de ses travaux consiste à préparer des élémens de raison pour le publiciste et l'homme d'état. Il faudrait prouver que dans les sciences le sentiment est l'égal de la raison et dès lors l'histoire raisonnée, toute histoire deviendrait inutile.

La nécessité de résoudre cette question prouve suffisamment combien la science est peu avancée. On ne doit plus s'étonner que les lois de l'enchaînement des phénomènes sociaux soient si peu connues. Mais s'il est vrai que l'histoire est par sa nature une source directe

Digitized by Google

et féconde d'instruction, il reste à découvrir le plus de causes que le permet l'état actuel de l'esprit humain. Dans l'impossibilité de la lire avec certitude, il faut se borner à l'étudier avec fruit. C'est à la méthode qu'il appartient de suppléer à l'insuffisance des livres. Une idée simple peut servir à en fixer les premières bases. Tant qu'on a cru que l'histoire était un recueil de faits destinés à orner la mémoire et à satisfaire la curiosité, la méthode n'avait pour but que de les distribuer selon l'ordre des tems et des lieux et de les apprécier sous le seul rapport de leur certitude. Leur étude était précédée de la connaissance de la chronologie, de la géographie et des premiers élémens de cette critique qui s'occupe d'expliquer des monumens et de concilier des témoignages. Ces moyens d'instruction sont aujourd'hui reconnus incomplets, parce que l'utilité de l'histoire est mieux définie et que de nouveaux résultats lui sont demandés. Il s'ensuit qu'un nouvel ordre de connaissances, propre à produire ces résultats doit être ajouté au premier comme introduction également indispensable aux études historiques. Les sciences morales et politiques paraissent renfermer les vrais élémens de l'appréciation philosophique des siècles écoulés, en même tems qu'elles complètent l'éducation de l'homme d'état.

Digitized by Google

Mais il est facile de montrer que la manière dont la chronologie, la géographie et la critique historique proprement dite doivent être étudiées, est dépendante du but qu'on suppose à l'histoire. Si elle n'était qu'un ornement de la mémoire, la chronologie prendrait pour bases les faits qui frappent l'imagination plutôt que ceux que la raison seule sait observer et qui marquent les pas progressifs de l'espèce humaine. La géographie n'aurait à rappeler que les noms et les délimitations anciennes et nouvelles des diverses contrées et la critique s'exercerait sur les faits singuliers ou extraordinaires; comment pourrait-elle s'occuper des événemens importans? leur importance même serait méconnue.

Si le but moral de l'histoire était confondu avec un intérêt religieux, les études recevraient une direction différente, la chronologie n'offrirait plus de doutes, le choix des époques serait rigoureusement déterminé et la critique *serait réduite au silence.*

S'il ne fallait qu'instruire les hommes sur les devoirs de l'obéissance, les nations libres et les règnes des bons princes devraient être effacés de l'histoire universelle, la chronologie, la géographie et la critique seraient arbitraires.

Mais s'il est incontestable que l'histoire bien étudiée et bien comprise est la plus utile des

Digitized by Google

sciences et que l'intérêt de la religion et du pouvoir est compatible avec la recherche de la vérité, si le premier de nos besoins est la connaissance de ces besoins même, que peut seul nous révéler le tableau fidèle des transformations successives de la société, alors les études ne sauraient changer au gré des théories politiques et les méthodes nouvelles doivent embrasser l'ensemble des faits et indiquer les plus sûrs moyens de découvrir leurs causes et de prévoir leurs conséquences.

Alors la chronologie ne craint pas d'exposer ses doutes. La religion est placée au-dessus des supputations des érudits comme des découvertes des physiciens. Les faits chronologiques sont les jalons qui indiquent la marche de l'espèce humaine et leur choix est déterminé par leur importance. Chaque époque est dominée par des faits généraux qui la caractèrisent; leur enchaînement devrait constituer la vraie science chronologique et si elle devenait le meilleur abrégé de l'histoire, elle en serait la meilleure introduction. Mais lorsque le chronologiste se borne à enfermer des événemens tels que la naissance et la mort d'un homme dans des mesures arbitraires du tems, telles que le règne d'un prince et la durée d'une magistrature, il cache la chaine des causes sous quelques-unes de leurs formes et en faisant oublier

Digitized by Google

le but de l'histoire, il empêche que sa véritable utilité puisse être comprise et recueillie. Il appartient au nouveau siècle de s'affranchir de l'antique routine, il s'agit de donner à la chronologie d'*invariables* bases et de la faire (1) ainsi participer à la nouvelle direction des études historiques. L'influence de cette direction s'étend aux connaissances géographiques. Des noms et des délimitations ne suffisent pas à l'esprit qui doit apprécier les causes des évènemens. Il est indispensable qu'il possède ces données de statistique, qui ont rapport au climat, à la nature du sol, à l'état des lieux, aux développemens des cultures, à l'aspect des villes, aux monumens publics et à leurs usages (2). Par là les habitudes sociales des peuples peuvent être comprises et elles deviennent la meilleure explication des faits. Sans ces connaissances préliminaires, l'histoire est une source de graves méprises et de fausses applications. Elles ont servi de guides à Montesquieu et aux philosophes qui ont le mieux jugé l'antiquité. Ces illustres écrivains ont eux-même tracé la méthode. Trop long-tems les évènemens n'ont été considérés que comme les suites immédiates d'autres évènemens. L'esprit humain ne

(1) Ces idées et les suivantes demanderaient à être plus développées, j'ai dû me borner à tracer une méthode.

(2) Du moins ce qu'on sait de positif.

Digitized by Google

pouvait former des jugemens qu'avec les élémens qu'il possédait, et il est à croire que des études moins incomplètes produiront des résultats plus dignes de la raison.

Enfin la critique historique proprement dite, celle qui s'occupe de la certitude des faits, change d'objet et de caractère, dès que le but de l'histoire est clairement indiqué. Elle sait négliger la discussion des détails inutiles et n'*admet pas que le témoignage d'un auteur soit supérieur à ses propres doutes*; elle soumet les contradictions et les invraisemblances à une sévère analyse et proclame l'indépendance de la raison. On ne peut lire l'histoire avec fruit, si l'on ignore les premiers élémens de cette critique. Les traditions, les monumens et les relations écrites offrent des motifs différens de certitude. Une erreur transmise d'âge en âge n'acquiert pas les caractères de la vérité. Les histoires écrites sont loin d'être irréprochables. Il est nécessaire de connaître leur source et de savoir ce que l'intérêt ou le caractère personnel de l'écrivain a pu ajouter à la réalité. Mais la critique historique s'allie avec la critique philosophique. *On peut juger de la vérité des faits particuliers par la considération des faits généraux*. Ainsi le moyen de les vérifier se trouve compris dans l'art de les apprécier.

Telle est la direction qu'il paraît convenable

Digitized by Google

de donner aux études chronologiques, géographiques et critiques afin que le but réel de l'histoire soit atteint. Il semble que les anciennes méthodes enseignaient à rattacher les faits à des époques *arbitraires*, refusaient à l'intelligence les données locales propres à les juger et faussaient d'avance tous les résultats en retrécissant et en déplaçant la sphère de la critique. Jusqu'à présent nous ne nous sommes occupés que des moyens de recueillir les faits. Ils seraient sans utilité s'ils devaient rester sans liaison. Dans l'étude des sciences la théorie est le but, l'observation est le moyen et les faits sont de simples matériaux que l'observation soumet à la théorie. Mais l'enchaînement des phénomènes sociaux dépend de causes innombrables, il semble que leur étude approfondie ne puisse conduire qu'à des *analogies trompeuses*. Dès-lors toute théorie est superflue, toute loi de succession est incertaine. Sans discuter cette opinion qui est démentie par les progrès récens de l'histoire, il suffit d'observer que la prévoyance est la qualité distinctive de l'homme et que l'objet spécial des sciences est d'agrandir continuellement le cercle où elle peut s'exercer. L'avenir n'est pas aussi obscur pour le philosophe que pour l'ignorant. Les progrès obtenus sont le gage assuré des progrès ultérieurs; l'esprit du siècle s'agite pour at-

Digitized by Google

teindre à de nouveaux résultats qu'il a su soupçonner. On admet que le vrai caractère de l'histoire a été si fort méconnu qu'il est aujourd'hui nécessaire de recourir à de nouvelles méthodes d'enseignement, et il doit être permis d'énoncer que si les destinées de la science ne sont pas accomplies, celles de l'histoire sont à peine commencées.

Mais il serait peu conforme à l'état actuel des sciences morales et politiques de les considérer comme des moyens infaillibles d'appréciation philosophique, on ne peut en attendre que des observations exactes mais incomplètes sur l'homme et sur la société. Chacune de ces sciences examine un ordre distinct de phénomènes. La métaphysique s'occupe des phénomènes intellectuels, la morale des sentimens et l'économie politique des phénomènes de l'action collective des hommes (1). Hors de ces trois ordres de causes générales des déterminations humaines, il n'existe que des circonstances particulières dont l'action leur est nécessairement subordonnée. A moins de prétendre que les faits historiques sont indépendans

(1) On n'a appelé la science sociale, économie politique que, lorsque la société a tendu vers le développement régulier et rapide de toutes les facultés individuelles. Mais il est clair que les principes d'une telle science jettent la plus grande lumière sur un mécanisme social, quel qu'il soit.

Digitized by Google

de l'homme individuel et résultent de circonstances purement accidentelles, il est impossible de concevoir leur explication séparée de la connaissance des phénomènes intellectuels, moraux et sociaux.

Cependant des écrivains recommandables ont pensé que la connaissance des institutions positives était suffisante pour apprécier les faits (1). Ils n'ont pas même énoncé que l'étude de l'économie politique put être utile. La cause de cette omission essentielle est sans doute dans l'idée que cette science ne doit s'occuper que des moyens de créer la richesse matérielle. Mais s'il est vrai que ses progrès l'ont conduit à examiner l'organisation sociale tout entière, parce que les hommes en se réunissant ne se proposent que la satisfaction de leurs besoins communs et qu'on ne peut isoler les rapports généraux que ces besoins font naître sans perdre de vue le but de toute science et de toute société, il ne s'agit alors que de lui accorder la place importante qu'elle est appelée à remplir dans l'ordre des études.

La métaphysique et la morale ne sont pas moins nécessaires. Pour bien juger les actions

(1) *Volney* et M. *Ferrand* ne parlent pas de la nécessité de connaître les sciences morales avant d'étudier l'histoire. *Mably* et M. le professeur *Dunoyer* ne pensent pas qu'on puisse la lire avec fruit, si l'on n'a fait une étude approfondie de ces sciences.

Digitized by Google

des hommes, il faut connaître leur nature. Les institutions elles-mêmes ne sont fondées que sur l'observation de cette nature. Leur différence chez les divers peuples résulte de circonstances assignables. Comment l'esprit dépourvu de notions sur l'origine et les fondemens des lois pourrait-il concevoir un ensemble aussi compliqué que celui d'une organisation politique? Comment saurait-il apprécier l'influence qu'elle a exercée sur l'intelligence, sur les sentimens moraux et par suite sur l'action réelle de la société? Tel est cependant le véritable objet des études historiques.

Si l'on ne connaissait que les institutions, on ignorerait les causes de cette éternelle tendance qui entraîne les hommes à les modifier, et les besoins qu'elles devaient développer et qu'elles ne pouvaient satisfaire. Les révolutions des empires ne sembleraient plus que l'œuvre de quelques factieux ou l'effet de quelques accidens qui échappent à la prévoyance. L'éducation ordinaire nous donne peu de lumières sur ces grands sujets de la spéculation humaine, et il est remarquable que c'est toujours en raison de ce que nous en savons que nous portons des jugemens, que nous formons des conjectures. Chacun juge l'histoire d'après ses opinions politiques qui sont de véritables systèmes

Digitized by Google

sur l'homme et sur la société. (1) Le jeune élève qui est sans opinions, s'il ignore les principes, reste sans moyens de jugement. Dans cet état son esprit glisse sur les événemens et plutôt que de s'avouer son impuissance, ne suppose pas la possibilité de l'explication. Il se borne à recueillir les faits isolément, il ne cherche pas la chaîne là où il ne peut apercevoir que des anneaux. Alors les grandes généralisations historiques, les résumés de l'instruction acquise sont impossibles et quoiqu'on en dise, l'histoire est réduite à être l'ornement de la mémoire et n'est plus propre qu'à prêter en quelques rares occasions à un orateur passionné le secours d'images terribles ou de rapprochemens ingénieux. L'esprit d'induction n'est pas développé. Voilà sans doute pourquoi elle est si peu comprise et pourquoi elle est d'un usage si secondaire pour ceux qui gouvernent les nations. On convient que les hommes avancés en âge lisent mieux l'histoire que les enfans. N'est-ce pas parce qu'une plus longue vie leur a révélé un plus grand nombre de vérités morales ? De quoi s'agit-il donc ? — D'enseigner d'une manière régulière et aussi

(1) Je ne prétends pas que tous ces jugemens soient vrais, ce qui impliquerait contradiction, mais seulement que les élémens en existaient dans l'esprit de ceux qui les portent et que les jeunes gens qui n'ont d'élémens d'aucune sorte ne peuvent porter des jugemens d'aucune espèce.

Digitized by Google

complète qu'il est possible dans l'état actuel des connaissances ces mêmes vérités qu'on était accoutumé à saisir pêle-mêle dans le désordre des conversations, ou dans les systèmes des auteurs. Nous n'avons à nous occuper que des meilleurs moyens d'étudier l'histoire et il ne nous appartient pas de décider de la forme particulière sous laquelle ces sciences doivent être étudiées à leur tour. Des cours spéciaux semblent indispensables aux hommes appelés à faire partie du pouvoir. L'histoire serait ainsi le complément naturel de leur éducation.

Mais les sciences morales et politiques se composent d'observations applicables à tous les hommes et à toutes les sociétés. On ne peut les considérer que comme des moyens d'apprécier les rapports des institutions positives avec les circonstances particulières qui leur ont donné naissance et de découvrir les liens intimes qui unissent la destinée des peuples à leurs effets nécessaires. Il suffit de remarquer que les institutions sont de véritables manières d'être, et que les nations ne s'agitent que pour les changer. Dès-lors il est évident que l'histoire est le tableau des variations qu'ont subies les institutions en vertu des lois immuables du développement des facultés humaines. Concevoir autrement l'origine des événemens, serait avouer que leurs causes sont essentiellement

Digitized by Google

accidentelles et que toute déduction est purement gratuite.

Mais admettant au contraire que la constitution particulière de chaque peuple est la cause la plus générale des faits qui signalent sa vie, on est conduit à deux conséquences également justes. Il est d'abord aisé d'apercevoir pourquoi la connaissance des vrais principes du gouvernement est le résultat direct des études historiques. Les circonstances qui donnent naissance aux institutions constituent un ordre particulier de besoins réels. Et si les besoins sont le principe générateur des institutions, il est clair que la connaissance des modifications qu'ils ont subies indique la nature des changemens que ces institutions doivent subir à leur tour. En second lieu, il devient possible d'élever l'histoire au rang des sciences positives. Les faits ont des causes appréciables, et la connaissance des besoins particuliers qui ont déterminé la constitution politique de chaque peuple est le moyen certain d'expliquer la filiation des événemens et de concilier la diversité de leurs conséquences.

Dès-lors, la manière d'étudier l'histoire ne peut plus être douteuse. Le véritable objet de la méthode sera d'indiquer l'ordre particulier de besoins ou le fait général qui, dans chacune des grandes divisions de l'histoire, a déterminé

Digitized by Google

l'organisation des peuples et de montrer comment le système social tout entier lui étant subordonné, la destinée de chaque société en a été le résultat nécessaire. Les faits seront ainsi classés, ils seront conçus sous leurs formes les plus simples et il deviendra possible de placer la science sur des bases solides. Elle est maintenant trop peu avancée pour qu'un tel travail (quel que soit l'auteur), ne soit pas très imparfait. Il ne saurait être question ici de le présenter dans ses développemens. Mais il est hors de doute que l'étude de l'histoire ne saurait être séparée de celle des institutions, et que le meilleur moyen de les faire comprendre est la meilleure exposition de leur esprit. Il suffirait sans doute d'avoir énoncé cette vérité et de laisser au zèle et aux talens des professeurs le soin de la mettre en pratique. Nous croirions manquer aux obligations qui nous sont imposées par le programme, si nous n'essayons pas de tracer un aperçu du point de vue sous lequel il nous semble que les divers systèmes d'institution et les faits qui s'y rapportent doivent être envisagés.

S'il est vrai que rien n'arrive sans cause, il est également incontestable qu'aucune cause ne reste sans effet. Le monde n'est arrivé au point où nous le voyons que par une suite non interrompue de pas progressifs et rigoureusement

Digitized by Google

enchaînés l'un à l'autre. Voilà pourquoi il est nécessaire de remonter aux premiers tems connus.

Au milieu des traditions confuses et plus souvent incroyables que les mythologies ont conservées sur les premières sociétés, il n'est peut-être pas difficile de reconnaître que les hommes bornés aux seuls besoins physiques ne cherchèrent en se réunissant que leur satisfaction immédiate. Ce fait écarte l'idée de l'antériorité du gouvernement théocratique et détruit l'opinion trop accréditée d'une antiquité bienheureuse et d'un présent qui sans cesse dégénère. En étudiant sous ce point de vue les premiers siècles dont il reste quelques vestiges, il est facile de dégager les faits du merveilleux dont l'imagination des poètes s'est plu à les embellir. Il importe peu qu'Hercule, Bacchus ou Nemrod aient existé, mais la raison peut établir d'évidentes analogies entre la nature de leurs travaux et l'état réel de l'homme au tems où ils furent exécutés. Mais en admettant que les besoins physiques sont le fait général qui dirige les premiers hommes et forme les premières sociétés, on est amené à cette conséquence qui est confirmée par le témoignage de l'écriture sainte, qu'avant le règne de la loi divine il s'est écoulé une première période dont la durée est inconnue et pendant laquelle un gouvernement

Digitized by Google

à la fois simple et violent comme la barbarie fut le bien nécessaire de toute association. Qu'un tel gouvernement soit appelé *despotique* ou *patriarchal*, il n'est pas moins vrai qu'il était d'autant plus absolu que ces besoins étaient plus impérieux. Ses actes comme son institution n'avaient pas d'autre origine, et les faits que nous en connaissons doivent être expliqués par des causes identiques.

En suivant le cours des siècles un nouvel ordre de besoin se manifeste, le sentiment religieux se développe (1). L'homme préoccupé de cette grande révélation d'une puissance inconnue, s'accoutume insensiblement à lui attribuer tous ses biens et tous ses maux (2). C'est alors que s'établit le gouvernement théocratique. La société est plus perfectionnée et les nécessités physiques quelle a appris à satisfaire ne présentent plus à sa conservation des obtacles contre lesquels son organisation doive être *spécialement* dirigée. Alors le lien social ne peut être fortement cimenté que par une volonté surnaturelle qui impose une passive obéissance.

(1) Je ne prétends pas qu'il nait, ce serait décider légèrement de grandes questions.

(2) Il est sans doute inutile d'observer que je ne parle que de l'histoire profane. *L'Ecriture-Sainte* n'avait pas à s'occuper et elle ne *s'est pas occupée* de l'histoire des *religions des peuples dont il va être fait mention.* Ainsi elle confirme pleinement cette manière de voir.

Digitized by Google

Telle dut être l'origine de ces gouvernemens de l'Ethiopie, de l'Egypte, de l'Inde et de la Haute-Asie sur lesquels l'histoire ne possède que des souvenirs confus ou des relations incomplètes. On ignore les événemens qui mirent la puissance entre les mains du sacerdoce. On ne connait ni la durée ni le nombre des Etats qui lui furent soumis, mais il parait *hors de contestation* que la grande période qui a précédé les siècles de la Grèce et de Rome et pendant laquelle le monde civilisé semble stationnaire dans quelques parties de l'Afrique et de l'Asie, est remplie par des nations soumises à l'empire absolu des croyances religieuses (1). Les besoins de l'intelligence alors dans la nouveauté de ses premiers progrès légitiment et peuvent seuls expliquer les mystères de ces sociétés où le dogme était loi et où la loi elle-même était une céleste inspiration. On recherche peu l'origine des castes et des tribus, des minutieuses ou sanglantes cérémonies, des jugemens subis après

(1) C'est le sentiment de boulanger. Bossuet le dit en louant les institutions de ces peuples. Voyez aussi Ferrand (esprit de l'histoire). Il est très remarquable que, quoique dans cette période il ait existé (et nécessairement) des peuples non gouvernés par une loi divine, les seuls dont le souvenir s'est conservé, paraissent tant d'après les faits que d'après les monumens avoir eu un gouvernement théocratique. N'étaient-ils pas les plus importans? et n'est-il pas bien vrai que ce gouvernement marque le second dégré de la civilisation? L'histoire de la civilisation n'est-elle pas la véritable histoire du monde?

Digitized by Google

la mort, des précautions prises pour l'éducation des rois, en un mot de toutes les institutions qui distinguent ces peuples et qu'a proscrites la sagesse des siècles postérieurs. Les conséquences directes du principe théocratique, appliquées au gouvernement de la société, suffisent pour démontrer leur esprit. Pouvaient-elles avoir un autre but que son maintien, et les révolutions pouvaient-elles avoir d'autres causes que les efforts de la nature humaine pour s'affranchir d'une dépendance inconciliable avec les lois de son développement. Ainsi le fait général des besoins religieux de ces nations, bien différens de ceux des autres, sert de commentaire aux institutions et celles-ci sont le principe commun et certain des événemens. Il devient au moins possible de comprendre le langage des historiens de ces tems reculés.

Une des causes principales du peu de fruit qu'on retire des études historiques se rattache aux conséquences de cette opinion généralement admise que, les nations ont les mêmes besoins et que leurs institutions sont un effet particulier de leurs vices ou de leurs vertus. On ne définit ni l'origine de ces vices ni le principe de ces vertus. Mais en observant que chaque période présente des phénomènes différens, il faut bien conclure que les hommes changent et se modifient sans cesse. Les vertus

Digitized by Google

et les vices ne sont comme les institutions qui les ont développés que des conséquences de besoins toujours nouveaux. Si ces besoins ne sont pas pareils, les vertus et les vices des divers peuples ne sauraient l'être et ce serait une grande erreur de croire à la puissance illimitée des lois pour modifier la nature humaine. L'esprit religieux des Grecs et des Romains n'est plus celui des Egyptiens et des Hébreux, et l'homme ne pouvait être soumis qu'une fois au vrai gouvernement théocratique. D'autres besoins plus vivement sentis devaient déterminer l'organisation des nouvelles sociétés et leur imposer une autre destinée.

On ne conteste pas l'existence d'analogies évidentes entre les gouvernemens de cette troisième période de l'histoire qui s'étend depuis la fondation des premières villes grecques par des *Colonies égyptiennes* jusqu'aux grandes invasions des Barbares du Nord dans l'empire romain. La raison de ces analogies est facile à découvrir.

La société était assez perfectionnée pour que les besoins physiques ne devinssent pas l'objet spécial de ses efforts. *L'intelligence avait fait assez de progrès pour que la divinité ne parût pas sans cesse menaçante et ne semblât pas exiger le sacrifice continuel des dons qu'elle-même avait accordés*, mais après avoir échappé

Digitized by Google

à ces premières nécessités de leur nature, les hommes encore inconnus les uns aux autres, privés de relations constantes ou de communications réciproquement avantageuses, ne pouvaient considérer leurs semblables que comme des ennemis. La conservation de chaque société dut dépendre, avant tout, de la force qui la protégeait et ainsi le besoin général de la défense publique fut le fondement des institutions.

Les peuples s'organisèrent militairement. La plus directe conséquence et aussi le premier but d'un tel système social est le dévouement absolu de chaque citoyen à l'intérêt commun. Les jouissances privées sont sacrifiées à la force de l'état et la liberté personnelle est immolée à l'indépendance de la patrie. Tel est l'esprit de ces institutions grecques et romaines justement admirées, MAIS DÉSORMAIS INUTILES ET INCOMPATIBLES AVEC LES VRAIS BESOINS DE LA SOCIÉTÉ MODERNE. La connaissance de l'ordre particulier de besoins qui les fit naître explique pourquoi l'on voit prévaloir dans cette période historique cette forme de gouvernement où tous les intéressés participent à la délibération. (1)

(1) Je ne prétends pas que tous les états de cette période furent également bien organisés pour se défendre contre l'ennemi extérieur. Un très grand nombre n'avaient en apparence aucun rapport avec les républiques dont nous parlons. Mais il serait fort intéressant d'exa-

Digitized by Google

Tel semble être le point de vue où il convient de se placer pour apprécier les institutions de cette troisième période. C'est de leur développement que s'est formée la destinée des nations qui la remplissent. L'histoire nous apprend que leurs vertus s'éteignirent lorsque l'accroissement de leur puissance les rendit moins nécessaires. Ce fut après la soumission du monde que Rome vit s'accomplir les plus grands changemens à sa constitution. Mais il est digne de remarquer que le besoin général de la défense, principe des institutions et des vertus, véritable lien social de cette période, plaçait les nations dans un état permanent de rivalité et que leurs luttes ne pouvaient fixer qu'après que l'une d'elles aurait subjugué toutes les autres. Il est de la nature de la défense de détruire la possibilité de l'attaque. Telle est l'explication naturelle du phénomène de la puissance romaine. Si Rome ne fut devenue souveraine,

miner si tous sans exception n'avaient pas au fond avec elle plus de rapports réels qu'avec les états modernes; par exemple qu'on examine même superficiellement, ce qu'on appelle la monarchie des Perses et celle des Macédoniens. Quoi qu'il en soit, les états qui furent le mieux organisés pour se défendre devinrent plus puissans et firent la destinée des autres. Voyez Sparte, Athènes et surtout Rome. Il est remarquable comme pour la seconde période que ces derniers états sont ceux dont l'histoire est la plus connue. N'est-ce parce qu'ils étaient le véritable centre de la civilisation du monde qui n'a pu se développer que sous l'influence de leur organisation? Cette troisième période semble donc bien un troisième degré de civilisation.

Digitized by Google

une autre nation aurait donné le spectacle de la même ambition. (1)

Les invasions des barbares qui marquent la quatrième époque de l'histoire, prouvent surabondamment ces vérités. Ceux que Rome n'avait pas soumis pouvaient seuls accomplir la destruction de son empire. Mais du fait de la conquête naît une nouvelle société. Un nouvel ordre de besoins produit un système particulier d'institutions. L'Europe presqu'entière, c'est-à dire le théâtre agrandi de la vraie civilisation, se trouve peuplée de deux classes ennemies. La condition originaire de leur naturelle sécurité était la domination absolue des vainqueurs et tel fut l'objet de l'organisation féodale.

Le monde, *considéré dans son ensemble* avait fait des progrès réels par les suites de l'inva-

(1) Il me semble qu'avec cette manière de considérer l'histoire on peut rendre raison des principaux événemens et incontestablement des guerres interminables des anciennes républiques. Au reste, *je sens combien tout ceci aurait besoin d'être développé*. La vraie science historique ne fait que de commencer. La preuve en est que la tâche que je m'impose ici est nouvelle. On n'a pas encore, à proprement parler, essayé de coordonner tous les faits historiques d'une manière rationnelle. J'espère que cette considération m'obtiendra beaucoup d'indulgence. Mon but sera atteint si mon travail sert à prouver que l'étude de l'histoire peut et doit être ramenée à la connaissance des rapports des faits et des causes. Il est donc clair qu'elle ne sera lue avec certitude que lorsque une méthode parfaite de classement des faits aura été formée. En attendant qu'elle résulte des progrès ultérieurs de la science, on doit de la reconnaissance au corps savant qui daigne les encourager.

Digitized by Google

sion. Elle fut le principe fécond mais nécessaire de la civilisation des barbares. Le flambeau des sciences était caché, il ne pouvait s'éteindre, et c'est ainsi qu'on peut expliquer cette doctrine encore obscure du perfectionnement graduel et non interrompu de l'espèce. En effet, les besoins qui avaient déterminé l'organisation des sociétés dans les périodes antérieures existaient dans les suivantes, ceux de la défense, étaient communs à toutes; mais moins impérieux ou progressivement affaiblis, ils ne réclamaient dans les institutions qu'une place secondaire, et leur satisfaction restait subordonnée à celle des besoins dominans. C'est ainsi que les nouvelles sociétés ayant pour but le maintien de la conquête, cet ordre particulier de besoins devait se subordonner tous les autres, et l'on voit pourquoi les seigneurs féodaux refusaient de suivre les rois après que l'ennemi commun avait été repoussé. Rome ne s'arrêtait pas au milieu de ses victoires. Elle obéissait aux conséquences du principe fondamental de sa constitution.

Il serait également possible de montrer la subordination des autres besoins généraux des nouvelles sociétés. Mais c'est là le véritable objet de l'étude approfondie de leurs institutions. La connaissance des formes qui leur furent imposées conduit à la détermination de

Digitized by Google

leurs rapports réciproques. Il nous suffit d'avoir indiqué les bases de cette étude. Mais il est facile de sentir que dans ce système social le développement de l'espèce humaine ne peut être arrêté que par la nature et les conséquences de la force qui la domine. Le vrai travail des siècles subséquens, le but de tous leurs efforts est la destruction de cette force. Il importe plus à l'objet que nous nous proposons qu'elle ait été opérée par les vaincus eux-mêmes, affranchis, formant une classe nouvelle et réclamant de nouveaux droits, ou par l'alliance volontaire des vainqueurs ou par les envahissemens du principe théocratique ou enfin par les actes du pouvoir central, représentant nécessaire des autres volontés sociales et instamment obligé de leur triomphe, alors même qu'il semble s'arroger toute domination. Il n'est pas moins évident que les faits de l'histoire moderne ont pour cause générale l'ordre particulier de besoins que nous avons caractérisés, que l'effet des événemens se trouve toujours dans les rapports nouveaux de la force dominante avec la société et que le résultat définitif de toutes les luttes, doit être la fusion des élémens discordans. Peut-être la société renferme-t-elle des germes inconnus de dissentions futures, mais en considérant depuis leur origine la marche invariable des nations modernes, il paraît

Digitized by Google

impossible que le développement régulier et libre des facultés humaines ne soit pas la conséquence de leurs progrès ultérieurs. Ce n'est, en effet que, parce que la fusion des élémens discordans, inapperçus du vulgaire, s'était déjà suffisamment opérée qu'une tendance nouvelle s'est de toutes parts manifestée. Les besoins que les sociétés antérieures avaient eu à satisfaire sont trop affaiblis pour exiger une organisation spéciale. L'intérêt public ne saurait donc plus être distinct du bien-être de chaque membre de l'association. Le but social ne saurait être ailleurs que dans l'exercice rationel et libre des facultés individuelles. Telles sont à la fois l'origine, l'essence et la vraie théorie du système représentatif.

Ici commence une cinquième période historique. Il est superflu d'expliquer pourquoi les anciens peuples ne pouvaient jouir de ce système de gouvernement. Il serait facile de montrer que les nations modernes qui l'ont adopté les premières, sont celles où par l'effet de certaines circonstances, l'égalité de fait a été le plutôt rétablie entre les conquérans et les conquis, à cet égard l'exemple de l'Angleterre serait concluant. Il est également superflu de prouver que l'absence de ces circonstances est la raison contraire qui a empêché les autres de le fonder aussitôt. Ainsi l'histoire de ce gouvernement

Digitized by Google

peut-être ramenée à un point unique et *culminant*, savoir la détermination de ces circonstances. Ainsi, dans l'étude de l'histoire moderne, il faut prendre pour point de départ la conquête, pour principe générateur des institutions la nécessité de conserver la conquête, et pour but constant l'établissement du système représentatif. (1) C'est parce que les besoins dominans ne sont plus que *ceux du développement régulier et libre des facultés individuelles* qu'il est admis que ce système est fondé sur la raison. Voilà pourquoi *la souveraineté* transportée de fait, selon les besoins des sociétés antérieures, dans les diverses classes spécialement instituées pour y pourvoir, ne *saurait plus se trouver que dans celle qui est éclairée*. On pourrait comme pour les précédens systèmes déduire l'ensemble des institutions constitutionnelles, et les faits qui en ont été et qui en seront la conséquence de l'ordre de besoins qui

(1) Ce qui m'inspire quelque confiance dans ma distribution des faits historiques; c'est que je n'ai rien dit que des hommes plus éclairés n'aient avancé en partie. M. Guizot propose d'étudier l'histoire toute entière sous le dernier point de vue que j'ai présenté. Cette méthode serait au moins fort simple. Mais il est très remarquable que c'est par l'étude approfondie de l'histoire moderne que ce célèbre professeur a été conduit à cette manière d'envisager les faits. Si mon travail a quelque utilité, ce sera parce que j'ai dégagé le principe des divers systèmes d'institutions et mis dans un certain ordre, ce que d'ailleurs on savait.

Digitized by Google

leur sert de commune origine. Il est suffisant pour l'objet de ce discours de remarquer que cette vérité, en apparence si connue que les besoins sont le principe des institutions, n'avait pas encore été clairement démêlée et surtout considérée dans ses rapports avec l'histoire des anciens peuples. C'est pour cela que les classifications des publicistes et des historiens sont si fort contestées et qu'il existait une impossibilité réelle de placer la science sur des bases solides, parce qu'on cherchait le principe des institutions dans la nature du pouvoir social.

On ne considérait que la tête de la société, on négligeait ses fondemens. Le despotisme, la monarchie, la république sont des dénominations qui expriment sans doute des idées différentes, mais qui sont complétement insuffisantes pour l'explication des faits historiques. L'état de la société n'est pas déterminé par le nombre des hommes qui la gouvernent ou par la somme de pouvoir qu'ils possèdent, mais par *le but* qu'elle se propose. Il y a plus de différence entre Rome et Venise qu'entre Venise et la monarchie française. Un roi, un empereur, des consuls, c'est-à-dire des magistrats suprêmes sont de l'essence de tout état, mais il est clair que ce n'est pas sur des nuances d'autorité qui varient à l'infini et sur les noms qui y correspondent

Digitized by Google

qu'on peut fonder une véritable classification historique. (1)

Les besoins sont les véritables causes premières des faits. S'il est impossible de concevoir que les institutions ne soient pas la conséquence des besoins dominants, il est également impossible que les faits ne soient pas la conséquence des institutions. L'homme n'agit jamais sous l'unique influence du hasard et lorsque l'enchaînement des causes nous échappe, nous ne devons accuser que notre ignorance. La seule manière bonne et utile d'étudier l'histoire est donc la connaissance approfondie des causes les plus générales. *Les sciences morales et politiques renferment celles qui sont communes à tous les peuples. Les institutions révèlent celles qui sont particulières à chaque âge et à chaque société, l'examen judicieux des faits détermine leur*

(1) Les plus célèbres auteurs modernes ont senti tout le vide de ces dénominations. Helvétius, MM. Destust-Tracy et Guizot y en ont substitué d'autres. Helvétius dit qu'il n'y a que des gouvernemens bons et mauvais; M. Destust-Tracy, des gouvernemens spéciaux ou nationaux; M. Guizot, des gouvernemens fondés sur la souveraineté du corps social ou des gouvernemens fondés sur la raison. Il me semble que ces dénominations qui, au fond, sont les mêmes, ont deux vices communs et radicaux. Le premier d'être prises dans la nature du pouvoir social; le second qui dérive de celui-là d'être complètement insuffisantes pour l'explication des faits historiques. La nature du pouvoir social est une chose sur laquelle on s'entendra bien difficilement. Je propose, avec la défiance qui me convient, de substituer *le but* de la société à son *moyen*. C'est mettre la base en place de la tête. Au reste, c'est en quoi consiste la méthode que j'ose proposer.

Digitized by Google

mode d'action, et dès-lors l'étude de l'histoire offre pour résultat la connaissance des lois qui régissent la destinée de l'homme.

En effet, quelqu'imparfaite que soit la classification que nous avons osé tracer, elle semble au moins prouver que l'histoire est comme les autres sciences susceptible de divisions rationelles et de certitude philosophique. La différence des systèmes politiques y est indiquée, et l'ordre qui en résulte pour les déductions historiques est la plus sûre garantie de leur exactitude. Cette différence elle-même s'explique par la forme particulière que les développemens de la civilisation ont imposés aux besoins généraux des sociétés. Le nouveau siècle est appelé à élever l'histoire au rang des sciences positives, et, si tel est l'objet des véritables études, on ne saurait admettre d'autres méthodes que celles qui sont rigoureusement déterminées par la loi de la progression constante et de l'*enchainement nécessaire des destinées humaines*.

C'est lorsque de grands progrès ont été faits dans les sciences qu'on reconnaît l'insuffisance des méthodes anciennes. Mais leur réalité même accuse les écrivains qui leur sont antérieurs. Comme de nouvelles leçons sont demandées à l'histoire, de nouvelles qualités sont imposées aux historiens. La manière dont elle doit être

Digitized by Google

écrite a des rapports évidens avec la méthode d'après laquelle elle doit être étudiée.

L'historien n'est pas seulement le peintre des événemens, et les dons de l'imagination lui sont moins nécessaires que les lumières de la raison De profondes connaissances dans les sciences morales et politiques éléveront son esprit au-dessus des erreurs de l'appréciation vulgaire et des séductions d'un enthousiasme irréfléchi. C'est surtout à une grande érudition historique et à une longue habitude de la méditation philosophique qu'il devra cette conception à la fois vaste et juste qui comprend l'ensemble, sait disposer les partis et assigne avec exactitude les rôles honteux ou honorables, importans ou secondaires. Vainement saurait-il employer des expressions énergiques et tracer des peintures animées. Le but de l'histoire ne serait pas atteint, si de tels accessoires usurpaient la place des plus graves enseignemens. L'historien qui n'offrirait à ses lecteurs que des harangues inventées et des portraits étudiés pourrait passer pour un rhéteur habile ou pour un littérateur ingénieux, mais il sacrifierait le plus souvent la vérité à l'ornement et la leçon au plaisir de se faire admirer. Les historiens anciens sont restés nos maîtres dans l'art des harangues et des portraits. Ceux d'entre les modernes qui jouissent de la plus juste célé-

Digitized by Google

brité l'ont acquise par de tout autres mérites. Serait-il vrai que lorsque l'histoire n'était encore qu'un recueil de faits, il était besoin que les grâces d'une imagination mensongère suppléassent à l'uniformité du récit? et ne semble-t-il pas que les aperçus de la plus haute raison peuvent seuls correspondre avec l'importance des études et satisfaire la sévérité du nouveau siècle. Les discours rapportés doivent être toujours véritables et les portraits toujours fidèles, mais il importe de les disposer de manière que l'histoire ne ressemble pas à la biographie de quelques personnages et soit le tableau réel de la vie des nations. L'attention du lecteur doit être incessamment ramenée à la considération de ses phases successives bien plutôt que de la destinée individuelle de ceux qui les ont accomplies.

Mais pour que l'historien puisse remplir dignement sa haute mission, il faut qu'éloigné des événemens de la puissance et ami de la retraite philosophique, il sache sacrifier ses avantages à ses devoirs et les faveurs de la fortune aux richesses de l'esprit. Qu'il soit plutôt spectateur qu'acteur dans le grand drame de la société. Les acteurs peuvent laisser des documens précieux, des mémoires instructifs, mais lors même que leurs passions seraient éteintes, la préoccupation des systèmes particuliers qu'ils

Digitized by Google

ont suivis ou servis, suffirait pour les aveugler souvent sur les intérêts du genre humain. L'historien doit être l'homme de tous les tems et il est à craindre que ceux qui ont trop vécu dans le présent ne soient peu propres à saisir et à dessiner la figure des siècles écoulés. L'impartialité est rarement le caractère de ceux qui ont combattu, des causes qu'ils ignorent, obscurcissent et dénaturent leurs aperçus et à moins de prétendre que l'impartialité est elle-même un vice ou une erreur honnête, on ne peut croire qu'un ennemi politique soit toujours un juge équitable.

Mais dans quel dédale de contradictions ne s'engagerait-on pas avec une telle doctrine? ne faudrait-il pas proscrire tous les écrivains célèbres et refaire toutes les annales? ou bien quels siècles seraient assez reculés pour qu'il fut sans danger d'en maudire les oppresseurs? On devrait tracer des règles pour distinguer les crimes qu'on pourrait raconter et les vertus qu'il faudrait taire. Les palmes historiques appartiendraient au flatteur le plus servile et au détracteur le plus impitoyable. Que deviendrait cette gravité de l'historien qui ajoute à la puissance d'une leçon par le respect d'une grande autorité? Un fait faux ou altéré ne peut donner lieu à une induction fondée. Les hommes appelés à gouverner un Etat et auxquels les diffi-

Digitized by Google

cultés réelles auraient été cachées ne sauraient être propres à les surmonter. Il faudrait donc composer des histoires pour leur usage et d'autres encore destinées aux nations. C'est ici que l'impossibilité matérielle commence et elle suffit pour constater l'évidence d'une telle immoralité. Le respect accompagne toujours le pouvoir qui n'est que tutélaire, et ce n'est pas l'opinion des peuples qu'il importe de fausser ou de corrompre, c'est leur raison qu'il faut savoir se concilier. L'existence des Etats n'est pas plus attachée à des mensonges qu'à des mystères. Mais la vérité qu'on déguise est une plaie saignante qu'on se refuse à guérir et qui finit par donner la mort. L'historien qui consent à ce déguisement, est le véritable complice du factieux qui en profite.

Digitized by Google

PAROLES

PRONONCÉES

SUR LA TOMBE DE M. SALLENTIN,

Par M. Cornille.

O Sallentin ! nous ne pensions guères lorsque tu nous quittais, que la mort te rappellerait bientôt parmi nous et ne rendrait à tes amis, à tes collègues, qu'une froide dépouille, qu'une tombe qui dût perpétuer leurs regrets !

« Que dis-je ! tu devais terminer ta carrière dans ce pays que tu aimais, où tu étais chéri, apprécié, où tu avais rendu d'importans services.

« Quels services ne rend-il pas à la société, celui qui se consacre à l'éducation publique, qui instruit la jeunesse et la prépare pour faire des hommes et des citoyens !

« La ville d'Arras n'oubliera jamais que si

Digitized by Google

elle a un collége digne d'être cité, c'est à toi qu'elle le doit; il a fallu ton caractère, ta persévérance, ton instruction, ton inépuisable amour de l'enfance, pour relever, fonder en quelque sorte et faire prospérer un établissement qui, sans ton expérience et ta capacité, n'eût jamais été ce que nous le voyons aujourd'hui.

« Voilà des services, qu'on ne peut trop proclamer, qui ont pourtant, un instant peut-être été méconnus, mais qui dans le cœur de tes élèves et des parens sont toujours restés gravés par la reconnaissance. Ils viendront quelquefois sur cette tombe, ils répéteront qu'elle appartenait à la ville d'Arras, puisque nulle part elle ne pouvait être plus honorée.

« Et nous qui devons moins, nous honorerons aussi tes cendres; ce sont celles de l'homme de bien, du juste, d'un sage au caractère plein d'une noble fierté et d'une mâle indépendance, qui aimait la vérité et la recherchait en toutes choses.

» Quelle ame que la tienne, ô Sallentin, quelle sensibilité exquise! quelle sincérité dans tes discours! quelle douceur, quelle sûreté dans ton amitié! Tu aurais tout sacrifié pour obliger un ami; rien n'était au-dessus de ton cœur franc et généreux, quand il s'agissait d'une bonne action, d'un acte de dévoûment.

Digitized by Google

Tu avais long-tems vécu avec les grands; mais tu leur avais laissé leurs vices, tu n'avais pris que leurs bonnes qualités.

» A ces dons du cœur, tu joignais éminemment ceux de l'esprit; tes connaissances si étendues étaient mises à la portée de tout le monde; tu en faisais profiter tous ceux qui avaient le bonheur de vivre dans ton intimité; qui, mieux que tes collègues, ont pu t'apprécier sous ce rapport?

Quoi donc! tant de vertus et de qualités se sont évanouies! tant de perfection est détruite et a passé comme une ombre! cette intelligence qui brillait d'un si vif éclat s'est éteinte! c'est un adieu qu'il faut dire aujourd'hui à tout ce qui faisait le charme de nos relations. Le souvenir seul peut nous rendre notre vieil ami: souvenir doux et pénible, puisses-tu adoucir une cruelle séparation!

Adieu, Sallentin, accepte notre dernier hommage. Bientôt peut-être nos cendres viendront se mêler aux tiennes dans ce séjour du repos: puissions-nous y apporter comme toi une vie sans reproche, consacrée au bonheur de nos semblables.

Digitized by Google

ÉPITRE A MA MUSE.

Par J.-N. SAUVAGE, ancien professeur de Rhétorique.

Muse, puissante enchanteresse,
Pourquoi troubler mon doux repos?
Sur les coussins de la paresse,
Je rêvais l'oubli de mes maux;
Détrompé par l'expérience
Des mensonges de l'Hélicon,
Des écarts de l'adolescence,
Parmi les amis de Platon,
J'allais expier ma jeunesse,
Prendre des leçons de sagesse,
A l'école de la raison;
Et loin des honneurs qu'on encense,
Partisan de la liberté,
Dans les rangs de l'indépendance,
Combattre pour la vérité.

Digitized by Google

Pourquoi donc m'enivrer encore
De tes dangereuses vapeurs,
Et pour les brillantes erreurs,
Réveiller un goût que j'abhorre?
Après tant d'efforts toujours vains,
On rirait du nouveau Tantale,
Poursuivant la pomme fatale,
Qui toujours échappe à ses mains.

Et puis, que ferais-je au Parnasse
Parmi les poètes du jour?
Je ne sais ni chanter l'amour,
Ni flatter un Midas en place.
Satisfait de ma nullité,
Irais-je, par d'indignes brigues,
Acheter la célébrité,
Et noyer ma félicité
Dans un vaste océan d'intrigues?
J'estime ma tranquillité
Plus que l'immortelle couronne,
Et je n'attendrai pas l'automne
Pour cueillir les fruits de l'été:
Je veux jouir en liberté
Du peu de jours que le ciel donne.

A mon âge, n'est-il pas tems
De céder à d'autres la place?
On est peu de mise au Parnasse,
Quand on a passé soixante ans.
Je sais qu'une femme coquette,
A force de soins, d'ornemens,
Trouve toujours dans sa toilette
L'art de prolonger son printems;
Mais ici c'est tout autre chose:

Digitized by Google

Il faut sur le double coteau
Une double métamorphose,
Nouveaux traits, langage nouveau,
Sans quoi, le gardien qui dispose,
En faveur des *imbroglios*
Des honneurs de l'apothéose,
Par un ironique *bravo*,
Sur l'adepte qui se propose
Et sur ses rimes à l'eau rose
Ferait soudain crier : *haro*.
Et quelle muse rajeunie
Voudrait échanger de nos jours
Ses vieux habits, ses vieux atours
Pour la nouvelle friperie
Qui l'affublerait pour toujours
De ridicule et de folie?

D'ailleurs, nos auteurs du bon ton
Ne rêvent plus que polémique,
Que charte et constitution.
Nos grands orateurs de salon
Ne rabâchent que politique,
Avec tout autant de logique
Que Nicodème ou Bridoison.
Le jouvencel et le barbon,
Jusques aux courtauts de boutique,
Se mêlent aux jeux d'Apollon,
Sans autre titre poétique
Qu'une charade..... romantique,
Quelques bouts-rimés..... Que sait-on?
Peut-être même en vieux wallon,
L'almanach ou la statistique
De Bicêtre ou de Charenton.
Melpomène a changé de ton;

Digitized by Google

Et sur notre scène tragique
Ne hurle plus que le Teuton.
Et le pauvre genre classique
Qui nous valut tant de renom,
Proscrit, caché dans un donjon,
Laisse en paix la horde hugonique
Fonder son ignoble jargon
Dans l'empire anacréontique.

Racine n'est plus qu'un rimeur,
Boileau qu'un plat et froid censeur;
Rousseau pourrait plaire dans l'ode
Avec moins d'art, moins de chaleur.
Surtout avec moins de méthode.
Mais Lemierre, mais Chapelain,
Mais Ronsard, sublime écrivain;
Voilà les auteurs à la mode,
Ceux dont le génie est divin.

Dans une chambre politique
Si j'entre par distraction,
Qu'y vois-je? Une arène publique
Livrée à la dissention,
Aux fureurs, à la passion,
Où le plus sage champion
Dans sa fièvre patriotique
Sacrifîrait la république
Plutôt que son opinion :
Et j'irais, chétif mirmidon,
Parmi la caste hauturière,
A nos nobliaux de salon
Montrer ma face roturière :
Changer de maximes, de ton;
Cabaler pour le ministère;

Digitized by Google

Ou, le bonnet rouge à la main,
D'une voix rauque et mercenaire,
Dans quelque taudis clandestin,
Faire entendre le cri de guerre,
Sonner l'alarme et le tocsin
Ou me proclamer jacobin
Dans une émeute populaire?....

Muse, laissons dans leur repaire
Ces philantropes factieux,
Plutôt que de vivre avec eux
J'irais dans un autre hémisphère,
Chercher une terre étrangère,
Pour me dérober à leurs yeux.

Autrefois mainte académie
Servait de refuge aux savans :
Mais une affreuse épidémie
Afflige aujourd'hui les talens :
Partout l'esprit de coterie,
Déclare la guerre au génie
Et met en fuite le bon sens.

Des arts ouvrons le sanctuaire :
Au lieu de Racine et Voltaire,
Dans ces groupes prétentieux,
D'industriels, d'industrieux,
Encor si je voyais Cubière,
Bussy, Dorat, Lachabeaussière,
Ou d'autres non moins connus qu'eux,
Dont la muse fine et polie,
Sait unir la vive saillie,
Aux propos doux et gracieux;
Malgré leur air de suffisance,

Digitized by Google

Malgré leur air de suffisance,
Leur ton libre, leur négligence,
Quelques traits par fois graveleux,
Sans aller jusqu'à l'indécence,
Et leur style un peu précieux;
Je bénirais la providence
De m'avoir rendu leur présence,
Pour m'associer à leurs jeux.
Mais pour ces auteurs doucereux,
De mille fadeurs qu'on rejette,
Dont la lyre toujours répète
Mille petits mots amoureux,
Que chaque jour leurs cerveaux creux
Vont recruter dans les toilettes
Et qu'ils gravent sur leurs tablettes:
Laissons-les s'applaudir entr'eux
Des fruits de leurs muses coquettes.

Je suis un méchant, un vaurien:
On doit ménager un confrère,
Vas-tu dire. — Je le sais bien.
Que veux-tu? C'est mon caractère.
En vain je voudrais le refaire,
Je ne puis le changer en rien.
Puis, quel mal cela peut-il faire?
En est-on moins bon citoyen,
Moins Français, moins homme de bien,
Pour ne pas savoir toujours plaire,
Royaliste ou républicain?

Muse, vivons dans le silence,
Loin de ces objets ennuyeux,
Le calme est un bien précieux,
Qui l'emporte sur la science;

Digitized by Google

Heureux, qui peut dans l'ignorance
Couler des jours délicieux,
Qui n'a pas l'absurde manie
De maigrir sur de froids écrits,
Où de soi-disant beaux esprits
Mettent en commun leur génie,
Et qu'ils débitent à tous prix.
Qui vit content et sans envie,
Au milieu d'amis peu nombreux,
Rit, parle, agit, pense comme eux,
Et laisse la métromanie
A tous les savans tas poudreux.
Bien fou celui qui s'abandonne
A la lueur de ton flambeau,
Pour amasser sur son tombeau,
Des lauriers qu'un hiver moissonne,
Des fleurs qu'un printems voit périr;
Qui, dans son étrange folie,
Sacrifirait avec plaisir
les plus doux charmes de la vie,
Femme, enfants, liberté, patrie,
Aux chimères de l'avenir,
Pour entourer sa tête altière
D'une auréole de lumière,
D'un brévet de capacité,
Vendu cher, souvent contesté,
Ou décorer sa boutonnière
De la palme-université,
Du lys revenu d'Angleterre,
Ou telle autre futilité,
Qui peut flatter la vanité,
Et qu'un sage ne prise guère.

Lorsque je brigurais ta faveur,

Digitized by Google

Epris d'une tendre folie;
J'ai vu sur l'aube de ma vie,
Briller l'étoile du bonheur,
Comme elle s'est vîte obscurcie,
Et que son éclat fut trompeur!
Car, quel est le sort d'un poète?
Muse, raisonnons. Réponds-moi.
Toutes les nuits faire la chouette,
Aux passans causer de l'effroi,
Le jour ne pas vivre pour soi,
Se creuser l'esprit et la tête,
Pour rimailler une sornette,
Une épigramme, une amourette,
Ou des vers de mauvais aloi,
Soumis comme une girouette
Aux durs caprices de ta loi-
Et si sa plume trop sincère,
Fronde les vices, les abus.
Que lui revient-il pour salaire?
Des inimitiés, la misère,
Injure, abandon; rien de plus.

Adieu donc, savantes retraites,
Doctes bosquets de l'Hélicon,
Muses, Mnémosyne, Apollon;
Long-tems de vos faveurs secrètes
J'ai respiré le doux poison.
Loin des beaux champs de l'Ausonie,
Dans de libres délassemens,
Ou dans une étude suivie,
Des peuples, des rois et des grands;
A la saine philosophie
Je vais consacrer mes instans;
Et, sage sans misanthropie,

Digitized by Google

Apprendre, en passant, d'Uranie
Le véritable emploi du tems.
C'est de tous les biens qu'on envie
Le plus durable, le meilleur;
Le seul que le sage apprécie;
Qui console dans le malheur;
Celui qui répand sur la vie
La douce teinte du bonheur:
C'est le sommeil réparateur
Qui fait oublier l'insomnie.

Le nocher, qui brave la mort,
Doit-il, affrontant les orages,
Courir à de nouveaux naufrages,
Quand il peut rester dans le port.

Digitized by Google

LES ASSIGNATS,

OU

LE JUIF DE LIVOURNE,

Conte.

Par J.-N. Sauvage, ancien professeur
de Rhéthorique.

Certain descendant de Moïse,
Bon Juif, vous m'entendez, fort ami des ducats,
En France était venu vendre sa marchandise,
Et n'obtint en retour que légers assignats
Dont ses pareils font peu de cas.
Pour s'en débarrasser, il court, il se tourmente.
Il va, vient et revient mille fois sur ses pas,
Marchande, met à prix tout ce qui se présente;
Mais rien ne réussit au gré de son attente.
Même, pour surcroît d'embarras,
Dans ce moment facheux à Paris tout augmente.
Un jour qu'il cheminait tout rêveur et bien las
Le jour de la Toussaint, (aventure plaisante!)
Passant près d'une église, il voit dans le lointain,
Au fond d'une chapelle, un chantre, un sacristain,

Digitized by Google

Assistés d'une foule attentive et fervente
Qui marmotait tous bas quelques mots de latin.
Sans réfléchir au lieu divin,
Il croit que c'est encor une salle de vente,
Et sur ses assignats déjà pose la main.
Il entre; il voit un bel Archange,
Des saints d'or et d'argent, un superbe soleil,
Enrichi de brillans, de perles, de vermeil,
Et mille autres objets d'échange.
Il les convoitait tous et son avare esprit
D'avance calculait quel serait le profit.
La messe allait son train. On était à l'épître,
Lorsque mon honnête Rabbi,
Demande à son voisin : Combien cet objet-ci?
Un jeune clerc, debout, se tenant au pupître,
Fait entendre en chantant : *Millia signati.*
— Milli assignati! Quelle fureur étrange!
Mille assignats, grand Dieu, pour ce petit Archange!
Ils sont fous. — Mais le clerc d'un ton plus raffermi,
Reprend : *Duodecim millia signati.*
Notre Juif n'y tient plus.... il est anéanti....
Il parle de Lorette et du château Saint-Ange.
Mais le clerc continu ainsi :
— *Ad huc duodecim millia signati.*
Pour le coup, c'en est fait, la cervelle leur tourne.
Il n'en faut plus douter : ces Français sont maudits.
Je ne voudrais pas à ce prix
De tous les saints du Paradis.
Il dit et, reprenant le chemin de Livourne,
Il fait en maugréant ses adieux à Paris.

Digitized by Google

Liste

DES MEMBRES RÉSIDANS

COMPOSANT

LA SOCIÉTÉ ROYALE D'ARRAS,

AU 17 JUIN 1834,

PAR ORDRE DE RÉCEPTION.

MM.

PRÉSIDENT.

HARBAVILLE, conseiller de Préfecture.

CHANCELIER.

DUCHATEAU, docteur en médecine.

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL.

T. CORNILLE, président du tribunal civil.

VICE-CHANCELIER.

LAMARLE, ingénieur au Corps Royal des ponts et chaussées.

ARCHIVISTE.

BILLET, avocat.

SECRÉTAIRE ADJOINT.

BRÉGEAUT, pharmacien.

Digitized by Google

MM. ARCHIVISTE ADJOINT.

LENGLET, substitut du procureur du roi.

MEMBRES RÉSIDANS.

Baron D'HERLINCOURT, propriétaire.
LETOMBE, architecte du département.
B. J. LALLART, propriétaire.
CRESPEL-DELLISSE, fabricant de sucre indigène.
THELLIER de Sars, propriétaire.
LEDUCQ, juge de paix.
RAFFENEAU de Lile, ingénieur en chef des ponts et chaussées.
Léon D'HERLINCOURT, propriétaire.
DUDOUIT, maire d'Arras.
F. DEGEORGE, rédacteur en chef du *Propagateur*.
DASSONNEVILLE, docteur en médecine.
LEDUCQ, avocat.
MAURICE-COLIN, négociant.
DE WARENGHIEM, procureur du roi.
AUDIBERT, professeur.
Ch. WARTEL, propriétaire.
LUEZ, avocat.
LARZILLIÈRE, professeur.
THIBEAULT, avoué.

Digitized by Google

PROGRAMME

DES SUJETS DE PRIX,

PROPOSÉS

PAR LA SOCIÉTÉ ROYALE D'ARRAS,

POUR ÊTRE DÉCERNÉS EN 1834.

1er SUJET. — AGRICULTURE.

Quelles sont les améliorations que l'introduction des instrumens aratoires perfectionnés a apportées à l'agriculture du Pas-de-Calais depuis quinze ans?

Prix : Une médaille d'or de 300 fr.

2e SUJET. — INDUSTRIE.

Discuter le résultat probable des expériences tentées récemment à Londres et à Paris, pour le transport des marchandises et des voyageurs, au moyen de machines locomotives circulant sur les routes ordinaires.

Déterminer l'influence que ce résultat doit exercer sur la création des chemins de fer.

Prix : Une médaille d'or de 300 fr.

Digitized by Google

3e SUJET. — ÉCONOMIE PUBLIQUE.

Quels seraient les avantages et les moyens d'employer l'armée et notamment l'infanterie, à exécuter, à l'instar des Romains et des Suédois, des travaux publics tels que routes, canaux, etc.

Prix : Une médaille d'or de la valeur de 200 fr.

4e SUJET. — LITTÉRATURE.

Eloge de Manuel, député.

Prix : Une médaille d'or de 200 fr.

5e SUJET. — POÉSIE.

Un poëme de 200 vers au moins sur un sujet dont le choix est laissé à l'auteur.

Prix : Une médaille d'or de 200 fr.

La Société accordera en outre à titre d'encouragement, une somme de cent francs, à chacune des deux communes de l'arrondissement d'Arras qui, dans le courant de l'année 1834, auront les premières établi une école primaire selon le mode d'enseignement mutuel.

Les ouvrages envoyés au concours devront être adressés et parvenus à M. le Secrétaire perpétuel, avant le premier juillet 1834, terme de rigueur.

Les membres résidans et honoraires sont seuls exclus du concours.

Le Président,
HARBAVILLE.

Le Secrétaire perpétuel,
T. CORNILLE.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

	Pages.
1. — Discours d'ouverture par M. Harbaville, président.	1.
2. — Rapport sur le discours d'utilité publique, par M. Lamarle, membre résidant	12.
3. — Rapport sur le Concours de poésie de 1833, par M. Luez, avocat, membre résidant	26.
4. — L'Hôtel des Invalides (poème qui a obtenu le prix), par M. Louis Blanc.	35.
5. — Rapport sur une machine à diviser les instrumens de mathématiques de M. Haultcœur, instituteur à Achicourt (près Arras), par M. Lesueur	43.
6. — Réflexions sur l'agriculture et Compte-Rendu des Améliorations introduites dans les troupeaux de M. Huret (d'Héninel), par M. Léon d'Herlincourt, membre résidant.	57.
7. — Les Revenans, par M Frédéric Degeorge, membre résidant.	67.
8. — Observations sur un mémoire de M Bouzeran, intitulé : Méthode naturelle, appliquée aux langues mortes pour faciliter et abréger les études, par M. Larzillière, membre résidant.	79.

Digitized by Google

Pages.

9. — Rapport sur quelques pièces de monnaies frappées à Arras, par M. Maurice Colin, membre résidant. . 100.

10, — De la Doctrine du Nivellement dans les tems anciens et modernes, par M. Harbaville, membre résidant. . . . . 107.

11. — Note sur le choléra, communiquée par le docteur Duchateau, membre résidant . . . . . 139.

12. — Notice de statistique médicale, durée comparée de la vie humaine dans les principaux Etats de l'Europe et de l'Amérique, et considérations sur les causes qui l'augmentent ou la diminuent, par M. Leducq, juge-de-paix, membre résidant. . . . . 143.

13. — Mémoire sur la manière d'étudier et d'écrire l'histoire, ouvrage adressé à la Société par M. . . . . 156.

14. Paroles prononcées sur la tombe de M. Sallentin, par M. Cornille. . . . . 201.

15. Epître à ma Muse. par J.-N, Sauvage, ancien professeur de rhétorique. . . . . 204.

16. — Les Assignats, ou le Juif de Livourne, conte, par J.-N. Sauvage, ancien professeur de rhétorique. . . . 213.

17. — Liste des membres résidans, composant la Société royale d'Arras, au 17 juin 1834, par ordre de réception. . . . . 215.

18. — Programme des sujets de prix, proposés par la Société royale d'Arras, pour être décernés en 1834. . 217.

FIN DE LA TABLE.

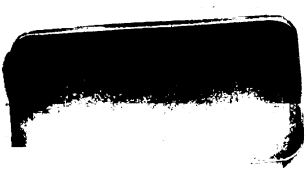
Arras. — J. DEGEORGE, imprimeur, rue du Bloc, N. 88.

Digitized by Google

89004172276

b89004172276a

Digitized by Google



Digitized by Google

89004172276

b89004172276a

Digitized by Google